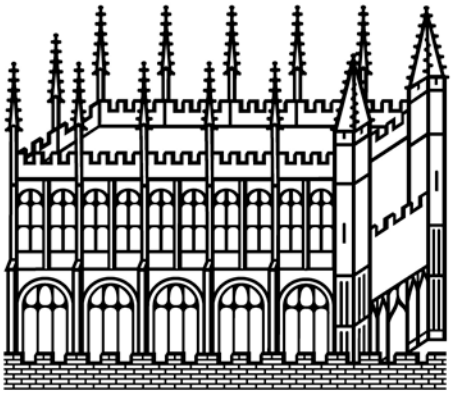


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

J. 59.
(Fincl Adds.)

PROVERBES
DRAMATIQUES.

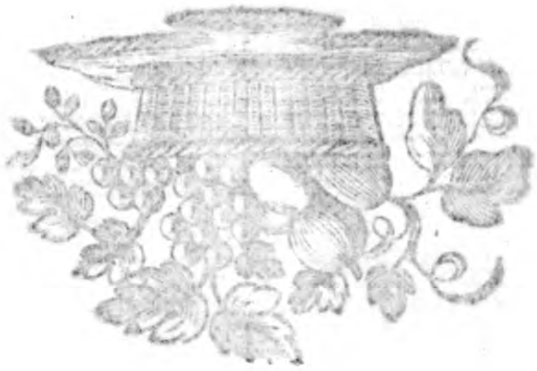
PROVERBES
DRAMATIQUES.

TOME HUITIEME.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS, chez ESPRIT *au Palais Royal, & chez* LAPORTE, *Libraire, Rue des Noyers.*

M. DCC. LXXXI.



TABLE

DES PROVERBES

Contenus dans ce huitieme Volume.

LXLIII. *Les Ennuis de la Campagne.*

LXLIV. *Criardus & Scandée.*

LXLV. *Le Mal-entendu.*

LXLVI. *La Queue du Chien.*

LXLVII. *Le bon Seigneur.*

LXLVIII. *Les Voiſins & les Voiſines.*

LXLIX. *Le Perſifleur.*

C. *L'Uniforme de Campagne.*

CI. *Les deux Comédiens de Province.*

CII. *Arlequin, Chien enragé.*

CIII. *Les Braconniers.*

LES ENNUIS
DE
LA CAMPAGNE.
QUATRE-VINGT-TREIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

ME. DE CLAIRAS.
ME. DE RESAN.
M. DE CLAIRAS.
LE CHEVALIER DE CORSI.
L'ABBE' CONSERVE.
M. TRAGIQUIN, *Comédien.*
DUBOIS, *Valet-de-chambre.*
LA BRISEE, *Garde-de-chaſſe.*

La Scene eſt à la campagne, chez M. de Clairas.

LES ENNUIS
DE
LA CAMPAGNE.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN.

ME. DE RESAN.

Vous voyez bien, Madame de Clairas, que nous avons eu tort de nous preſſer de deſcendre dans le ſallon, puiſqu'il n'y a perſonne.

ME. DE CLAIRAS.

Mais vous ſavez bien que voilà comme ſont ces Meſſieurs; ils ſe plaignent toujours qu'on ne

peut pas nous tirer de nos chambres, & je voudrois ſavoir pourquoi faire ; car ſi nous travaillons, cela les ennuie.

ME. DE RESAN.

Oui, ils veulent qu'on ne ſoit occupée que d'eux, & ils ne font rien pour vous plaire ; je vous avoue que ſouvent les hommes m'impatientent.

ME. DE CLAIRAS.

Sur-tout les maris ; ils ſe croient en droit de vous contrarier ſans ceſſe, & ſur tout. Par exemple, ne trouvez-vous pas bien agréable d'être à la campagne par le temps qu'il fait ?

ME. DE RESAN.

Ces Meſſieurs veulent chaſſer.

ME. DE CLAIRAS.

Oui, & pendant ce temps-là nous ne profitons pas de nos petites loges.

ME. DE RESAN.

Si du moins ils cherchoient à nous amuſer.

ME. DE CLAIRAS.

Bon ! ils y penſent bien : ils cauſent entr'eux.

ME. DE RESAN.

Et quand une fois ils ont entamé une converſation ſur la guerre, il y a pour en mourir d'ennui.

ME. DE CLAIRAS.

Et la chaſſe donc ?

ME. DE RESAN.

Eſt-ce qu'ils n'y ont pas fait aller aujourd'hui l'Abbé Conſerve.

ME. DE CLAIRAS.

J'ai cru qu'il s'étoit échappé pour aller dîner chez la Vicomteſſe de Roſe-ſeche, que je ne peux pas ſouffrir.

ME. DE RESAN.

Je penſe bien comme vous. C'eſt une créature odieuſe, avec toutes ſes prétentions à l'eſprit ; elle ne parle que de vers, décide de tous les ouvrages nouveaux, & elle ne ſait jamais ce qu'elle dit.

ME. DE CLAIRAS.

L'Abbé l'aime à la folie, avec tout cela.

ME. DE RESAN.

Parce qu'elle lui trouve beaucoup d'eſprit. J'ai pourtant vu un moment où il étoit brouillé avec elle.

ME. DE CLAIRAS.

C'eſt qu'elle avoit trouvé mauvais des vers qu'il avoit fait pour moi.

ME. DE RESAN.

Ah ! voilà ce que c'eſt. Il vouloit s'en venger, & pour cela, il avoit fait le plus mauvais logogriphe du monde, qu'il vouloit faire mettre dans le Mercure ſous le nom de la Vicomteſſe.

ME. DE CLAIRAS.

Cela auroit été délicieux ! A propos, il avoit promis de nous faire un Proverbe pour ce ſoir.

ME. DE RESAN.

Il y travaille peut être. Ah ! voilà le Chevalier.

SCENE II.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, LE CHEVALIER.

ME. DE RESAN.

CHEVALIER, qu'avez-vous fait de l'Abbé Conſerve ?

LE CHEVALIER.

Bon ! nous l'avions poſté à merveilles au coin du bois de Cherſi, où même le ſanglier a paſſé ; il s'eſt ennuyé de l'attendre, & il nous a laiſſé.

ME. DE CLAIRAS.

Il a bien fait.

LE CHEVALIER.

Point du tout ; car il l'auroit peut-être tué, & il auroit évité ce qui eſt arrivé à Clairas.

ME. DE CLAIRAS.

Comment donc ?

LE CHEVALIER.

J'étois à la croiſée du chemin qui va au pont, Clairas étoit poſté au poteau de la fontaine; j'entends quelque choſe qui me dépaſſe, que je ne vois pas, & qui va de ſon côté; je lui crie : A toi, Clairas. Il tire, & c'eſt ſur ſa chienne.

ME. DE CLAIRAS

Diane ?

LE CHEVALIER.

Oui vraiment.

ME. DE CLAIRAS.

J'en ſuis bien aiſe. Cette vilaine bête-là venoit toujours s'étendre devant le feu, & elle nous infectoit.

LE CHEVALIER.

Oh, mais ne vous réjouiſſez pas tant; car ce ne ſera rien.

ME. DE RESAN.

Quel malheur vous eſt-il donc arrivé ?

LE CHEVALIER.

Que nous avons manqué notre ſanglier, qui, pendant que nous étions occupés de la chienne, a gagné le bois de Roumant.

ME. DE CLAIRAS.

Si ce n'eſt que cela, je ne m'en ſoucie guere.

ME. DE RESAN.

Mais l'Abbé, où eſt-il ?

LE CHEVALIER.

Dans ſa chambre. Pendant que je m'habillois, je l'ai entendu qui faiſoit des éclats de rire!...

ME. DE CLAIRAS.

Quoi! tout ſeul?

LE CHEVALIER

Oui, vraiment. J'ai été voir à propos de quoi; il m'a dit: Ne me troublez pas; cela ſera charmant, & il barbouille actuellement du papier avec une facilité incroyable.

ME. DE RESAN.

C'eſt apparemment le Proverbe qu'il nous a promis.

LE CHEVALIER.

Oui; car il m'a dit qu'il me faiſoit un rôle...

ME. DE CLAIRAS.

Toujours charmant, comme il dit?

LE CHEVALIER.

Sûrement.

ME. DE RESAN.

Ah! le voilà.

SCENE III.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, LE CHEVALIER, L'ABBE'.

ME. DE CLAIRAS.

EH bien, l'Abbé, le Proverbe que vous nous aviez promis ?

L'ABBE'.

Il eſt fait. Il ſera charmant !

LE CHEVALIER.

Je vous l'avois bien dit, Meſdames.

ME. DE RESAN.

Voyons, voyons ce que c'eſt.

L'ABBE'.

Mais c'eſt qu'il faudroit que ceux qui doivent y jouer fuſſent tous ici.

ME. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce qu'il vous faut, l'Abbé ?

L'ABBE'.

Mais vous, Meſdames, premiérement ; le Chevalier, Monſieur de Clairas, le Baron & moi ; je vous dis cela ſera charmant !

ME. DE CLAIRAS.

Quel rôle me donnez-vous, à moi ?

L'ABBE'.

Celui d'une coquette. C'eſt un rôle charmant!

ME. DE RESAN.

Et moi ?

L'ABBE'.

Une vieille bavarde.

LE CHEVALIER.

Ce ſera un rôle charmant, l'Abbé?

L'ABBE'.

Oui, charmant ! toi, un homme qui danſe toujours, & qui caſſe tout.

LE CHEVALIER.

Fort bien. Et Clairas ?

L'ABBE'.

Un homme de mauvaiſe humeur, que tout le monde impatiente.

ME. DE CLAIRAS.

Ce rôle-là eſt très-bon pour mon mari.

L'ABBE'.

Vous verrez s'il ne ſera pas charmant ! le Baron ſera un diſtrait.

ME. DE RESAN.

Ah çà, le fond du Proverbe, qu'eſt-ce que c'eſt ?

L'ABBE'.

Vous allez voir ; mais c'eſt qu'il faudroit attendre que tous ceux qui doivent jouer fuſſent ici.

ME. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce que cela fait ?

ME. DE RESAN.

Dites-nous le mot du Proverbe.

L'ABBE'.

A bon Entendeur ſalut. Je crois qu'il eſt charmant le mot ; hem, qu'en dites-vous ?

LE CHEVALIER.

Sans doute, charmant ! On peut faire beaucoup de choſe là-deſſus.

L'ABBÉ.

Ah ! pas tant.

ME. DE RESAN.

Dites donc, l'Abbé ? vous êtes odieux !

L'ABBÉ.

Ne vous fâchez pas. La coquette eſt à ſa toilette.

ME. DE CLAIRAS.

L'Abbé, comment faudra-t-il que je ſois habillée ?

L'ABBE'.

Mais, comme on eſt à ſa toilette.

ME. DE CLAIRAS.

Attendez, il faut ſavoir ſi j'ai mon peignoir de gaze.

L'ABBE'.

Cela eſt égal.

ME. DE CLAIRAS.

Eh non, non, cela n'eſt pas égal. Chevalier, ſonnez un peu; qu'on me faſſe venir Mademoiſelle Julie.

L'ABBE'.

Après que j'aurai fini, Madame, s'il vous plaît. Vous êtes donc à votre toilette.

ME. DE CLAIRAS.

Pourrois-je avoir un chapeau à l'Angloiſe? je les aime a la folie.

L'ABBE'.

Mais, Madame, c'eſt que....

ME. DE CLAIRAS.

Ah! je vous en prie, l'Abbé, qu'eſt-ce que cela vous fait?

L'ABBE'.

Mais tout. Vous mettez vos diamans.

ME. DE CLAIRAS.

Les vôtres ſont mieux montés que les miens, vous me les prêterez, Madame.

ME. DE RESAN.

Sans doute.

ME. DE CLAIRAS.

Allons, l'Abbé, je mettrai donc ce chapeau que j'avois avant hier.

L'ABBE'.

La Marquiſe de Roquentin arrive, & raconte une hiſtoire, qui eſt préciſément la vôtre.

ME. DE RESAN.

J'aurai un collet monté, l'Abbé; celui avec lequel j'ai joué la gouvernante dans le Magnifique?

L'ABBE'.

Mais non, Madame, on eſt habillé à la Françoiſe.

ME. DE RESAN.

Oh, pardonnez-moi, je mettrai même une petite pointe noire, cela coëffe à merveilles.

L'ABBE'.

Mais ce n'eſt point là le coſtume.

ME. DE RESAN.

Je ne jouerai pas le rôle ſans cela, d'abord.

LE CHEVALIER.

Mais, Meſdames, vous ne ſaurez jamais le Proverbe, ſi vous l'arrêtez toujours.

ME. DE CLAIRAS.

C'eſt qu'il eſt néceſſaire de ſavoir comment nous nous habillerons. Allons, finiſſez donc, l'Abbé.

L'ABBE'.

Oh, mais vous ne ſavez encore rien. La Coquette, qui ne ſe reconnoît pas d'abord, à ce que lui dit la bavarde, paſſe toutes les femmes de Paris en revue; vous ſentez que vous aurez là de quoi faire des portraits charmants!

ME. DE CLAIRAS.

Madame, ſi je mettois cette robe que vous ſavez?

ME. DE RESAN.

Oui, ſous un peignoir, le couleur de roſe ſera à merveilles. Moi, je mettrai ma robe capucine rayée de verd.

ME. DE CLAIRAS.

Elle aura l'air couleur de roſe & verd à la lumiere.

ME. DE RESAN.

Vous avez raiſon; je penſe que j'en ai une autre qui ſera très-bien.

L'ABBE'.

Meſdames, ſi vous voulez m'arrêter à chaque inſtant, je ne peux pas vous expliquer....

ME. DE CLAIRAS.

Nous vous entendons, continuez toujours.

LE CHEVALIER.

Attendez, l'Abbé, voici Clairas.

L'ABBE'.

C'eſt bon. Si nous pouvions avoir le Baron à préſent.

SCENE IV.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ.

ME. DE CLAIRAS.

ARRIVEZ donc, Monſieur; l'Abbé n'a qu'un cri après vous.

M. DE CLAIRAS.

Oui, c'eſt un joli ſujet, il eſt cauſe que nous avons manque notre ſanglier.

ME. DE RESAN.

Allons, Monſieur de Clairas, laiſſez-là votre chaſſe, & écoutez le Proverbe de l'Abbé.

M. DE CLAIRAS.

Et ma chienne ſera peut-être eſtropiée encore.

ME. DE CLAIRAS.

Vous ne croyez donc pas qu'elle en mourra?

M. DE CLAIRAS.

Je ſuis bien sûr que non.

ME. DE CLAIRAS.

En ce cas-là, c'eſt comme rien.

M. DE CLAIRAS.

Comment rien ? & ſi elle ne peut plus chaſſer ?

ME. DE CLAIRAS.

Oh ! je m'entends bien.

M. DE CLAIRAS.

C'eſt-à-dire, que vous voudriez qu'elle fût morte ; c'eſt aſſez que je l'aime pour. . . .

ME. DE RESAN.

Vous allez-vous quereller ? Nous n'avons pas pas de temps à perdre. L'Abbé, continuez donc.

L'ABBÉ.

J'en étois, je crois, à la converſation de la toilette.

M. DE CLAIRAS.

Encore le garde n'a ſu ce qu'il faiſoit ; il avoit mis des écliſſes trop courtes.

L'ABBE'.

Madame de Roquentin dit donc à la Coquette...

M. DE CLAIRAS.

Ils n'ont jamais voulu aller chercher le pere de l'aſſemblée, qui s'y entend mieux qu'eux tous.

ME. DE RESAN.

Quoi ! c'eſt toujours votre chienne qui vous occupe ?

M.

M. DE CLAIRAS.

Je parie qu'on vient me dire que tout cela va à la diable. La peſte ſoit des gens !

SCENE V.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBE', DUBOIS.

ME. DE CLAIRAS.

HÉ bien, qu'eſt-ce qu'il y a, Dubois, ſera-t-elle eſtropiée ?

DUBOIS, *riant.*

Eſtropié, Madame, ſûrement.

M. DE CLAIRAS.

Qu'eſt-ce que tu dis ? Il m'avoit aſſuré que non.

DUBOIS, *riant.*

Vous allez voir, Monſieur.

M. DE CLAIRAS.

Comment, voir ?

DUBOIS, *riant.*

Que je ne me trompe pas. Il n'a point de bras.

M. DE CLAIRAS.

Qui ?

DUBOIS, *riant.*

Un Monſieur qui vous demande ; c'eſt un drôle de corps toujours.

M. DE CLAIRAS.

Je crois qu'il eſt devenu fou.

DUBOIS, *riant.*

Je le crois auſſi. Il a une canne.

M. DE CLAIRAS.

Une canne ?

DUBOIS, *riant.*

Oui, Monſieur, & un manchon.

M. DE CLAIRAS.

Qui donc ?

DUBOIS, *riant.*

Il eſt là ; ſi vous voulez je le ferai entrer.

M. DE CLAIRAS.

Je n'y comprends rien, & il m'impatiente avec ſes ris immodérés.

DUBOIS, *riant.*

Dame, Monſieur, ce n'eſt pas ma faute.

M. DE CLAIRAS.

Faites entrer, au lieu de vous fâcher.

ME. DE RESAN.

Sans doute; Madame de Clairas a raiſon, vous ſaurez ce que c'eſt.

M. DE CLAIRAS.

Allons, fais ce que ces Dames veulent.

DUBOIS.

Vous allez voir. Entrez, Monſieur. (*Il rit.*)

SCENE VI.

ME. DE CLAIRAS, ME. DE RESAN, M. DE CLAIRAS, LE CHEVALIER, L'ABBÉ, M. TRAGIQUIN, *ſans bras, avec un manchon & une canne attachée à ſa boutonniere.*

M. DE CLAIRAS.

QU'EST-CE qu'il y a, Monſieur, que demandez-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, j'ai l'honneur de me préſenter à vous pour vous offrir mes ſervices.

M. DE CLAIRAS.

Et quel homme êtes-vous?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, je ſuis Comédien ; & comme nous paſſons ici avec toute la troupe, nous ſerions très-flattés ſi nous pouvions avoir l'honneur d'amuſer l'honorable compagnie qui eſt dans ce château.

LE CHEVALIER.

Eſt-ce vous, Monſieur, qui êtes le directeur ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monſieur, à vous ſervir.

Me. DE RESAN.

Monſieur, qu'eſt-ce qui fait les premiers rôles dans votre troupe ? eſt-ce un homme bien fait, de jolie figure ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, c'eſt moi.

LE CHEVALIER.

Eh ! comment faites-vous pour jouer la comédie ſans bras ? Cela doit être curieux.

M. TRAGIQUIN.

Ah ! Monſieur, rien n'eſt plus aiſé ; c'eſt l'habitude qui fait tout. Dans notre troupe, nous ſommes tous invalides.

LE CHEVALIER.

Invalides ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Monſieur.

L'ABBÉ.

Et vos actrices, ſont-elles jolies ?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur l'Abbé, à quelques petits défauts près, ces Dames ne ſont pas indifférentes.

ME. DE CLAIRAS

Monſieur, comment vous appellez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Tragiquin, Madame, à vous obéir.

LE CHEVALIER.

Quels ſont les autres acteurs, Monſieur Tragiquin ?

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, nous avons Mademoiſelle Pleuremiette pour les princeſſes & les grandes amoureuſes ; Monſieur Panſards pour les rois & les payſans, & Monſieur Nazillard pour les confidents & les valets.

ME. DE CLAIRAS.

Monſieur, pourriez-vous nous donner quelque choſe aujourd'hui ?

M. TRAGIQUIN.

Oui, Madame, vous n'avez qu'à ordonner.

Me. DE RESAN.

Je meurs d'envie de les voir ; mais je voudrois du tragique.

M. TRAGIQUIN.

Rien n'eſt plus aiſé, Madame.

M. DE CLAIRAS.

Une tragédie ſeroit bien longue.

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, nous en avons une en un acte, que vous ne connoiſſez peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Comment l'appellez-vous ?

M. TRAGIQUIN.

Criardus & Scandée, Monſieur.

L'ABBE'.

Vous avez raiſon, je ne connois pas cela.

M. TRAGIQUIN.

Elle eſt du célebre Monſieur André le Perruquier, qui a fait le Tremblement de terre de Lisbonne.

Me. DE RESAN.

Ah ! Monſieur de Clairas, il faut qu'ils nous donnent cette piece-la ce ſoir.

M. DE CLAIRAS.

Et vous avez le Proverbe de l'Abbé.

Me. DE RESAN.

Perſonne ne le ſait, nous le jouerons demain; nous aurons plus de temps pour nous préparer. Je vous en prie.

M. DE CLAIRAS.

Si vous étiez sûre que cela fût bon encore....

M. TRAGIQUIN.

Monſieur, Monſeigneur l'Intendant de, de... j'ai oublié ſon nom, nous l'a fait jouer trois fois de ſuite.

M. DE CLAIRAS.

Cela prouve beaucoup.

Me. DE RESAN.

Allons, dites donc, Monſieur de Clairas?

M. DE CLAIRAS.

Un moment, je vous prie, Madame, voilà peut-être des nouvelles de ma chienne.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA BRISÉE.

M. DE CLAIRAS.

Eh bien, qu'eſt-ce qu'il y a, la Briſée ?

LA BRISE'E.

Monſieur, le Pere de l'aſſemblée a viſité Diane ; il ne lui a trouvé rien de caſſé, & il dit que dans deux jours elle ne boîtera ſeulement pas.

M. DE CLAIRAS.

Eſt-il encore ici ?

LA BRISE'E.

Oui, Monſieur.

M. DE CLAIRAS.

Je m'en vais lui parler.

Me. DE RESAN.

Monſieur de Clairas, en réjouiſſance de la la ſanté de votre chienne, nous aurons la tragédie, n'eſt-ce pas ?

M. DE CLAIRAS.

Madame, je n'ai rien à vous refuſer. (*Il ſort avec la Briſée.*)

ME. DE CLAIRAS.

Monſieur Tragiquin, allez vous apprêter, faites-vous conduire au théatre, & demandez tout ce dont vous aurez beſoin.

LE CHEVALIER.

Je vais lui faire parler au Concierge.

ME. DE CLAIRAS.

Vous ferez bien, Chevalier. L'Abbé, nous jouerons demain votre Proverbe.

L'ABBE'.

La tragédie, Madame, doit toujours avoir le pas.

ME. DE RESAN.

Allons, Madame, allons annonçer cette repréſentation à tout le monde.

CRIARDUS

ET

SCANDÉE,

TRAGÉDIE.

QUATRE-VINGT-QUATORZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

POIGNARDIN, *Roi de l'Isle de Chypre :*
Jambe de bois, & deux béquilles.

SCANDÉE, *Princeſſe Corinthienne :*
Aveugle menée par un chien.

CRIARDUS, *Prince Corinthien :*
Sans bras, geſticulant avec jambes.

TROTAS, *Confident de Criardus :*
Cul-de-jatte.

GARDES *de Poignardin.*
Eſtropiés différemment.

} *en grands habits tragiques.*

La Scene eſt dans le Palais de Poignardin.

CRIARDUS

ET

SCANDÉE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

CRIARDUS, TROTAS.

CRIARDUS, *geſticulant avec les jambes.*

Depuis long-temps, Trotas, je parcours ce palais,
Sans ſavoir où je ſuis, ſans ſavoir où je vais.

TROTAS.

C'eſt l'uſage, Seigneur.

CRIARDUS.

Quand j'ai quitté Corinthe,
Croyois-je pour mes feux que j'aurois quelque crainte ?

TROTAS.

On traîne ſes malheurs, en croyant qu'on les fuit.

CRIARDUS.

Un ſonge trop cruel ſans ceſſe me pourſuit.

TROTAS.

Déteſtez votre ſort.

CRIARDUS.

Quel coup pour ma tendreſſe!
Je vois en d'autres bras ma divine Princeſſe!
Je ne puis de mon cœur bannir l'amour jaloux.
Deſtin, cruel Deſtin, ce ſont là de tes coups!

TROTAS.

Je vous cache un ſecret, hélas!...

CRIARDUS.

Quoi! tu ſoupire?
Quel ſujet? inſtruis-moi.

TROTAS.

Non, je ne puis le dire.

CRIARDUS.

Pourquoi diſſimuler?

TROTAS.

Je ſongeois aux tourments,
Aux ſoupçons, aux ennuis, à la flamme, aux amants,
A ce qui peut troubler une ame trop ſenſible,

A tout ce que l'amour a de doux, de terrible,
A ce qui doit cauſer le plus grand déſeſpoir.

CRIARDUS.

Que dis-tu, cher Trotas; quoi! ne puis-je ſavoir...

TROTAS.

Non, je ne puis parler.

CRIARDUS.

Quelle douleur te preſſe ?
Faut-il mourir ? mourons.... Oui; mais ſans la Princeſſe ?

TROTAS.

Il n'y faut plus penſer.
(*Il ſe renverſe en arriere, & tombe ſur le dos.*)

CRIARDUS, *le relevant avec le pied.*

O ciel! quoi donc, Trotas ?
Qu'eſt-elle devenue ? Allons, viens, ſuis mes pas.
Je ne ſaurois reſter dans cette incertitude,
Marchons, courons, volons....

TROTAS.

Dans votre inquiétude
Je dois vous arrêter; écoutez mon récit.

CRIARDUS.

Ah! je n'y penſois pas.

TROTAS.

Je ne perds pas l'eſprit :

D'un confident diſcret c'eſt l'uſage ordinaire ;
Puiſque je dois parler, je ne veux pas me taire.
Daignez m'entendre, enfin.

CRIARDUS.

Approchez ce fauteuil,
Auſſi bien, cette nuit, je n'ai pas fermé l'œil.

TROTAS, *traînant le fauteuil.*

C'eſt donc le ſpectateur qu'ici je vais inſtruire :
De grace, écoutez-moi.

CRIARDUS.

Eh ! que veux-tu me dire ?
Tu ne peux adoucir le ſort le plus affreux.

TROTAS.

Non ; mais je dois parler de l'objet de vos feux.
Je reprends d'un peu haut. Lorſque pour la Princeſſe
Je vous vis de l'amour, je fus dans la détreſſe ;
Je prévoyois les maux qui menaçoient vos jours.

CRIARDUS.

Mais quoi, tu ne dis rien, & tu parles toujours !

TROTAS.

Votre amour pour Scandée enflamma de colere
Un pere qui vous aime, un roi que l'on révere,
Et qui vous deſtinoit....

CRIARDUS.

Un objet odieux !

TROTAS.

TROTAS.

Parce que votre cœur aimoit en d'autres lieux.
Avec Scandée, enfin, vous fuyez votre pere :
Nous abordons ici ; qu'y prétendez-vous faire ?
L'Empereur Poignardin a de l'eſprit, des yeux,
Et pour ne pas aimer, il n'eſt pas aſſez vieux :
Auprès de la Princeſſe il paroît qu'il s'enflamme.
Ah ! craignez que l'amour n'embraſe trop ſon ame....

CRIARDUS.

Craindrois-je que Scandée...

TROTAS.

Elle pourroit changer ;
J'en ſais plus d'un exemple. Il y faudroit ſonger.

CRIARDUS.

De quels ſoupçons cruels veux-tu ternir ſa gloire ?
Malheureux ! que fais-tu ? Non, je ne puis le croire.

TROTAS.

Je dis que je le crains.

CRIARDUS.

Rejettons loin de nous...
Tu périras, tyran, redoute mon courroux :
Mon bras armé, ſur toi vengera cet outrage.

TROTAS.

Ah ! Seigneur, arrêtez ; s'il entend ce tapage...

On vient : ſi c'étoit lui, ſongez à filer doux,
Penſez à la princeſſe, enfin penſez à vous.

CRIARDUS.

Puis-je ne pas crier dans ma juſte colere ?

TROTAS.

Faut-il pour étonner devenir téméraire ?

CRIARDUS.

De l'honneur s'il vouloit ainſi trahir la foi...
A force de poûmons je lui ferai la loi.

TROTAS.

Si vous vous enrouez...

SCENE II.

SCANDE'E, CRIARDUS, TROTAS.

SCANDE'E, *menée par un chien à la couliſſe.*

PRINCE, de ma tendreſſe
Je viens vous aſſurer; mais, Dieux! quelle triſteſſe!
(*Trotas la mene par ſa robe à Criardus.*)
Amour, protége moi, protége mon vainqueur!
Mais que vois-je, grand Dieu! quelle eſt cette fureur ?
Quel farouche regard! d'où vient cette colere ?

Vous ne répondez point : quel funeſte myſtere !
Je comptois avec vous adoucir mes douleurs,
Serois-je ſeule, hélas à répandre des pleurs ?
O mon cher Criardus ! parlez : que vais-je entendre ?

CRIARDUS.

Depuis long-temps ici je ſuis à vous attendre ;
Mais Poignardin, Madame, ailleurs vous retenoit ;
De ſon amour, ſans doute, il vous entretenoit :
Qu'il eſt heureux ! il aime, & vous le laiſſez faire.
Qui l'eût dit qu'un rival, un jour, pourroit vous plaire ?
Que vous mépriſeriez un amant tel que moi ?
Que vous pourriez, un jour, me préférer le Roi ?

SCANDE'E.

O ciel ! qui moi ? Seigneur !

CRIARDUS.

Ne feignez plus, Madame ;
Après tant de ſerments vous trahiſſez ma flame !
Je vais fuir de ces lieux ; j'abjure mon amour.

SCANDE'E.

Où courez-vous, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je vais perdre le jour.

SCANDE'E.

Vous me quittez, c'eſt vous qui me fuyez, barbare.

CRIARDUS.

Ingrate ! je vous fuis pour deſcendre au Tartare ;
Les tourments de l'enfer ſeront plus doux pour moi
Que la préſence, hélas ! d'une femme ſans foi.

SCANDE'E.

Soutiens moi donc, Trotas.

(*Elle tombe dans les bras de Trotas.*)

TROTAS.

Elle perd connoiſſance.
De votre amour jaloux voyez l'extravagance.
Quoi ! ſans l'entendre, ainſi faut-il la condamner ?
Prince, regardez la.

CRIARDUS.

Rien ne peut m'étonner.

(*Il la regarde.*)

Comment ! elle ſe meurt. Quelle aveugle colere !
Malheureux que je ſuis ! mais, hélas ! comment faire ?

(*Aux genoux de Scandée.*)

Scandée, écoutez-moi, regardez votre amant :
Que ce regard eſt doux ! grands Dieux qu'il eſt touchant !

SCANDE'E.

Quoi ! je ſuis dans vos bras ! mon bonheur eſt extrême.
Vous m'aimez donc, Seigneur ?

CRIARDUS.

Oui, oui, oui, je vous aime.

SCANDE'E.

Je craignois de vous perdre, & vous m'aimez toujours !

CRIARDUS.

Oui, je vous aimerai le reſte de mes jours :
Croyez-en mes ſerments ; à l'inſtant je le jure.

SCANDE'E. *Elle ſe leve.*

Eſt-il beſoin, Seigneur ? votre parole eſt sûre,
Je n'en ſaurois douter. Mais parlons ſenſément,
Nous nous ſommes aſſez livrés au ſentiment :
Quel parti faut-il prendre avec un Roi perfide
Qui veut vous outrager ?

CRIARDUS.

Son pere étoit Hercide,
De ma mere l'amant. Sur la protection
Du fils j'ai trop compté, je le vois, l'action
De vous aimer le prouve ; & cependant qu'en dire ?
J'en euſſe fait autant : qui vous voit, vous deſire.

TROTAS.

Mais, en parlant ainſi, quel eſt votre projet ?
La Princeſſe l'a dit : il faut aller au fait.
Je ne vous comprends pas ; je le vois avec peine,
Vous n'en ſavez pas plus qu'avant toute la ſcene.

CRIARDUS.

Tu raiſonnnes très bien ; je t'aime, cher Trotas,
Aides nous à ſortir d'un ſi dangereux pas.

TROTAS.

Vous perdez trop de temps en beaucoup de paroles,
En doucereux diſcours, auſſi longs que frivoles ;
Il faut des actions, & non pas des propos ;
La gloire diſparoît dans les bras du repos.
Vous ſavez les regrets du Prince votre pere.
Un voiſin orgueilleux chez lui porte la guerre,
Défendez vos états, il vous recevra bien ;
Vous êtes Général, ce n'eſt pas être rien.
On doit tout à celui qui nous comble de gloire ;
L'Hymen couronnera l'amour & la victoire.
Pour Corinthe un vaiſſeau ſe prépare à partir :
Le capitaine eſt sûr, il voudra vous ſervir ;
Je peux compter ſur lui, c'eſt un ami d'école.
Quittez, quittez le Roi ſans dire une parole.

CRIARDUS.

Suivrons-nous, ma Princeſſe, un ſemblable projet?

SCANDE'E.

Je crois qu'on peut compter ſur un fidele ſujet.
Trotas voit de ſang-froid, on peut ſuivre un tel guide.
Cependant Poignardin....

CRIARDUS.

Qu'a donc fait ce perfide ?

SCANDE'E.

Que voulez-vous ſavoir ?

CRIARDUS.

Comment ? Parlez ? eh bien ?
Madame, au nom des Dieux....

SCANDE'E.

Je ne dirai plus rien.

TROTAS.

Nous ſerons fort inſtruits. Pour moi, je me retire;
Mais ici le Roi vient. Sachons ce qu'il va dire.

SCENE III.

POIGNARDIN, SCANDE'E, CRIARDUS, TROTAS, GARDES.

SCANDE'E, *à part.*

QUE va-t-il annoncer !

POIGNARDIN.

Je vous cherchois, Seigneur:
Contre moi votre pere éclate avec hauteur;
Il prétend m'obliger par la force à vous rendre.

CRIARDUS.

Seigneur, ne craignez rien, je ſaurai vous défendre,

Je vous dois tout, croyez, je vous jure ma foi,
Que vos intérêts ſeuls feront toujours ma loi.
Mais employez le ton du corps diplomatique,
Et faites-lui ſentir qu'en Prince politique,
Il doit me recevoir avec empreſſement;
Que j'ai quelques amis, qui, joints à mon talent,
Pourront le ſecourir dans la préſente guerre,
S'il conſent à l'hymen qui ſeul pourra me plaire.
A ces conditions, je ne perds point de temps,
Je m'embarque, Seigneur, je pars.

POIGNARDIN.

Je vous entends.
Je ne veux point ſur moi que l'orage ſe tourne;
Faut-il dans une guerre ici que je m'enfourne,
Qu'imitant Ménélas & ces ſots de Troyens,
Je me brouille pour vous, en prenant ces moyens?
L'ambition jamais, en recherchant la gloire,
Ne priva mes ſujets de manger & de boire.
Un peuple bien portant vaut mieux qu'un peuple mort.

TROTAS.

Ce tyran eſt bon homme, & n'a pas toujours tort.

POIGNARDIN.

Il eſt un ſeul moyen de calmer votre pere,
Et de gagner du temps. Si vous voulez lui plaire,
Croyez-moi, partez ſeul; la Princeſſe en ces lieux
Ne craint rien, j'en réponds.

SCANDE'E.

Je reſterois ? ô Dieux !
Non, ne l'eſpérez pas, Seigneur, j'ai trop de crainte.

POIGNARDIN.

Madame, ne va pas qui voudroit à Corinthe.
Tous les ports ſont fermés. Le Roi, dans ſon courroux,
Pourroit punir ſon fils, en ne frappant que vous.

SCANDE'E.

C'eſt un détour, Seigneur.

CRIARDUS.

Je l'ai prévu, Madame.
Non, non, ne craignez rien, de l'amour qui m'enflame
Je ſuivrai ſeul la loi.

POIGNARDIN.

Faites ce que je veux.
Preſſez-vous de partir, & laiſſez-nous tous deux.
Si vous me réſiſtiez, vous pourriez me déplaire.

CRIARDUS.

Je connois vos deſſeins, orgueilleux téméraire,
Vous voulez m'enlever l'objet de tous mes vœux;
Je peux vous en punir.

POIGNARDIN.

Quel ton audacieux !

CRIARDUS.

Je ne me connois plus. Dans mon inquiétude,
Si vous nous arrêtez. . . .

POIGNARDIN.

Monſtre d'ingratitude !
Homicide ſerpent rechauffé dans mon ſein,
Vous me percez le cœur, quand je vous tends la main !
Quand je vous ai reçu, vous étiez plus honnête.
Sachez qu'ici je fais ſouvent trancher la tête.
Il ne faudroit qu'un mot. . . Ne ſoyez pas ſi vain.
Songez à m'obéir, je parle en ſouverain;
Allez, retirez-vous, ſans tant de bavardage.

CRIARDUS.

Et la Princeſſe ici ? . . .

POIGNARDIN.

Sortez.

CRIARDUS.

Sur le rivage
Allons nous promener ; quand il ſera ſorti,
Nous reviendrons ici pour y prendre un parti.

SCENE IV.

SCANDE'E, POIGNARDIN, GARDES.

POIGNARDIN.

Il fait le bel-eſprit, le Prince de Corinthe,
C'eſt par la qu'il ſéduit; mais parlons ſans contrainte,
Il ne me paroît pas aſſez digne de vous.
Ah! dans ces lieux l'Amour vous offre un autre époux.
Oubliez Criardus, votre conſtance eſt vaine.

SCANDE'E.

Que me propoſez-vous? je romprois une chaîne
Qui fait tout mon bonheur, je perdrois en ce jour....

POIGNARDIN.

Non, vous ne perdrez rien. Je veux qu'à mon amour,
En vous donnant du temps, vous deveniez propice,
Je connois votre ſexe, il ne faut qu'un caprice,
Je l'attendrai. Je crois qu'on ne peut faire mieux.
Penſez-y; Criardus eſt trop ambitieux:
Souvent l'ambition étouffe la tendreſſe;
Eprouvez-le du moins, & ſi ſon amour ceſſe,

Je m'offre à vous venger. Quand on eſt un héros,
Il faut toujours ſavoir être grand à propos.
Ce ſeroit un effort pour un cœur ordinaire;
Mais vous agrandiſſez quiconque veut vous plaire.

SCANDE'E.

Ah! je crains trop, Seigneur, que ſous cette douceur,
Vous ne cachiez ici quelque affreuſe noirceur.
Je vous le dis peut-être avec trop de franchiſe;
Mais la crainte en ces lieux doit m'être un peu permiſe.
Si cela vous déplaît, ah! laiſſez-moi partir,
Et ne me forcez pas, enfin, à vous haïr.

POIGNARDIN.

Connoiſſez mes projets, je deviens inflexible,
Votre amant périra, ſi vous n'êtes ſenſible.
J'ai feint que Criardus étoit redemandé,
Et que pour ſon départ tout étoit commandé:
A mes juſtes fureurs rien ne peut le ſouſtraire,
Il ſera poignardé, ſi vous m'êtes contraire,
Si vous ne m'accordez l'objet de tous mes vœux,
Ce cœur que je deſire....

SCANDE'E.

Ah! quel projet affreux!

POIGNARDIN.

Si je ſuis un coquin, c'eſt l'effet de vos charmes,
De leur vaſte pouvoir, je tiens en main les armes

Qui porteront la mort au ſein de votre amant.
Voyez, délibérez, ce n'eſt qu'en m'épouſant...

SCANDÉE.

Monſtre que je déteſte! en vain tu pourrois croire
Qu'un hymen odieux pourroit ternir ma gloire.
Ah! loin d'y conſentir, pour fuir un pareil ſort,
Dans les flots de la mer j'irois chercher la mort.

POIGNARDIN.

Si vous la préférez, vous êtes la maîtreſſe;
C'eſt à vous d'y penſer, Madame, je vous laiſſe.

SCANDE'E.

Ah! Seigneur, arrêtez... Criardus périra?

POIGNARDIN.

Je plains ſon triſte ſort; mais qu'y faire? il mourra,
Puiſque vous le voulez.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

SCANDE'E.

O Dieu ! comment la foudre
N'éclate-t-elle pas pour le réduire en poudre !
Grands Dieux ! ſecourez - moi, grands Dieux !
ſecourez-nous !
Lancez ſur ce tyran vos plus funeſtes coups !

SCENE VI.

SCANDE'E, CRIARDUS.

CRIARDUS.

Il eſt parti le Roi : je puis donc reparoître.
Qu'avez-vous fait, Madame, & que dit donc
ce traître ?
Quel que ſoit ſon projet...

SCANDE'E.

Son projet ?

CRIARDUS.

Sûrement.

Auroit-il ſu vous plaire, eſt-il heureux amant ?

SCANDE'E.

Que voulez-vous ſavoir ?

CRIARDUS.

Pourquoi toujours vous taire ?
Ceci me laſſe, enfin ; je veux de ce myſtere
Etre mieux éclairci ; parlez, l'aimeriez-vous ?
Ah ! ſi je le croyois... S'il devient votre époux !...

SCANDE'E.

Lui, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je ne ſais ; mais cette peine extrême,
Ce ſilence obſtiné....

SCANDE'E.

Comment croit-on que j'aime
Un mortel odieux qui fait tout mon malheur ?
Vous ajoutez, cruel, encor à ma douleur !
Ah ! terminons des jours qui devoient faire envie,
Des jours trop malheureux !

CRIARDUS.

Vous me feriez ravie ?

SCANDE'E, *ſe jettant ſur l'épée de Criardus.*

Je veux de cette épée enſanglanter mon ſein,
Puis vous la préſenter, ainſi qu'à ce Romain
Dont vous ſavez l'hiſtoire.

CRIARDUS.

Eh! pourquoi ce caprice!
S'il faut pour notre amour qu'ici quelqu'un périſſe,
Ce doit être le Roi : dites ce qu'il a fait.
Vous verrez que ſon ſang lavera ſon forfait,
Parlez, ne craignez rien.

SCANDE'E

Il pourroit nous entendre.
Venez, éloignons nous, je vais tout vous apprendre ;
Puiſque vous le voulez, je ne me tuerai pas,
Je vous rends votre épée.

CRIARDUS

En la prenant, helas!
J'admire cet excès de votre complaiſance!
Amour, de ſes vertus deviens la recompenſe.

SCANDE'E.

Vous oubliez, Seigneur, en formant tous ces vœux,
Que Poignardin...

CRIARDUS.

Trotas doit venir en ces lieux,
Il a l'eſprit d'intrigue, & c'eſt heureux pour nous,
Qui ſommes amoureux, furieux & jaloux.

SCANDE'E.

Mais le tyran long-temps vous laiſſe tête-à-tête!

CRIARDUS.

CRIARDUS.

Je n'en ai jamais vu qui ne fût un peu bête.
Ah! que je ſuis charmé d'avoir fait notre paix!
Mais je crois que Trotas n'arrivera jamais.
Suivant ce qu'il dira, nous pourrons nous conduire,
Et ſi vous m'en croyez, nous irons en Epire.

SCANDE'E.

Ne parlez pas trop haut, j'entends quelqu'un venir.
Il faut....

CRIARDUS.

Ah! c'eſt Trotas.

SCENE VII.

CRIARDUS, SCANDE'E, TROTAS.

CRIARDUS.

Dis, pourrons-nous partir?
Réponds, & promptement.

TROTAS.

Je ſuis tout hors d'haleine;
Vous m'avez fait courir, & ce n'eſt pas ſans peine;
Mais pour vous j'aurois fait un bien plus grand effort.

Un arrêt, dans l'inſtant, ordonne que du port
On ne laiſſe ſortir ni vaiſſeau, ni galere.

SCANDE'E.

O Dieux! quelle nouvelle!

CRIARDUS.

O ciel! comment donc faire?

SCANDE'E.

Comment fuir de ces lieux?

CRIARDUS.

Il n'y faut plus penſer.

SCANDE'E.

Grands Dieux! ſecourez-nous.

TROTAS.

Il faut, ſans balancer,
Prendre un parti très-prompt, le ſeul qui ſoit à prendre,
Et que je vous dirai, ſi vous voulez m'entendre.
Il pourra vous paroître un tant ſoit peu fâcheux;
Mais c'eſt fort peu de choſe, il n'eſt point dangereux:
De l'inventif Ulyſſe il auroit le ſuffrage,
Puiſqu'il peut vous ſouſtraire au tyran, à ſa rage.

CRIARDUS.

Ah! tu nous fais languir: apprends-nous ton deſſein;

Je crains à tout moment de revoir Poignardin ;
S'il alloit nous ſurprendre !

TROTAS.

Il eſt loin, je le quitte,
Et, ſans perdre un inſtant, je ſuis venu fort vîte.
Ainſi ne craignez rien. Devinez mon projet ;
C'eſt pis qu'un logogriphe.

CRIARDUS.

Il eſt temps, en effet,
De s'amuſer ainſi.

SCANDÉE.

Je crains & je deſire
De ſavoir les moyens...

TROTAS.

Je m'en vais vous les dire.
C'eſt un vaiſſeau marchand qui vous tranſportera
Aux lieux que vous voudrez, & quand il vous plaira.
Comme dans tous les ports on fait la contrebande,
Malgré les ſoins actifs de celui qui commande,
On vous embarquera dans ce vaiſſeau marchand :
Le capitaine, enfin, pour partir vous attend.
Ce qui le détermine....

SCANDE'E.

Eh bien ?

TROTAS.

N'eſt pas le lucre.

CRIARDUS.

Mais comment nous cacher ?

TROTAS.

Dans une tonne à ſucre.

CRIARDUS.

Elle nous contiendroit ?

TROTAS.

Je m'y tiens tout debout.

CRIARDUS.

On ne peut pas mieux dire ; il a réponſe à tout.
Ne différons donc pas. Faut-il long-temps attendre ?
Cher Trotas, dis-le-nous.

TROTAS.

On eſt allé la prendre,
Elle doit être ici.

SCANDE'E.

Je crains les maux de cœur.
Comment l'amene-t-on ? la roule-t-on, Seigneur ?

CRIARDUS.

Je l'ignore.

TROTAS.

Non, non ; c'eſt ſur une voiture
Qu'on la tranſportera ; c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Ne différez donc plus, tout va combler vos vœux.

SCANDE'E.

Je ne puis me flatter qu'un eſpoir trop heureux....

TROTAS.

Le jour fuit à propos ; mais il faut prendre garde....

CRIARDUS,

Acheve, parle donc.

TROTAS.

Que l'on ne vous regarde,
Que quelque ſurveillant, caché près de ces lieux,
En vous voyant ſortir ne vous ſuive des yeux ;
Enfin, qu'on ne vous voie entrer dans cette tonne.
Juſqu'à préſent ici je n'apperçois perſonne.
Partez.

CRIARDUS.

Enfin, Madame....

SCANDE'E

Ah ! point de compliment !
Je redoute, Seigneur, tous les retardements.

CRIARDUS, *tendant la jambe.*

Donnez-moi donc la main. Dans ce moment proſpere,
Je crois que le tyran rugira de colere ;
Que je voudrois le voir dans toute ſa fureur !

SCANDE'E.

Finiſſez ces diſcours, je crains quelque malheur.

SCENE DERNIERE.

CRIARDUS, POIGNARDIN, SCANDE'E, TROTAS.

POIGNARDIN, *à part.*

PAR un avis ſecret que l'on a ſu me rendre,
J'ai ſu tous leurs complots, & je viens les ſurprendre.
(*Il frappe Criardus & Scandée.*)
Oui, traîtres, vous mourrez. Elle meurt! Ils ſont morts!
Ah! qu'ai-je fait? ô Dieu! (*Il ſe tue.*) Je répare mes torts.

TROTAS *ramaſſe le poignard, & il eſſaie de ſe tuer.*

Je ne me tuerai point, j'apprendrai l'orthographe,
Pour leur faire en beaux vers une belle épitaphe.

LE
MAL-ENTENDU.

QUATRE-VINGT-QUINZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

L'ABBESSE.

LA MERE STE. HELENE, *Maîtreſſe des Penſionnaires.*

LA MERE ST. BASILE, *Portiere, boîteuſe.*

LE PERE SATURNIN, *Cordelier.*

Mlle. JULIE, *Penſionnaire.*

M. FEBRUGIN, *Médécin.*

LE JARDINIER.

La Scene eſt dans un Couvent de Province, dans le jardin.

LE MAL-ENTENDU.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MERE Ste. HELENE, LA MERE St. BASILE.

LA MERE Ste. HELENE.

MAIS, ma ſœur, concevez-vous que le Docteur nous abandonne comme cela?

LA MERE St. BASILE.

Je crois, ma ſœur, qu'il y a plus de quinze jours qu'il eſt parti, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Il y a trois ſemaines, ma ſœur; il eſt parti le lendemain du beau ſermon du Pere Saturnin.

LA MERE St. BASILE.

Le lendemain de la fête de l'Ange Gardien, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, ma ſœur.

LA MERE St. BASILE.

Chaque fois que l'on ſonne, & que je vais ouvrir la porte, je crois toujours que je vais le voir, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Pourvu qu'il ne ſoit pas tombé malade ; car nulle part on ne lui fait sûrement de ſi bon café à la crême que le nôtre.

LA MERE St. BASILE.

C'eſt un homme bien aimable, ma ſœur ! parce que....

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, & bien ſavant ! Comme il a guéri cette petite Julie, ſans le ſavoir ſeulement.

LA MERE St. BASILE.

Mais, ma ſœur, c'eſt qu'avec un homme comme cela on n'a pas beſoin de l'entendre parler long-temps pour le comprendre ; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Moi, je crois que ſi Madame l'Abbeſſe vouloit, elle ſeroit bientôt guérie.

LA MERE St. BASILE.

Mais comment, ma ſœur ? parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Elle a commencé déjà par la diete.

LA MERE St. BASILE.

Mais la diette faiſoit dépérir la petite Julie, parce que....

LA MERE Ste. HELENE.

Comme elle fait dépérir Madame; c'étoit le Docteur qui l'avoit ordonné à Julie.

LA MERE St. BASILE.

Oui, vous avez raiſon, & ſon eſtomac n'en alloit que plus mal; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

C'étoit peut-être une préparation.

LA MERE St. BASILE.

Cela pourroit bien être, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

En ce cas, nous pourrions traiter Madame de même; cela me paroît un très-bon remede.

LA MERE St. BASILE.

Il fortifie aſſez promptement; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Voilà le Pere Saturnin; nous allons voir comment il aura trouvé Madame.

SCENE II.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

Eh bien, Pere Saturnin, comment va Madame, cette après-dîner ?

LE PERE SATURNIN.

Elle ne va point. Vous la faites auſſi trop jeûner ; rien que du bouillon, & pas ſeulement un coup de vin encore.

LA MERE ST. BASILE.

Mais, Pere, vous ſavez bien que dans ſa meilleure ſanté elle en boit fort peu, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Voilà pourquoi elle eſt malade.

LA MERE STE. HELENE.

Nous lui donnons du café à la crême.

LE PERE SATURNIN.

Voilà une bonne drogue ! Moi, je la ferois manger.

LA MERE ST. BASILE.

Il faut ſavoir ſi ce ſera l'avis du Docteur, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Je parie que non. Votre Docteur n'aime que la diete, pas pour lui, au moins; car il dîne fort bien, & il boit de même; & en cela je le trouve fort raiſonnable.

LA MERE Ste. HELENE.

Oh! sûrement il eſt bien raiſonnable, & il fait bien de ſe conſerver.

LE PERE SATURNIN.

C'eſt un bon diable.

LA MERE St. BASILE.

Et un habile homme, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Pour un habile homme, c'eſt une autre choſe, & ſi vous voulez que je vous parle vrai, j'en ai plus appris en philoſophie qu'il n'en ſaura jamais; cela n'empêche pas que je ne l'aime beaucoup, & que je ne ſois fort aiſe de dîner avec lui.

LA MERE Ste. HELENE.

Mais, Pere, la philoſophie que vous avez appriſe n'eſt pas, je crois, la médecine.

LE PERE SATURNIN.

Cependant, ſans elle il n'y a point de médecine.

LA MERE St. BASILE.

Il eſt ſavant, ma ſœur, le Pere, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Avec la philoſophie, on connoît l'action & la réaction, l'athmoſphere, les propriétés de l'air, de l'eau, de la terre & du feu.

LA MERE St. BASILE.

Je ne comprends pas, ma ſœur, comment les hommes ont la tête aſſez grande pour loger tout cela; parce que...

LE PERE SATURNIN.

Mon frere, qui eſt apothicaire, m'a dit que le Docteur ne ſavoit pas la chymie, & fort peu l'anatomie; mais il ajoute qu'ils ſont preſque tous auſſi peu inſtruits.

LA MERE Ste. HELENE.

Cela ne fait rien, Pere.

LE PERE SATURNIN.

Cela ne fait rien; mais voilà comme ces Meſſieurs nous empoiſonnent, & puis ils diſent que c'eſt le vert-de-gris; il faut bien en paſſer par là: cela n'empêche pas que je ne l'aime toujours beaucoup le Docteur. Il boit bien.

LA MERE Ste. HELENE.

Je crois qu'il n'y a rien de plus ſavant que ce qu'il a fait à cette petite Julie, qui eſt parfaitement guérie.

LE PERE SATURNIN.

Mais c'eſt vous, ma mere, qui avez inventé de lui faire ronger des os.

LA MERE Ste. HELENE.

J'ai commencé par lui en faire ſucer.

LE PERE SATURNIN.

Oui; mais elle a mieux fini, en les rongeant.

LA MERE Ste. HELENE.

Dame, écoutez donc; quand j'ai vu qu'elle alloit mieux, j'y ai laiſſé un peu de viande.

LE PERE SATURNIN.

C'eſt la ceſſation de la diete qui a tout fait, ma Mere, & je vous dis que c'eſt vous qui l'avez guérie.

LA MERE Ste. HELENE.

Non, non, Pere, il faut être juſte; c'eſt le Docteur.

LE PERE SATURNIN.

Il y a trois ſemaines qu'il n'eſt venu ici.

LA MERE St. BASILE.

Il eſt vrai, parce que....

LE PERE SATURNIN.

Et ce n'eſt que depuis quinze jours que cette petite fille ronge des os.

LA MERE St. BASILE.

Vous avez raiſon, Pere, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Le Docteur vous a-t-il écrit de lui en donner ?

LA MERE STE. HELENE.

Non, vraiment, puiſque nous ne ſavons pas où il eſt.

LE PERE SATURNIN.

Quand même il auroit été ici, il n'auroit jamais ordonné de faire ronger des os à cet enfant.

LA MERE ST. HELENE.

Pardonnez-moi ; car il avoit dit qu'il lui en feroit prendre dans trois ou quatre jours.

LE PERE SATURNIN.

Des os ?

LA MERE STE. HELENE.

Oui, demandez à la ſœur St. Baſile, elle y étoit.

LA MERE ST. BASILE.

Oh, pour cela oui, j'y étois, parce que...

LE PERE SATURNIN.

Et vous croyez.... Ah, ah, ah, ah, ah !

LA MERE ST. HELENE.

De quoi riez-vous donc, Pere ?

LE PERE SATURNIN.

Du Docteur. Je voudrois le voir. (*Il rit.*)

LA MERE STE. HELENE.

Je n'aime pas que vous vous moquiez de lui ; vous riez toujours quand vous êtes enſemble.

LE

LE PERE SATURNIN.

Voulez-vous que nous ſoyons triſtes ?

LA MERE STE. HELENE.

Non pas aſſurément. Ma ſœur, je crois qu'on ſonne.

LA MERE ST. BASILE.

Je vais aller voir, cela ſeroit trop heureux ſi c'étoit le Docteur ; parce que...

SCENE III.

LA MERE STE. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

En vérité, Pere, je n'aime pas que vous parliez comme vous faites du Docteur ; vous pourriez lui ôter la confiance de nos ſœurs ; il faudroit en changer, & nous n'en aurions jamais un ſi bon.

LE PERE SATURNIN.

Savez-vous que j'ai plus de confiance en vous, Mere Ste. Helene ?

LA MERE STE. HELENE.

En moi, Pere ? Allons, ne vous moquez pas.

LE PERE SATURNIN.

Je vous jure que je ne me moque pas, & je ſuis très-content de votre maniere de faire prendre des eaux.

SCENE IV.

LA MERE Ste. HELENE, LE PERE SATURNIN, LA MERE St. BASILE.

LA MERE Ste. HELENE.

Eh bien, ma ſœur, eſt-ce là le Docteur?

LA MERE St. BASILE

Eh! mon Dieu, non, ma ſœur; c'eſt le jardinier & ſes garçons qui rentrent; parce que...

LE PERE SATURNIN.

Je vous aſſure que j'ai plus d'impatience de le voir que vous.

LA MERE Ste. HELENE.

Ma ſœur, on ſonne.

LA MERE St. BASILE.

Oh! pour cette fois-ci, ce pourroit bien être lui; parce que...

LE PERE SATURNIN.

Allez donc, ma ſœur.

LA MERE St. BASILE.

Allons, allons, parce que...

SCENE V.

LA MERE Ste. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE Ste. HELENE.

PERE Saturnin, ne craignez-vous pas, comme moi, que notre ſœur St. Baſile ne devienne ſourde? Il faut toujours que je l'avertiſſe quand on ſonne.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien, faites-lui prendre auſſi des eaux.

LA MERE Ste. HELENE.

Ne plaiſantez donc pas, Pere.

LE PERE SATURNIN.

Je ne plaiſante pas; ſi vous lui en donniez tout le carême, je ſuis sûr que cela lui feroit du bien.

LA MERE Ste. HELENE.

Pouvez-vous parler comme cela, vous Pere?

LE PERE SATURNIN.

Pourquoi non? Je parle médecine.

SCENE VI.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE STE. HELENE.

CE n'eſt donc pas encore le Docteur ?

LA MERE ST. BASILE.

Eh, mon Dieu, non, ma ſœur, ce ſont les maçons qui reviennent de goûter; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Je crains qu'il ne lui ſoit arrivé quelque malheur.

LA MERE ST. BASILE.

Ma ſœur, Le Doux, qui vient de rentrer, m'a dit qu'il avoit vu une chaiſe qui arrivoit; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Ah! ma ſœur, c'eſt lui-même : tenez, voilà qu'on ſonne.

LA MERE ST. BASILE.

Ah! j'entends bien. J'y vais, vais, parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Prenez garde de tomber.

LA MERE St. BASILE.

Ne craignez rien ; parce que....

SCENE VII.

LA MERE Ste. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE Ste. HELENE.

J'AI toujours peur qu'elle ne ſe laiſſe tomber, avec ſa vivacité, & qu'elle ne ſe caſſe la jambe encore une fois.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien, vous lui donnerez de vos eaux.

LA MERE Ste. HELENE.

Vous dites que vous trouvez ce remede très-bon.

LE PERE SATURNIN.

Aſſurément.

LA MERE Ste. HELENE.

Il ne faut donc pas vous en moquer comme vous faites.

LE PERE SATURNIN.

Je ne m'en moque pas.

LA MERE Ste. HELENE.

Pourquoi donc riez-vous ?

LE PERE SATURNIN.

Oh ! pour rien.

SCENE VIII.

LA MERE Ste HELENE, LA MERE St. BASILE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE St. BASILE.

MA ſœur, ce ſont les menuiſiers, parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Eh bien ?

LA MERE St. BASILE.

Je leur ai demandé s'ils avoient vu la chaiſe du Docteur, ils m'ont dit qu'ils n'avoient rien vu; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Ces gens-là ne regardent rien.

LA MERE St. BASILE.

Moi, je crois qu'il va arriver ; parce que...

LA MERE Ste. HELENE.

Ma ſœur, on ſonne.

LA MERE St. BASILE.

Hem ?

LA MERE St. HELENE.

Je vous dis qu'on ſonne.

LA MERE St. BASILE.

J'avois bien entendu ; parce que...

SCENE IX.

LA MERE Ste. HELENE, LE PERE SATURNIN.

LA MERE Ste. HELENE.

PERE Saturnin.

LE PERE SATURNIN.

Eh bien ?

LA MERE St. HELENE.

Je n'oſe vous dire .... j'ai trop peur que vous ne vous moquiez de moi.

LE PERE SATURNIN.

Dites donc.

LA MERE Ste. HELENE.

C'eſt que j'ai envie, ſi le Docteur n'arrive pas aujourd'hui, de traiter Madame l'Abbeſſe comme la petite Julie.

LE PERE SATURNIN.

Ah ! vous lui donnerez des os auſſi ?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, qu'en penſez-vous ?

LE PERE SATURNIN.

Qu'il faudra y laiſſer un peu plus de chair; comme elle eſt plus grande.

LA MERE STE. HELENE.

Vous le croyez ?

LE PERE SATURNIN.

Sûrement, & vous lui ferez boire du vin pur.

SCENE X.

LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LA MERE ST. BASILE.

MA ſœur, ma ſœur, voilà le Docteur; parce que....

LA MERE STE. HELENE.

Il va arriver ?

LA MERE ST. BASILE.

Il me ſuit; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Ma ſœur, il faut faire préparer ſa chambre.

LA MERE St. BASILE.

Je l'ai déjà dit. Tenez, le voilà, ma ſœur, parce que....

LA MERE Ste. HELENE.

Ah! Monſieur le Docteur, nous vous attendions toutes avec bien de l'impatience.

M. FEBRUGIN.

Meſdames, vous me faites bien de l'honneur eur. Bon jour, Pere Saturnin in.

LE PERE SATURNIN.

Bon jour, bon jour, Docteur.

LA MERE Ste. HELENE.

Qu'avez-vous donc? il me ſemble que vous boîtez.

M. FEBRUGIN.

Mais, vraiment, j'ai penſé être tué é.

LA MERE St. BASILE.

On vous a verſé; parce que...

M. FEBRUGIN.

Et dans un endroit auſſi uni que ce jardin in.

LA MERE Ste. HELENE.

Vous êtes donc bleſſé?

M. FEBRUGIN.

Pas abſolument, j'ai une contuſion au genou ou, qui m'empêche de marcher er.

LA MERE Ste. HELENE.

Aſſoyez-vous donc. Il faudroit un fauteuil, ma ſœur...

M. FEBRUGIN.

Non, non, je ſerai fort bien ſur cette chaiſe aiſe.

LE PERE SATURNIN.

Vous avez dîné, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Oh! je vous en réponds, onds.

LA MERE Ste. HELENE.

Pourquoi donc avons-nous été ſi long-temps ſans vous voir, & ſans avoir de vos nouvelles?

M. FEBRUGIN.

C'eſt que j'ai toujours cru que j'allois revenir ir, & que les malades m'ont retenus us.

LA MERE Ste. HELENE.

On ne vouloit pas vous laiſſer aller, je n'en ſuis pas ſurpris, vous avez dû guérir bien monde?

LE PERE SATURNIN.

Ou faire bien des héritiers, n'eſt-ce pas, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Non pas abſolument ent; j'en ai ſauvé la moitié é; mais avec bien de la peine eine.

LE PERE SATURNIN.

Avez-vous beaucoup ſaigné?

M. FEBRUGIN.

Pas aſſez ez ; car ſans cela il n'en ſeroit pas tant mort ort ; mais ces gens-là ne ſavent pas ſoutenir la ſaignée ée.

LE PERE SATURNIN.

Ils ont tort.

M. FEBRUGIN.

Comment ſe portent toutes ces Dames ames ?

LE PERE SATURNIN.

Fort bien, il n'y a que Madame l'Abbeſſe qui a toujours ſon eſtomac en mauvais état ; cela va plus mal que jamais.

M. FEBRUGIN.

Elle mange trop de pâtiſſerie ie, trop de confitures ures ; je lui ai toujours dit it.

LA MERE Ste. HELENE.

Depuis huit jours je l'ai miſe à la diete, en vous attendant.

M. FEBRUGIN.

Vous avez bien fait ait.

LE PERE SATURNIN.

Oh ! la mere Ste. Helene eſt un très-grand médecin ! Qu'elle vous diſe comment elle a guéri cette petite Julie.

M. FEBRUGIN.

Eſt-elle guérie ie ?

LA MERE St. BASILE.

Mais oui, par vos ſoins, Monſieur le Docteur, par vos ſoins; parce que...,

M. FEBRUGIN.

Vous lui avez donc fait obſerver le régime ime que je lui avois preſcrit it ?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui; mais j'ai cru que la diete étoit trop longue pour un enfant ; & comme vous aviez dit que vous lui feriez prendre...

M. FEBRUGIN.

Ah! des eaux aux?

LA MERE Ste. HELENE.

Oui, je lui en ai donné.

M. FEBRUGIN.

Mais deſquelles elles ? Cela n'eſt pas indifférent ent.

LA MERE Ste. HELENE.

J'ai commencé par des os de pigeon.

M. FEBRUGIN.

Mais ce n'eſt pas là à.

LA MERE Ste. HELENE.

Attendez; l'effet n'étoit pas aſſez prompt, je lui ai donné des os de poulet.

M. FEBRUGIN.

Comment ent...

LA MERE STE. HELENE.

Elle a pris plaiſir à les ſucer; mais les os de poularde & de dindon lui ont mieux fait.

M. FEBRUGIN.

Eſt-il poſſible ible ?

LA MERE STE. HELENE.

J'ai paſſé aux os de mouton, de veau & puis de bœuf, cela a réuſſi à merveille.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

Que dites-vous à cela, Docteur ?

LA MERE STE. HELENE.

Attendez donc : enſuite j'ai laiſſé un peu de viande à ces os, & la petite eſt entiérement rétablie.

M. FEBRUGIN.

Rétablie ie ?

LA MERE STE. HELENE.

Elle ſe porte à merveille, & je vais vous la faire deſcendre, vous allez voir.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

Eh bien, Docteur, c'eſt pourtant vous qui avez fait ce miracle, pendant que vous étiez en campagne.

LA MERE STE. HELENE.

Ma ſœur, il faudroit avertir Madame l'Abbeſſe que le Docteur eſt ici.

LA MERE ST. BASILE.

J'y vais, ma ſœur, parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Moi, je vais chercher Julie.

SCENE XI.

M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LE PERE SATURNIN, *riant.*

VOTRE ſurpriſe me divertit, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Mais c'eſt que jamais on n'a vu de pareilles choſes oſes.

LE PERE SATURNIN.

Écoutez donc, cela peut vous faire un honneur infini.

M. FEBRUGIN.

Guérir des maux d'eſtomac en ſuçant des os os!

LE PERE SATURNIN.

Pourquoi pas? Il eſt vrai qu'il y avoit quelque choſe autour de ces os; & après une diete auſtere, on eſt encore trop heureux de les trouver.

M. FEBRUGIN.

Jamais je n'ordonnerai un pareil remede ede.

LE PERE SATURNIN.

Et vous aurez tort : il n'y a rien de ſi bête & de ſi vieux que la diete ſeule. A Paris, vous auriez un ſuccès étonnant ; & plus votre conduite ſeroit contrariée par les autres Médecins, plus on voudroit vous avoir, vous ne ſauriez auquel entendre. Croyez-moi, eſſayez ce moyen ſur Madame l'Abbeſſe, elle le mandera à Paris a ſes parents, & votre fortune ſera faite.

M. FEBRUGIN.

Je crois que vous avez raiſon, Pere ere.

LE PERE SATURNIN.

Vous ferez un ſyſtême nouveau qui ſera admiré des gens du monde & de quelques ſavants, & vous boirez à la ſanté de ces gens-la avec de bon vin.

M. FEBRUGIN.

C'eſt qu'il faut trouver un principe ipe.

LE PERE SATURNIN.

La médecine n'en a point de certain, convenez-en ; un moyen manqué dix fois, cela ne fait point de tort ; le haſard vous ſeconde une fois, cela ſuffit pour fonder une réputation.

M. FEBRUGIN.

Pere, vous auriez été un grand Médecin in.

LE PERE SATURNIN.

Les voici qui reviennent.

SCENE XII.

LA MERE St. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

LA MERE St. BASILE.

MONSIEUR le Docteur, Madame eſt enchantée de votre retour, & elle vous attend avec impatience, parce que...

M. FEBRUGIN.

Mais c'eſt que je ne ſaurois monter chez elle elle.

LE PERE SATURNIN

Je vais l'engager à venir vous trouver, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Eh bien oui, dites-lui que pour ſon mal il n'y a rien de meilleur que l'exercice ici.

LE PERE SATURNIN.

Laiſſez, laiſſez-moi faire.

LA MERE St. BASILE.

Moi, je vais aller chercher un fauteuil pour Madame, & je le mettrai à côté de vous, Monſieur le Docteur, parce que....

M.

M. FEBRUGIN

Vous ferez fort bien.

SCENE XIII.

LA MERE Ste. HELENE, JULIE, M. FEBRUGIN,

LA MERE Ste. HELENE.

TENEZ, Monſieur le Docteur, voilà notre petite reſſuſcitée.

M. FEBRUGIN, *tâtant le pouls de Julie.*

Elle a fort bon viſage age, & elle n'a point de fievre ievre.

LA MERE Ste. HELENE.

Je vous dis que votre remede lui a fait des merveilles.

M. FEBRUGIN.

Avez-vous de l'appétit, Mademoiſelle elle ?

JULIE.

Oh ! Monſieur, je rongerois des os toute la journée ; je trouve cela bien bon !

M. FEBRUGIN.

Cela va très-bien ien.

LA MERE STE. HELENE.

Vous voyez votre ouvrage, cher Docteur.

M. FEBRUGIN.

Quel âge avez-vous ous ?

JULIE.

Quatorze ans bientôt, Monſieur.

M. FEBRUGIN.

C'eſt le bon âge âge : elle aura à préſent la meilleure ſanté du monde onde.

LA MERE STE. HELENE.

Ah ! voilà Madame qui vient avec le Pere.

JULIE.

M'en irai-je, ma chere Mere ?

LA MERE STE. HELENE.

Non, non.

JULIE.

Vous me faites bien du plaiſir de me permettre de reſter pour voir Madame.

LA MERE STE. HELENE.

Il eſt néceſſaire que Madame voie vos miracles, cher Docteur.

SCENE XIV.

L'ABBESSE, LA MERE STE. HELENE, LA MERE ST. BASILE, JULIE, LE PERE SATURNIN, M. FEBRUGIN, LE JARDINIER, *portant un fauteuil.*

LA MERE ST. BASILE.

TENEZ, mettez-là le fauteuil, un peu plus avant, auprès du Docteur; fort bien; en vous remerciant. Allez-vous-en à préſent à vos affaires; parce que...

L'ABBESSE.

Eh bien, cher Docteur, vous voyez que je viens vous chercher, & c'eſt avec bien du plaiſir.

M. FEBRUGIN.

L'exercice vous eſt néceſſaire, Madame ame, ſans quoi je ne vous aurois pas donné la peine de venir ir.

L'ABBESSE.

Vous êtes bleſſé, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Ce n'eſt rien du tout out.

L'ABBESSE.

Vous courez toujours auſſi.

M. FEBRUGIN.

Madame, il le faut bien ien. Mais parlons de votre ſanté té : comment vous trouvez-vous ous ?

L'ABBESSE.

Mais bien foible, Docteur.

LE PERE SATURNIN

Cela vient ſûrement de la diete.

L'ABBESSE.

Le Pere Saturnin croit toujours qu'il faut boire & manger.

M. FEBRUGIN, *riant.*

Il faut que chacun faſſe ſon métier ier.

LE PERE SATURNIN.

Je trouve ce métier-là fort bon, moi.

M. FEBRUGIN.

Ah çà, Madame, voyez un peu comme ſe porte notre petite malade ade.

L'ABBESSE.

Mais elle me paroît bien rétablie.

LA MERE STE. HELENE.

Julie, approchez donc, que Madame vous voie.

L'ABBESSE.

Bon jour, Julie : elle a des couleurs, elle ſera fort jolie, n'eſt-ce pas, Docteur ?

M. FEBRUGIN.

Fort ort.

L'ABBESSE.

Embraſſez-moi, mon enfant. *Elle l'embraſſe, & Julie lui baiſſe la main.*

JULIE.

Madame a bien de la bonté.

L'ABBESSE.

Vous approuvez donc la conduite de notre ſœur Ste. Helene ?

M. FEBRUGIN.

De point en point oint.

LA MERE Ste. HELENE.

Je crois que Julie peut s'en aller à préſent, Docteur ?

M. FEBRUGIN.

Oui, oui ; attendez ez. Quel eſt ſon régime à préſent ent ?

LA MERE St. HELENE.

Mais toujours le même, Docteur.

M. FEBRUGIN.

Elle ne mange encore avec perſonne onne ?

LA MERE Ste. HELENE.

Non.

M. FEBRUGIN.

Il faut qu'elle aille au réfectoire oire, & qu'elle reprenne ſes exercices ices comme à l'ordinaire aire.

JULIE.

J'ai pourtant encore dans ma chambre un bien gros os d'alloyau à ronger.

M. FEBRUGIN.

Eh bien, jettez-moi tout cela par la fenêtre être.

LA MERE St. BASILE.

Entendez-vous, Julie, tout ce que vous dit le Docteur; parce que...

JULIE.

Oui, oui, ma chere Mere, je n'y manquerai pas.

LA MERE Ste. HELENE.

Faites la révérence à Madame l'Abbeſſe.

L'ABBESSE.

Adieu, adieu, mon cœur: ſoyez bien ſage.

SCENE XV.

L'ABBESSE, LA MERE Ste. HELENE, LA MERE St. BASILE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

L'ABBESSE.

En vérité, Docteur, j'admire l'effet de votre ſcience.

M. FEBRUGIN.

Madame, cela n'en vaut pas la peine eine.

L'ABBESSE.

Mais ſi je faiſois ce remede-là, moi, mon eſtomac ſe remettroit peut-être.

M. FEBRUGIN.

Voilà ce que je crois ois, & j'allois vous le propoſer er.

L'ABBESSE.

Je ne demande pas mieux ; mais je ne comprends pas par quelles raiſons, l'uſage de ſucer ces os peut faire tant de bien.

M. FEBRUGIN.

Cependant rien n'eſt plus facile ile, & je vais vous l'expliquer er.

L'ABBESSE.

J'en ſerai fort aiſe.

LA MERE Ste. HELENE.

Ecoutez, vous Pere.

LE PERE SATURNIN.

Ah! je vous en réponds.

LA MERE St. BASILE.

Pour moi, j'écoute de toutes mes oreilles; parce que...

L'ABBESSE.

Allons, mes ſœurs, un peu de ſilence.

M. FEBRUGIN.

Vous ſavez, Madame ame, que la premiere digeſtion on ſe fait dans la bouche ouche?

L'ABBESSE.

Oui, Docteur; parce que la ſalive eſt le premier digeſtif, à ce que vous m'avez dit.

LA MERE Ste. HELENE.

Voyez, ma ſœur, comment Madame eſt ſavante!

LA MERE St. BASILE.

Oh! je le ſavois bien, Madame raiſonne ſur tout à merveilles; parce que...

L'ABBESSE.

Un moment donc, mes ſœurs.

M. FEBRUGIN.

En conſéquence de ce principe ipe, il faut mêler er, d'une maniere particuliere ere, l'aliment avec la ſalive ive.

L'ABBESSE.

Fort bien.

M. FEBRUGIN.

Et comment le feroit-on mieux qu'en ſuçant ant la ſubſtance des os os?

L'ABBESSE.

Cela eſt vrai.

LA MERE STE. HELENE.

Je n'avois jamais penſé à tout cela.

LA MERE ST. BASILE.

Ni moi non plus; parce que...

LA MERE STE. HELENE.

Eh bien, qu'en dites-vous, Pere?

LE PERE SATURNIN.

Fort bien. Mais je l'attends, lorſqu'il reſte quelque choſe autour des os.

M. FEBRUGIN.

Ah! m'y voici ci. Après avoir ſucé un peu de temps emps, l'eſtomac s'eſt accoutumé mé à cette ſubſtance ance jointe à la moële des os os.

L'ABBESSE.

Sûrement.

M. FEBRUGIN.

Pour le ramener à ſes fonctions ordinaires aires, je fais ronger un peu eu; ces petites parties de chair air preſſent les glandes ſalivaires aires; ce qui augmente les nouveaux moyens de la digeſtion on.

L'ABBESSE.

Cela eſt clair.

LA MERE St. BASILE.

Que je ſuis aiſe d'entendre tout cela; parce que..

L'ABESSE.

Je parie que la ſœur Ste. Helene le ſavoit déjà.

LA MERE Ste. HELENE.

Madame....

L'ABBESSE.

Allons, ma ſœur, vous êtes trop modeſte.

LA MERE Ste. HELENE.

Je ſuis comme une religieuſe doit être, Madame.

L'ABBESSE.

Fort bien. Mais, Docteur, je ne comprends pas quelle ſubſtance il peut reſter dans un os que l'on a fait bouillir ou rôtir.

M. FEBRUGIN.

Eh! Madame, les os ne ſont pas autre choſe qu'une ſubſtance ance.

L'ABBESSE.

Les os ? je les regarde comme des pierres.

M. FEBRUGIN.

C'eſt que Madame n'en a jamais vu dans une entiere diſſolution.

L'ABBESSE.

Comment, on les diſſout abſolument ?

M. FEBRUGIN.

Oui, Madame ; demandez au Pere ere ſi ce n'eſt pas une opération on, ou, pour mieux dire, un procédé de phyſique ique.

LE PERE SATURNIN.

Sûrement.

LA MERE Ste. HELENE.

Vous voyez bien que le Docteur ſait la phyſique. Ah ! mon Dieu, l'habile homme !

L'ABBESSE.

Comment, Docteur, on peut amollir les os ?

M. FEBRUGIN.

Oui, Madame, avec la marmitte de Papin in.

L'ABBESSE.

C'eſt donc un grand cuiſinier ?

M. FEBRUGIN.

Non, Madame ame ; mais c'étoit un phyſicien ien.

SCENE DERNIERE.

L'ABBESSE, LA MERE Ste. HELENE, LA MERE St. BASILE, JULIE, M. FEBRUGIN, LE PERE SATURNIN.

JULIE, *criant de ſa fenêtre.*

GARE l'eau. (*Elle jette un gros os, qui tombe ſur la tête de Monſieur Februgin.*)

M. FEBRUGIN.

Ah! mon Dieu! qu'eſt-ce que c'eſt que cela là?

LA MERE St. HELENE.

Mais, Mademoiſelle, qu'eſt-ce que vous faites donc?

JULIE.

Ma Mere, je ſuis l'ordonnance de Monſieur le Docteur.

L'ABBESSE.

Etes-vous bleſſé, Docteur?

M. FEBRUGIN.

Non, non, je n'ai que mal à l'oreille, mais bien fort ort.

L'ABBESSE.

Mes ſœurs, faites entrer le Docteur.

M. FEBRUGIN.

Je vais aller dans ma chambre ambre.

LE PERE SATURNIN.

Oui, & ſi vous m'en croyez, vous boirez un grand coup de vin. Venez, venez.

LA MERE St. BASILE.

Ah! mon Dieu! quel malheur! parce que...

LA MERE Ste HELENE, *à Julie qui eſt deſcendue.*

Mais dites donc, Julie, vous criez *gare l'eau*; & vous jettez ſur le Docteur.

JULIE.

Sans doute, je l'ai viſé; il m'avoit dit: Jettez-moi cela par la fenêtre.

LA MERE Ste. HELENE.

Peut-on faire des choſes comme celles-là? Allons, venez voir le Docteur, & lui demander pardon.

LA
QUEUE DU CHIEN.

QUATRE-VINGT-SEIZIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE MONTRICHARD, *Bourgeois, Seigneur du village.*

M. DE MALINVAL, *Bourgeois, Seigneur voiſin.*

LA MERE BABOLEIN, *Payſanne de Montrichard.*

GENEVIEVE, *Fille de la mere Babolein.*

LA FORET, *Concierge de Monſieur de Montrichard.*

BLUTEAU, *Garde-moulin de Monſieur de Malinval.*

La Scene eſt à Montrichard, proche du Château.

LA QUEUE DU CHIEN.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

GENEVIEVE, BLUTEAU.

(*Ils courent tous deux, ſe rencontrent & penſent tomber.*)

GENEVIEVE.

SAIS-tu bien que tu as penſé me faire tomber, Bluteau ?

BLUTEAU.

Oh que nenin, j'eſtois bien sûr de te retenir; mais pourquoi courois-tu ſi fort ?

GENEVIEVE.

Parce que je t'avions vu arriver de l'autre côté du petit bois, & que je voulions te rencon-

trer quand tu ſerois au bout, pour voir ta ſurpriſe; mais tu es arrivé trop tôt.

BLUTEAU.

Ah! je ne croyons pas ça.

GENEVIEVE.

Tu ne le crois pas?

BLUTEAU.

Je dis, que je ne croyons pas pouvoir arriver trop tôt auprès de toi.

GENEVIEVE.

Ah! bon comme ça.

BLUTEAU.

Tiens, Genevieve, ſi tu ſavois en courant de chez nous ici, il me ſemblions que je galopions après le bonheur.

GENEVIEVE.

Et moi, je croyons aller au devant.

BLUTEAU.

Eh bien, je ne nous trompions pas, piſque nous velà enſemble.

GENEVIEVE.

C'eſt bien dit; mais nous parlerons de cela après.

BLUTEAU.

Et de quoi que veux-tu donc que je parlions en attendant?

GENEVIEVE.

De notre mariage.

BLUTEAU.

Ah bain, c'eſt là ce que je voulions dire.

GENEVIEVE.

Mais c'eſt que ma mere dit comme ça, que ça ne ſe fera peut être pas.

BLUTEAU.

Mais tu ſais bien de quoi ce que je ſommes convenu.

GENEVIEVE.

C'eſt que notre Seigneur d'ici...

BLUTEAU.

Monſieur de Montrichard?

GENEVIEVE.

Oui, il ne voudra peut-être pas y conſentir; & ça ne peut pas ſe faire ſans ly, à ce que dit ma mere.

BLUTEAU.

S'il ne tient qu'à ça, je le prierons de la nôce; moi j'en ai déjà prié le Seigneur de cheux nous, & il va venir ici pour ly en toucher une parole; il eſt ſon ancien ami, Monſieur de Malinval.

GENEVIEVE.

Il t'a promis de parler pour nous?

BLUTEAU.

Sûrement, & pis y ne ſont ni nos parents, ni nos amis, au bout du compte, y ne ſont que nos maîtres; & cet autre Monſieur que vous avez ici au château qui eſt là ... comment que ça s'appelle ?

GENEVIEVE.

Le concierge ?

BLUTEAU.

Oui, velà ce que c'eſt.

GENEVIEVE.

Il s'appelle Monſieur de la Forêt, il aimoit bain défunt mon pere, il parlera auſſi.

BLUTEAU.

Allons, c'eſt bon, le velà juſtement qui venont par ici.

GENEVIEVE.

Monſieur de la Forêt ?

BLUTEAU.

Oui, regarde.

GENEVIEVE.

Ah ! c'eſt vrai.

SCENE II.

GENEVIEVE, LA FORET, BLUTEAU.

LA FORET.

BON jour, mes enfants ; eh bien, comment va l'amour ? vous me paroiſſez triſtes.

BLUTEAU.

L'amour va bain, Monſieur de la Forêt, mais le mariage n'avance pas, & Genevieve craint qu'il ne ſoit embourbé.

LA FORET.

Eſt-ce que Monſieur de Malinval n'arrive pas ?

BLUTEAU.

Oh, je me fions à ſa parole, il va venir.

LA FORET.

Eh bien, c'eſt bon. Ne vous aime-t-il pas ?

BLUTEAU.

Oui, car il m'a dit comme ça que ſi je faiſions un bon ménage, il en ſeroit fort aiſe. Vous voyez bien qu'il compte que je ſerons mariés.

LA FORET.

Cela n'eſt pas douteux. Et votre mere, où eſt-elle, Genevieve ?

GENEVIEVE.

Elle eſt allé à la commune voir ſi l'on a bain ſoin de not vache ; car elle l'aime preſque autant que moi, Monſieur de la Forêt.

LA FORET.

Et elle viendra ici ?

GENEVIEVE.

Voilà ce que je craignons.

LA FORET.

Comment ?

GENEVIEVE.

Dame, c'eſt que quand elle parlera, ça gâtera peut-être tout.

LA FORET.

Laiſſez, laiſſez nous faire, qu'elle ne diſe rien que Monſieur de Malinval n'ait parlé à Monſieur de Montrichard.

BLUTEAU.

Ils ſont bain bons amis, à ce que l'on dit.

LA FORET.

Ils ſe connoiſſent depuis long-temps, ils ſe ſont toujours fait quelques tours, & ils ſe moquent toujours l'un de l'autre.

BLUTEAU.

Eh bain, voilà ce que j'appelle de l'amitié ; on ne ſe moque jamais de quelqu'un qu'on n'ai-

me pas. On ne ſe moque que pour rire, & non pas pour ſe fâcher.

GENEVIEVE.

Il a raiſon Bluteau, n'eſt-ce pas, Monſieur de de la Forêt ?

LA FORET.

Oui, oui, Genevieve.

BLUTEAU.

Ah ! velà Monſieur de Malinval.

LA FORET.

Eh bien, laiſſez moi avec lui, je vais ſavoir s'il a de bonnes intentions pour vous, & vous reviendrez avec votre mere, Genevieve, vous entendez ?

GENEVIEVE.

Oui, oui, Monſieur de la Forêt.

SCENE III.

M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MALINVAL.

VOILA donc nos amoureux qui s'en vont enſemble ; ſont-ils contents au moins ?

LA FORET.

Il me paroît qu'ils eſpérent que vous parlerez pour eux.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai promis, & puis j'aime Bluteau. Mon meûnier, parce qu'il eſt trop riche, commence à faire l'inſolent ; à la fin de ſon bail je le renverrai.

LA FORET.

Et vous donnerez votre moulin à Bluteau ?

M. DE MALINVAL.

Voilà ce que je compte faire.

LA FORET.

Il faudra le dire à notre Monſieur ; car la mere Babolein craint qu'il ne veuille pas que ſa fille ſe marie.

M. DE MALINVAL.

Les vieilles gens ont toujours peur, & ils veu-

lent toujours ſe plaindre. Eſt-il chez lui Montrichard ?

LA FORET.

Non, il eſt ici près à faire enclore pluſieurs arpents qu'il vient d'acheter.

M. DE MALINVAL.

Il eſt donc toujours agriculteur ?

LA FORET.

Plus que jamais. Croyez-vous que depuis trois mois que vous ne l'avez vu il aura changé ?

M. DE MALINVAL.

Je ne le trouve plus ſi gai qu'il étoit.

LA FORET.

Il fait pourtant toujours les mêmes choſes, je ne ſais pas pourquoi.

M DE MALINVAL.

Nous nous ſommes faits de bons tours, n'eſt-ce pas, la Forêt ?

LA FORET.

Oui, cela n'alloit pas mal, celui de il y a deux ans ſur-tout.

M. DE MALINVAL.

Ah! de ſon chien Loulou ? il m'en a coûté dix louis ; mais je le méritois bien.

LA FORET.

Vous le méritiez ?

M. DE MALINVAL.

Oui, il l'a ſu, je crois, voilà pourquoi nous avons parié.

LA FORET.

J'étois allé à mon pays dans ce temps-là, je n'ai pas ſu tout cela.

M. DE MALINVAL.

Tu ne ſais pas que Madame de Mariſin, qui demeure ici tout près, nous avoit donné à chacun un petit chien Loup?

LA FORET.

Pardonnez moi.

M. DE MALINVAL.

Il vint en fantaiſie à Montrichard de parier contre moi que ſon chien auroit la queue plus belle que le mien.

LA FORET.

Quelle idée!

M. DE MALINVAL.

Je m'informai de ce que je pourrois faire pour empêcher le poil de la queue du ſien de grandir, & je la fis frotter avec une drogue qu'on me donna, enſuite je lui offris de parier dix louis que la queue du mien ſeroit plus belle.

LA FORET.

Cela n'étoit pas de bonne foi.

M. DE MALINVAL.

On me dit que le poil tomboit, & je m'en allai paſſer deux mois à Paris.

LA FORET.

Lorſque vous revintes, la queue de Loulou étoit ſuperbe ?

M. DE MALINVAL.

Je ne pus diſconvenir au moins qu'elle étoit plus belle que celle du mien.

LA FORET.

Oh ! le tour de notre Monſieur valoit bien le vôtre.

M. DE MALINVAL, *à part.*

Le tour !

LA FORET.

J'en ai bien ri toujours, quand on m'a conté cela à mon retour. Ah, ah, ah, ah! je ne peux pas m'empêcher d'en rire encore ; pardonnez le moi. *Il rit.*

M. DE MALINVAL.

J'en ris moi-même auſſi quand j'y penſe. (*à part.*) Tâchons de ſavoir (*haut.*) Cette idée étoit fort bonne.

LA FORET.

Oui ; mais le pari une fois gagné, je ne vois pas pourquoi il a continué de faire toujours la même choſe ; c'eſt moi qui en ai la peine, &

c'eſt à recommencer quelquefois deux ou trois fois par jour, & depuis un an & demi que j'en ſuis chargé, je m'en ennuie.

M. DE MALINVAL.

Cela eſt un peu long.

LA FORET.

Je ne ſais pas où va ſe fourrer ce diable de chien, on ne peut pas le lâcher que ſa queue ne ſoit perdue, il faut lui en remettre une tout de ſuite.

M. DE MALINVAL.

Oui. Il faut que vous en ayiez beaucoup de toutes prêtes? Vous les faites avec de la ....

LA FORET.

De la filaſſe; j'en ai plein ma chambre : quand je n'ai rien à faire, c'eſt à quoi je m'amuſe, & perſonne n'en ſait rien que vous & moi.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai ſu tout de ſuite.

LA FORET.

Je le comprends bien. N'en parlez à perſonne.

M. DE MALINVAL.

Je n'ai pas dit à Montrichard que je le ſavois; il ne s'en doute pas.

LA FORET.

Non? il ne vous a donc pas rendu vos dix louis?

M. DE MALINVAL.

Pas encore, je ne ſuis pas preſſé, je veux attendre le moment.

LA FORET.

Le voici, ne dites pas que nous avons parlé de cela.

M. DE MALINVAL.

J'ai bien d'autres choſes à lui dire.

LA FORET.

Ah! oui, le mariage de Bluteau & de Geneviève.

SCENE IV.

M. DE MONTRICHARD, M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MONTRICHARD.

Eh! bon jour, Malinval, bon jour, mon ami.

M. DE MALINVAL.

Il n'y a que deux jours que je ſuis ici; pendant que je ſuis ſeul, je ſuis venu vous voir.

M. DE MONTRICHARD.

Vous coucherez ici?

M. DE MALINVAL.

Sûrement.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, tant mieux ! j'attends des Dames de Paris, nous rirons un peu.

M. DE MALINVAL.

Nous verrons auſſi Loulou ; a-t-il toujours ſa belle queue ?

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! je vous en réponds. La Forêt ? *Il lui fait ſigne d'aller voir ſi le chien a la queue.*

LA FOREST.

Oui, oui, Monſieur, j'entends, j'y vais.

SCENE V.

M. DE MALINVAL, M. DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

Il me ſemble que la Forêt entend à demi-mot.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je l'ai accoutumé à cela. Je n'aime pas les domeſtiques à qui il faut tout expliquer devant le monde.

M. DE MALINVAL.

Vous avez bien raiſon, parce qu'il y a bien des choſes qu'on ne veut pas dire tout haut.

M. DE MONTRICHARD.

C'eſt cela même.

M. DE MALINVAL.

Vous voyez que je vous ai deviné.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! pas tout-à-fait.

M. DE MALINVAL.

Je vous le prouverai dans un autre moment.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! je parie bien que non.

M. DE MALINVAL.

Eh bien, voulez-vous me donner ma revanche de mes dix louis ?

M. DE MONTRICHARD.

Je ne ſuis pas en humeur de parier aujourd'hui.

M. DE MALINVAL.

Comme vous voudrez. La Foret ma dit...

M. DE MONTRICHARD.

Quoi donc ?

M. DE MALINVAL.

Que vous vous occupiez toujours de l'agriculture.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! c'eſt cela ?

M. DE MALINVAL.

Oui. De quoi croyiez-vous donc qu'il m'avoit parlé ?

M. DE MONTRICHARD.

De rien, c'étoit d'agriculture. Je fais entourer un champ aſſez conſidérable.

M. DE MALINVAL.

Pourquoi faire ?

M. DE MONTRICHARD.

C'eſt là mon ſecret.

M. DE MALINVAL.

Mais ſi c'eſt une entrepriſe conſidérable, je ſerai de moitié avec vous.

M. DE MONTRICHARD.

De frais ?

M. DE MALINVAL.

Et de rapport. Vous ſavez bien que, lorſque nous étions dans les vivres tous les deux...

M. DE MONTRICHARD.

Cela étoit bien différent. Ce que je veux faire c'eſt du ſalpêtre.

M. DE MALINVAL.

Et avez-vous de la graine ?

M.

M. DE MONTRICHARD.

De la graine ?

M. DE MALINVAL.

Oui, j'en ai moi ; cela vient comme des champignons ; c'eſt ſur des couches.

M. DE MONTRICHARD.

Il eſt vrai. Diable ! vous ſavez donc le ſecret ?

M. DE MALINVAL.

Je vous en réponds : c'eſt un Juif Allemand qui m'a inſtruit ; cela rapporte des millions.

M. DE MONTRICHARD.

Et il faut de la graine ?

M. DE MALINVAL.

Sans doute.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, venez voir ſi mes couches ſont bien préparées.

M. DE MALINVAL.

Je le veux bien. Chemin faiſant, je vous parlerai d'une affaire qui regarde la fille de la mere Babolein.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, allons.

M. DE MALINVAL.

Et vous me ferez voir, en revenant, Loulou ?

M. DE MONTRICHARD.

Tant que vous le voudrez.

M. DE MALINVAL.

Et nous reviendrons ici.

M. DE MONTRICHARD.

Ou chez moi.

M. DE MALINVAL.

Non, ici.

M. DE MONTRICHARD.

Je le veux bien, partons. (*Il s'en va.*)

SCENE VI.

M. DE MALINVAL, BLUTEAU.

BLUTEAU.

Eh bien, Monſieur, avez-vous parlé pour nous à Monſieur de Montrichard ?

M. DE MALINVAL.

Non pas encore ; mais nous allons revenir ici, cela ſera fait, vous n'aurez qu'à vous y trouver tous. (*Il s'en va.*)

BLUTEAU.

Allons, j'ons bonne eſpérance. Je m'en vais chercher Genevieve & ſa mere. (*Il s'en va.*)

SCENE VII.

LA MERE BABOLEIN, GENEVIEVE, *arrivant du côté oppoſé par où Bluteau s'en eſt allé.*

LA MERE BABOLEIN.

CE que je te dis, Genevieve, c'eſt parce qu'il faut que les honnêtes gens ne faſſent de tort à perſonne, premiérement & d'un.

GENEVIEVE.

Vous avez raiſon, ma mere; je ne comprenons pourtant rien à tout cela.

LA MERE BABOLEIN.

Vraiment, je le croyons bain, piſque je ne te l'avons pas dit.

GENEVIEVE.

Mais, eſt-ce que mon pere, qui étoit jardinier de Monſieur de Montrichard, lui auroit volé ſon fruit pour le vendre?

LA MERE BABOLEIN.

Comment! vous parlez comme çà de votre pere!

GENEVIEVE.

Mais, Dame, moi je ne ſais qu'imaginer.

LA MERE BABOLEIN.

Tredame, je ſommes pauvres ; mais j'ons toujours eu de l'honneur.

GENEVIEVE.

Eh bain, il ne faut pas vous fâcher pour ça.

LA MERE BABOLEIN.

Je me fâche, parce que j'ai raiſon. Eſt-ce que ſi j'avions été des coquins une fois, je ne le ſerions pas encore ? Tiens, mon enfant, quand on a pris goût au bien d'autrui, cela eſt ſi commode, qu'on ne s'en corrige jamais.

GENEVIEVE.

Et qu'eſt-ce que vous avez donc à dire à Monſieur de Montrichard ?

LA MERE BABOLEIN.

Velà ce que tu ſauras quand je lui en parlerons ; car je ne me cacherons pas, je le dirons devant tout le monde.

GENEVIEVE.

Et ça nous empêchera de nous marier ?

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! dame, j'en ons bain peur ; c'eſt ſelon qu'il s'aviſera.

GENEVIEVE.

Et s'il va mal s'aviſer ?

LA MERE BABOLEIN.

Tant pis pour toi, mon enfant.

GENEVIEVE.

Mais ſi vous vouliez le dire à Bluteau tant ſeulement, il vous détourneroit peut-être de cette mauvaiſe penſée-là, voyez-vous.

LA MERE BABOLEIN.

Voilà pourquoi je veux m'en taire à vous autres.

GENEVIEVE.

Mais enfin, ſi, malgré tout ça, Bluteau veut toujours bain de moi, eſt-ce que vous ne voudrez pu de lui?

LA MERE BABOLEIN.

Mais c'eſt qu'il n'en voudra pu de toi.

GENEVIEVE.

Je ne crois pas ça.

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt que tu ne ſais pas comme les hommes ſont intéreſſés, mon enfant. T'as beau être bain jolie, le fond du ſac gâte tout.

GENEVIEVE.

Le fond du ſac?

LA MERE BABOLEIN.

Oui, quand on le voit, c'eſt qu'il n'y a rien dedans.

GENEVIEVE.

Il eſt meûnier, il le remplira. Je ſuis sûre qu'il vous diroit ça s'il étoit ici.

LA MERE BABOLEIN.

Je te défends de l'y en ouvrir la bouche avant que j'ayions parlé à notre Monſieur, entends-tu?

GENEVIEVE.

Je n'en dirons rien. Mais cherchons-le; car j'ai beſoin de le voir pour me conſoler de tout le chagrin que vous venez de me donner.

LA MERE BABOLEIN.

A la bonne heure, auſſi bain velà du monde qui vient de ce côté-ci.

GENEVIEVE.

C'eſt ce Monſieur de Malinval, avec Monſieur de la Foret.

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt la raiſon pourquoi il faut nous en aller; Bluteau nous dira quand il faudra que je revenions.

SCENE VIII.

M. DE MALINVAL, LA FORET.

M. DE MALINVAL.

LA Forêt ; elle eſt belle aujourd'hui la queue de Loulou.

LA FORET.

Je le crois bien, je l'avois choiſie exprès.

M. DE MALINVAL.

Je l'ai bien vu tantôt te faire ſigne, quand j'ai parlé de lui.

LA FORET.

Je craignois que vous n'en diſiez quelque choſe.

M. DE MALINVAL.

Je t'avois promis que non. Qu'eſt-ce que c'eſt que cet homme noir avec qui nous l'avons laiſſé ?

LA FORET.

C'eſt celui qui fait apprêter le nouvel enclos.

M. DE MALINVAL.

Pour faire du ſalpêtre ?

LA FORET.

Oui, c'eſt comme cela qu'il l'appelle.

M. DE MALINVAL.

Diable ! il va lui dire que je me ſuis moqué de lui avec la graine que je lui avois promiſe ; mais le voici qui vient, allez chercher Bluteau, Genevieve & ſa mere.

LA FORET.

Je vais vous les amener.

SCENE IX.

M. DE MALINVAL, M. DE MONTRICHARD.

M. DE MALINVAL.

QUE diable avois-tu donc à faire à cet homme ?

M. DE MONTRICHARD.

Oh ! rien.

M. DE MALINVAL.

Rien ? je le connois.

M. DE MONTRICHARD.

Je parie que non.

M. DE MALINVAL.

C'eſt ton faiſeur de ſalpêtre.

M. DE MONTRICHARD.

Il eſt vrai. Comment as-tu découvert cela ?

M. DE MALINVAL.

Je ſuis auſſi fin que toi.

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! pas tout-à-fait ; car tu as voulu m'attraper tantôt.

M. DE MALINVAL.

Comment ?

M. DE MONTRICHARD.

Je m'entends bien, je n'ai pas été ta dupe.

M. DE MALINVAL.

Explique-moi donc....

M. DE MONTRICHARD.

Je ne me ſervirai pas de ta graine de ſalpêtre.

M. DE MALINVAL.

Pourquoi cela ?

M. DE MONTRICHARD.

J'en aurai de meilleure.

M. DE MALINVAL.

Ah ! cela eſt bien fin ! On t'a déſabuſé.

M. DE MONTRICHARD.

Point du tout ; je me ſuis moqué de toi en faiſant ſemblant de le croire.

M. DE MALINVAL.

Ah ! il fait bon battre glorieux.

M. DE MONTRICHARD.

Mais ſi j'avois été ta dupe, je ſerois fâché à préſent, & je ne conſentirois pas au mariage de Genevieve avec Bluteau, pour me venger de toi.

M. DE MALINVAL.

A propos, donne-moi ta parole que, quelque choſe que te diſe la mere de Genevieve, le mariage aura toujours lieu.

M. DE MONTRICHARD.

Je te le promets.

M. DE MALINVAL.

Ils vont venir, la Forêt eſt allé les chercher.

M. DE MONTRICHARD.

Les voici.

SCENE DERNIERE.

M. DE MONTRICHARD, GENEVIEVE, LA MERE BABOLEIN, M. DE MALINVAL, LA FOREST, BLUTEAU.

M. DE MONTRICHARD.

Bon jour, la mere Babolein; je ſuis bien aiſe que vous mariez Genevieve, j'aimois fort ſon pere, Pierre Babolein; il étoit bon jardinier, & honnête homme.

LA MERE BABOLEIN.

Monſieur a bien de la bonté; mais ce qu'il dit là de notre homme étoit bien vrai. Vois-tu, Genevieve, c'eſt toujours par où il faut commencer, par être honnêtes gens; je te le diſois tantôt.

GENEVIEVE.

J'ai toujours dit comme vous, ma mere.

LA MERE BABOLEIN.

Monſieur, comme je vous regardons toujours comme notre ancien maître, je n'ons pas voulu marier cette enfant ſans vot permiſſion, parce que c'eſt notre devoir.

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien, j'y conſens; Malinval & moi nous aurons ſoin de leurs affaires. Bluteau eſt un bon garçon, & s'il veut travailler...

BLUTEAU.

Ah ! Monſieur, je travaillerons le jour & la nuit.

LA MERE BABOLEIN.

Bluteau convient bien à ma fille, il me convient bien à moi ; mais écoutez donc la raiſon de ça.

M. DE MONTRICHARD.

Je vous devine, vous avez peur de reſter toute ſeule ; ils n'ont qu'à vous prendre avec eux.

M. DE MALINVAL.

Oui ; mais, Montrichard, tu leur donneras quelque choſe pour la nourrir ?

M. DE MONTRICHARD.

Sans doute, & puis ils pourront louer la maiſon que j'avois donné à la mere Babolein.

M. DE MALINVAL.

Allons, mes enfants, vous devez être tous contents.

BLUTEAU.

Ah ! pour cela oui, je le ſommes ; n'eſt-ce pas, Genevieve ?

GENEVIEVE.

Oui, Bluteau ; mais je voudrois bien que ma mere le fût autant que nous.

M. DE MALINVAL.

Qu'avez-vous donc, bonne femme ?

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! Monſieur, c'eſt que ce mariage-là n'eſt pas encore fait.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi n'eſt-il pas fait ?

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt que vous ne ſavez pas tout, Monſieur.

M. DE MONTRICHARD.

Qu'eſt-ce qu'il y a encore ?

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! Monſieur, il ne dépend que de vous qu'il ſoit fait ; parce que je n'avons pas tant de bien qu'on le croit.

M. DE MONTRICHARD.

Mais vous avez votre maiſon.

LA MERE BABOLEIN.

Nous avons auſſi la vache.

M. DE MONTRICHARD.

Et ce que je donnerai pour votre nourriture.

LA MERE BABOLEIN.

Cela eſt bien vrai, Monſieur ; mais voilà tout.

BLUTEAU.

Allons donc, la mere, vous ne comptez pas le trouſſeau de votre fille qu'elle a filé elle-même, nous aurons de quoi faire de la toile pour bien long-temps.

LA MERE BABOLEIN.

Eh bain, voilà ce que je voulons dire qui n'eſt pas à nous ; & depuis qu'il eſt queſtion de vot mariage, ça me donne bien du chagrin, je n'en dors ni jour, ni nuit.

M. DE MONTRICHARD.

Pourquoi donc cela, la mere, expliquez-vous.

LA MERE BABOLEIN.

Ah ! Monſieur, quand on a toujours eu une bonne réputation, il eſt bien malheureux. . . .

M. DE MONTRICHARD.

Ne pleurez pas, & achevez...

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt que Bluteau ne voudra peut-être plus de ma fille, quand il ſaura que ce trouſſeau n'eſt pas à elle ?

M. DE MONTRICHARD.

Et à qui eſt-il ?

LA MERE BABOLEIN.

A vous, Monſieur.

M. DE MONTRICHARD.

Quoi! vous m'auriez volé?

LA MERE BABOLEIN.

Non, Monſieur, nous ne l'avons pas été chercher; mais ce qu'elle a filé...

M. DE MONTRICHARD.

Eh bien?

LA MERE BABOLEIN.

C'eſt la queue de votre chien Loulou.

M. DE MALINVAL.

Qu'eſt-ce qu'elle veut donc dire, Montrichard?

M. DE MONTRICHARD.

Elle eſt folle.

LA MERE BABOLEIN.

Non, Monſieur, mais je ſuis honnête femme.

M. DE MONTRICHARD.

Allons, allez-vous-en.

LA MERE BABOLEIN.

Monſieur, que je vous diſe: la premiere fois que le chien eſt venu, il ſe tourmentoit, & Genevieve lui a ôté la filaſſe qui étoit à ſa queue; il l'a bien careſſé, & depuis il eſt venu tous les jours, quelquefois deux fois, pour la prier de lui ôter cette filaſſe.

M. DE MALINVAL.

Quoi ! la queue de Loulou eſt de filaſſe ?

LA MERE BABOLEIN.

Quand j'en avons eu un peu, Genevieve s'eſt miſe à la filer, & cela a augmenté, & puis velà que cela lui a fait un trouſſeau.

LA FORET, *bas à Monſieur de Montrichard.*

Nous avions beau chercher dans les haies.

M. DE MONTRICHARD.

Veux-tu te taire ?

M DE MALINVAL.

Montrichard, tu me rendras mes dix louis.

M. DE MONTRICHARD, *bas à part.*

La peſte ſoit de la femme !

LA MERE BABOLEIN.

Vous voyez bien que ce trouſſeau n'eſt pas à Genevieve, à moins que Monſieur n'ait la bonté de lui donner toutes ces queues de chien qu'elle a filées.

M. DE MALINVAL.

Allons, Montrichard, tu ne peux pas les lui refuſer ; & puis je les ai bien payées.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, ris, ris, tu en as toujours été la dupe, conviens-en.

M.

M. DE MALINVAL.

Tu crois que je ne le ſavois pas. Allons, finis donc tout cela, ne laiſſe pas plus long-temps ces bonnes gens dans l'inquiétude.

M. DE MONTRICHARD.

Oui, je vais le finir ; & pour leur prouver que je ne prétends pas qu'ils m'aient volé, je vais leur donner tes dix louis, qui ne ſont pas plus à moi qu'à eux.

M. DE MALINVAL.

J'y conſens de bon cœur.

LA FORET.

Et vous faites bien, Monſieur ; car ſans cela j'aurois dit que vous aviez toujours perdu.

M. DE MONTRICHARD.

Perdu ?

M. DE MALINVAL.

La Forêt....

LA FORET.

Eh bien, Monſieur, dites-le vous-même.

M. DE MALINVAL.

A préſent je le peux ; je t'avois attrapé le premier, Montrichard. (*Il rit.*)

M. DE MONTRICHARD.

Et comment ?

M. DE MALINVAL.

J'avois fais frotter la queue de ton chien avec une drogue qui empêche le poil de revenir. (*Il rit.*)

M. DE MONTRICHARD.

Il faut avouer que tu es un grand coquin !

M. DE MALINVAL.

A-peu-près comme toi.

M. DE MONTRICHARD.

Oui ; mais ma ſupercherie a fait du bien à ces gens-là, & la tienne n'enrichit perſonne.

M. DE MALINVAL.

Et mes dix louis donc, les auroient-ils eus ſans cela ?

M. DE MONTRICHARD.

Ah ! tu as raiſon. Allez, mes enfants, je ſouhaite que vous ſoyez toujours heureux. (*Il donne les dix louis.*)

BLUTEAU.

Ah ! Monſieur, je le ſommes déjà, n'eſt-ce pas Genevieve ?

GENEVIEVE.

Sûrement, puiſque rien ne nous empêchera plus de nous épouſer, & que ma mere ſera contente. (*Elle l'embraſſe.*)

LA MERE BABOLEIN.

Monſieur, je ne pouvons aſſez vous remercier.

M. DE MONTRICHARD.

Soyez toujours auſſi honnêtes gens, & vous n'aurez rien à vous reprocher.

M. DE MALINVAL.

Oui; mais ſoyez toujours joyeux, la gaieté eſt le premier bien de la vie.

LE
BON SEIGNEUR.

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DE VALBON, *Seigneur du village.*
DUCHESNE, *Concierge du château.*
HENRIETTE, *Fille de Ducheſne, Concierge du château.*
LA BAILLIVE, *Veuve.*
PIERRE LE NOIR, *Procureur-Fiſcal.*
DU SILLON, *Fermier.*

La Scene eſt dans le Sallon du Château.

LE
BON SEIGNEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

HENRIETTE, DU SILLON.

DU SILLON.

NON, ma chere Henriette, vous ne m'aimez pas autant que vous le dites.

HENRIETTE.

C'eſt-à-dire, que vous aimez mieux me croire coquette.

DU SILLON.

Vous? Non, je ne le penſe pas, je vous le jure; vous êtes trop ſage pour cela.

HENRIETTE.

Mais ſi vous imaginez que je vous trompe.

DU SILLON.

Je ne crois pas que vous me trompiez ; mais je veux dire que ſi vous m'aimiez, vous ne vous oppoſeriez pas au deſir que j'ai de vous épouſer.

HENRIETTE.

Eh ! croyez-vous que je ne le deſire pas autant que vous ?

DU SILLON.

Pourquoi retarder chaque jour de ſonder Monſieur Ducheſne votre pere ſur ce mariage ? Il eſt concierge du château, il eſt vrai ; mais nous appartenons au même maître, puiſque je ſuis fermier de Monſieur de Valbon.

HENRIETTE.

Il eſt vrai ; mais ſi mon pere avoit un autre parti en vue, comment ferions-nous ? voilà ce que je crains d'apprendre.

DU SILLON.

Et s'il n'en a pas, en retardant encore de lui parler, il s'en préſentera ſûrement. Chaque jour vous devenez plus jolie ; croyez-vous qu'il n'y a que moi qui s'en apperçoive ?

HENRIETTE.

Je le voudrois au moins.

DU SILLON.

Vous le voudriez, ma chere Henriette ?

HENRIETTE.

Oui, je ne veux plaire qu'à vous, & toute ma vie.

SCENE II.

LA BAILLIVE, HENRIETTE, DU SILLON.

LA BAILLIVE.

OUI, comptez ſur cela, Du Sillon.

HENRIETTE.

Comment, Madame la Baillive, que voulez-vous dire ?

LA BAILLIVE.

Que vous ſouffrez que le Procureur-Fiſcal ſoit amoureux de vous.

HENRIETTE.

Le Procureur-Fiſcal ?

LA BAILLIVE.

Oui, Pierre le Noir. Il le dit à tout le monde, il n'y a qu'à moi qu'il veut le cacher ; mais tout ſe ſait, à la fin.

DU SILLON.

Henriette, il ſeroit vrai ?

HENRIETTE.

Eh ! croyez-vous plutôt Madame la Baillive que moi ?

DU SILLON.

Non, non, j'ai tort, j'en conviens ; & vous avez raiſon de vous fâcher.

HENRIETTE.

Je ne me fâche pas, Du Sillon ; vous aimez, vous êtes jaloux, on dit que tous les hommes ſont comme cela.

DU SILLON.

Non, je ne le ſuis pas, je vous eſtime trop pour le devenir jamais. Cependant ne puis-je pas craindre que Pierre le Noir veuille vous épouſer, & que votre pere n'y conſente ?

LA BAILLIVE.

Oh, ne craignez rien, Du Sillon, je l'attends, moi, Pierre le Noir ; je voudrois qu'il s'avisât de vouloir me devenir infidele, après tout ce qu'il ma promis du vivant du pauvre défunt.

DU SILLON.

Et que vous a-t-il donc promis ?

LA BAILLIVE.

Que ſi le Bailli venoit à mourir, il m'épouſeroit : il eſt mort, il y a ſix mois, comme vous ſavez, & je n'attends que la fin de mon deuil pour le forcer de me tenir ſa parole.

DU SILLON.

Eh, comment pourriez-vous le forcer ?

LA BAILLIVE.

Vous ſavez quel eſt le caractere de Monſieur de Villebon ?

DU SILLON.

Notre maître ? c'eſt bien le meilleur humain qu'il y ait ſur la terre. Il veut que tout ſoit heureux ici.

LA BAILLIVE.

Oui ; mais il eſt toujours de l'avis du dernier qui lui parle, & quand Pierre le Noir & le pere d'Henriette lui auront parlé, je lui parlerai, moi, je lui parlerai.

DU SILLON.

Mais pourquoi ne pas lui parler avant eux ?

LA BAILLIVE.

Je vous dis que cela ſeroit inutile ; & puis ſongez donc que je ſuis trop nouvellement veuve pour oſer lui montrer le deſir de me remarier : laiſſez moi faire, & comptez ſur moi ; d'ailleurs, je vous conſeillerai ſur cela Du Sillon ; mais il faut bien cacher votre amour à tout le monde.

DU SILLON.

Pourvu que je puiſſe voir Henriette autant que je le deſire, & que je puiſſe l'aſſurer que je l'aimerai toujours, je ſerai tout ce que vous voudrez.

LA BAILLIVE.

J'entends quelqu'un ; c'eſt juſtement Pierre le Noir, venez avec moi, Du Sillon.

SCENE III.

HENRIETTE, PIERRE LE NOIR.

PIERRE LE NOIR.

Ah, ah, Madame la Baillive s'en va avec Du Sillon ; cette femme-là aime furieuſement les garcons.

HENRIETTE.

C'eſt bien mal fait à vous, Pierre le Noir, de parler comme cela d'elle.

P. LE NOIR.

Je n'en parle pas par envie, aſſurément.

HENRIETTE.

La jalouſie rend ſouvent injuſte.

P. LE NOIR.

Quoi, vous imaginez que je pourrois en être jaloux !

HENRIETTE.

Mais je n'en ſerois pas ſurpriſe ; quand on doit s'épouſer & qu'on s'aime, cela peut arriver, à ce qu'on dit.

P. LE NOIR.

Comment, vous croiriez que je pourrois l'épouſer !

HENRIETTE.

Je ſais que vous le devez.

P. LE NOIR.

Ah ! cette crainte me charme.

HENRIETTE.

Comment donc, pourquoi ?

P. LE NOIR.

Elle me prouve tout ce que je deſirois de ſavoir.

HENRIETTE.

Mais quoi encore ?

P. LE NOIR.

Que vous m'aimez, enfin. Je n'oſois m'en flatter ; mais je n'en puis plus douter. Ah ! ne rougiſſez pas de me l'avouer, il y a aſſez long-temps que je ne penſe qu'à vous & le jour & la nuit, que je ne ſuis heureux qu'autant que je vous vois, & que j'oſe eſpérer de vous épouſer.

HENRIETTE.

Vous ?

P. LE NOIR.

Oui, moi ; je ne veux plus différer, je regrette tout le temps que j'ai perdu juſqu'à ce moment.

HENRIETTE.

Ne comptez pas que j'y conſente jamais.

P. LE NOIR.

Combien je vais être heureux ! Dites-moi, je vous prie, où je pourrai trouver Monſieur de Valbon, Monſieur Ducheſne.... Mais pourquoi me quittez-vous, Henriette, ma chere Henriette ? Elle eſt ſans doute piquée de ce que je l'ai deviné. Que cette pudeur eſt charmante ! que la Baillive eſt éloignée de lui reſſembler ! mais voici Monſieur de Valbon, ne perdons pas un inſtant.

SCENE IV.

M. DE VALBON, P. LE NOIR.

M. DE VALBON.

Ah ! Pierre le Noir, je ſuis bien aiſe de te trouver ici, j'ai à te parler.

P. LE NOIR.

Et moi je ſuis très-preſſé de vous dire une choſe très-intéreſſante, & qui ne pourra que vous plaire, puiſque perſonne n'aime autant que vous à obliger.

M. DE VALBON.

C'eſt qu'on n'eſt pas heureux ſans cela ; mais

écoute-moi d'abord, après je t'écouterai à mon tour.

P. LE NOIR.

Vous ſerez fâché d'avoir différé, Monſieur; j'en ſuis sûr; mais n'importe, je ſuis fait pour vous obéir.

M. DE VALBON.

J'ai appris qu'il y avoit dans le village une fille & un garçon qui s'aiment depuis long-temps...

P. LE NOIR.

C'eſt mon hiſtoire que vous dites là.

M. DE VALBON.

Si tu ſavois que ces malheureux n'étoient pas aſſez riches pour s'épouſer, il falloit donc me le dire, ils ſeroient mariés, les pauvres gens!

P. LE NOIR.

Je ne ſais pas de qui vous voulez parler, & quand je diſois à Monſieur que c'étoit mon hiſtoire, cela eſt très-vrai.

M. DE VALBON.

Je ne te comprends point.

P. LE NOIR.

Vous ſavez, Monſieur, comme Mademoiſelle Henriette eſt jolie?

M. DE VALBON.

Oui; & comme elle eſt ſage, voilà ce dont je

fais le plus de cas, auſſi je penſe à la marier, & à quelqu'un qui lui convienne.

P. LE NOIR.

Le parti eſt tout trouvé.

M. DE VALBON.

Tout de bon ? j'en ſerois fort aiſe. Et connois-je ce parti-là ?

P. LE NOIR.

Sûrement, Monſieur; car c'eſt moi, ſi vous le trouvez bon.

M. DE VALBON.

Toi, Pierre le Noir ?

P. LE NOIR.

Oui, Monſieur, ſi c'étoit votre bonté de vouloir bien conſentir...

M. DE VALBON.

Mais tu n'es pas un trop bon ſujet, toi.

P. LE NOIR.

Ah ! Monſieur.

M. DE VALBON.

Il eſt vrai qu'il ne faut pas écouter les mauvaiſes langues. Mais Ducheſne ne m'en a pas parlé.

P. LE NOIR.

C'eſt qu'il n'en ſait encore rien.

M.

M. DE VALBON.

Il n'en ſait rien !

P. LE NOIR.

Non vraiment.

M. DE VALBON.

Pierre le Noir, je n'aime pas cela ; ſe faire aimer d'une fille ſans l'avis de ſes parents, ce n'eſt pas marcher droit.

P. LE NOIR.

Mais, Monſieur, voulez-vous que j'aille la demander à ſon pere, ſans ſavoir ſi je plais à la fille, que le pere la force de conſentir à m'épouſer, & que ſi elle ne peut pas m'aimer, je ſois cauſe, pour n'avoir pas ſu ce qu'elle penſoit, qu'elle ſoit malheureuſe toute ſa vie ?

M. DE VALBON.

Non, non; c'eſt penſer en honnête homme, & je ne puis pas trouver à redire à cette conduite.

P. LE NOIR.

Vous voyez bien, Monſieur, que vous m'avez condamné ſans m'entendre.

M. DE VALBON.

Allons, j'avois tort. Que faut-il que je faſſe pour reparer tout cela ?

P. LE NOIR.

Que vous nous rendiez heureux.

M. DE VALBON.

Eh, comment ?

P. LE NOIR.

Le voici. Une fille ne peut pas dire décemment à ſon pere, j'aime un tel.

M. DE VALBON.

Non.

P. LE NOIR.

Moi, je ne peux aller dire à Monſieur Ducheſne non plus, votre fille eſt amoureuſe de moi ?

M. DE VALBON.

Aſſurément.

P. LE NOIR.

Mais vous, Monſieur, vous pouvez lui dire : Ducheſne, j'ai penſé à marier ta fille. C'eſt un parti ſortable qui lui convient. Il ne pourra que vous avoir obligation de penſer à cela, & quand vous lui direz, c'eſt Pierre le Noir, il vous répondra : Monſieur, ma fille & moi nous ferons tout ce que vous ordonnerez ; vous ajouterez : Ducheſne, tu m'en donnes ta parole ? Et il la donnera ; enſuite j'irai le trouver de votre part, & cela ſera fini tout de ſuite.

M. DE VALBON.

Mais, vraiment, rien n'eſt plus aiſé ; je ne ſais pas comment je n'avois pas penſé à ce mariage-là. Et Henriette t'aime donc ?

P. LE NOIR.

A la folie.

M. DE VALBON.

Pour cela, j'ai grand tort d'être cauſe que cette pauvre fille languiſſe, qu'elle ſoit dans des alarmes, des craintes que l'on a toujours quand on aime.

P. LE NOIR.

Ah! Monſieur, un bon mariage paiera tout cela.

M. DE VALBON.

Allons, va t-en. Je vais parler dans le moment à Ducheſne; le voici juſtement.

SCÈNE V.

M. DE VALBON, DUCHESNE.

DUCHESNE.

Je ne viens d'apprendre que dans le moment que Monſieur étoit rentré. J'ai fait ſerrer tout le foin, & demain le bois....

M. DE VALBON.

Laiſſons cela, mon ami, je ſuis très-content de toi & de tous tes ſoins; mais cela ne ſuffit pas, je crains de te paroître ingrat.

DUCHESNE.

Vous, Monſieur ?

M. DE VALBON.

Oui, moi, je n'ai encore rien fait pour toi.

DUCHESNE.

Comment, Monſieur, vous me donnez tous les ans une gratification, vous avez fait élever ma fille avec le plus grand ſoin, &c....

M. DE VALBON.

Voilà de belles bagatelles : je te dis que j'ai des torts envers vous deux. La voilà grande ta fille ; mais eſt-elle mariée ?

DUCHESNE.

Ah ! Monſieur, cela ne preſſe pas.

M. DE VALBON.

Et ſi, ſi, cela preſſe, & je n'y veux pas perdre un moment.

DUCHESNE.

Monſieur eſt bien bon, aſſurément.

M. DE VALBON.

Je ferai les frais de la nôce, & je lui donne cent écus de rente en la mariant ; mais il faut que tu conſentes à ce mariage-là.

DUCHESNE.

Monſieur eſt bien le maître.

M. DE VALBON.

Eh bien, conſens-tu ?

DUCHESNE.

Je ne peux pas dire non ; mais je voudrois ſavoir à qui vous la deſtinez.

M. DE VALBON.

Quoi, je ne te l'ai pas dit ?

DUCHESNE.

Non, Monſieur.

M. DE VALBON.

Parbleu, je ſuis un grand étourdi ! C'eſt au Procureur-Fiſcal

DUCHESNE.

Pierre le Noir ?

M. DE VALBON.

Oui. C'eſt moi qui lui ai fait apprendre les affaires ; il a été deux ans chez mon procureur ; il eſt fort intelligent, il ne réuſſit pas mal, & je lui augmenterai ſes appointements en faveur de ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne ſais comment remercier Monſieur de toutes ſes bontés.

M. DE VALBON.

Il n'eſt pas queſtion de cela. Tu me donnes ta parole ?

DUCHESNE.

Monſieur peut bien y compter.

M. DE VALBON.

Allons, parles à ta fille; je vais dans mon cabinet chercher un papier dont j'ai beſoin pour ce mariage.

DUCHESNE.

Je ne remercie pas Monſieur de...

M. DE VALBON.

Allons, allons, ne parles pas de cela.

SCENE VI.

DUCHESNE, HENRIETTE.

DUCHESNE.

HENRIETTE? viens, viens, ma fille; j'ai une bonne nouvelle à te dire.

HENRIETTE.

Qu'eſt-ce que c'eſt, mon pere?

DUCHESNE.

Si tu ſavois comme notre Monſieur eſt bon!

HENRIETTE.

Mais ce n'eſt pas là une nouvelle, mon pere, nous l'éprouvons tous les jours.

DUCHESNE.

Sans doute ; c'eſt bien vrai ce que tu dis là. Si ta pauvre mere étoit encore vivante, comme elle ſeroit aiſe, la pauvre femme de ce qui va t'arriver.

HENRIETTE.

Ah ! mon pere....

DUCHESNE.

Tu pleures, mon enfant ? tu as bien raiſon ; mais ſéches tes larmes, le plus beau jour de ta vie approche.

HENRIETTE.

Comment donc ?

DUCHESNE.

Croirois-tu que, ſans que j'en aie ouvert la bouche ſeulement, c'eſt notre Monſieur qui y a penſé le premier.

HENRIETTE.

Mais à quoi donc ?

DUCHESNE.

A te marier.

HENRIETTE.

A me marier ?

DUCHESNE.

Oui, vraiment ; il te donne cent écus de rente en mariage, & il augmente les appointements de Pierre le Noir.

HENRIETTE.

De Pierre le Noir ? pourquoi faire ?

DUCHESNE.

Pour qu'il t'épouſe. Oh, cela fera un bon mariage. Mais qu'as-tu donc, mon enfant ? tu pâlis.

HENRIETTE.

Et vous conſentiriez que je fois malheureuſe toute ma vie !

DUCHESNE.

Comment donc ?

HENRIETTE.

Je ne ſaurois ſouffrir Pierre le Noir.

DUCHESNE.

Pourquoi cela ?

HENRIETTE.

C'eſt un traître, qui abandonne Madame la Baillive, qu'il a promis d'épouſer.

DUCHESNE.

Qui t'a dit cela ?

HENRIETTE.

Elle-même.

DUCHESNE.

Apparemment qu'il ne l'aime plus.

HENRIETTE.

Mais je ne le puis ſouffrir. Mon pere, je vous en prie, empêchez ce mariage-là, vous en êtes le maître.

DUCHESNE.

Eh non, vraiment, je ne le ſuis pas; j'ai donné ma parole à Monſieur de Valbon, qui eſt enchanté de ce mariage.

HENRIETTE.

Il ne ſauroit être enchanté de faire mon malheur, il eſt trop bon pour cela.

DUCHESNE.

Oui; mais en lui réſiſtant nous paſſerons pour des ingrats.

HENRIETTE.

Non, mon pere, vous en devez être sûr.

DUCHESNE.

Mais que veux-tu que je faſſe?

HENRIETTE.

Allez trouver Madame la Baillive, apprenez-lui le deſſein de Monſieur de Valbon, elle lui parlera, & il ſe rendra à ſes raiſons.

DUCHESNE.

J'y vais. Crois, mon enfant, que mon deſſein n'eſt pas de forcer ton inclination.

HENRIETTE.

Je connois trop votre tendreſſe pour moi pour n'en pas être sûre; mais, je vous en prie, ne perdez pas de temps.

SCENE VII.

HENRIETTE, M. DE VALBON.

M. DE VALBON.

Ah ! vous voilà, Henriette ? votre pere vous a-t-il parlé ?

HENRIETTE.

Oui, Monſieur.

M. DE VALBON.

Vous devez bien m'en vouloir ?

HENRIETTE.

Pourquoi donc, Monſieur ?

M. DE VALBON.

C'eſt que j'aurois pu vous éviter bien des inquiétudes, bien des peines, & que je ne l'ai pas fait.

HENRIETTE.

Ah ! Monſieur, vous êtes trop bon !

M. DE VALBON.

Si j'avois ſu que vous aimiez, il y a long-temps que vous ſeriez mariée.

HENRIETTE.

Quoi, Monſieur, vous auriez conſenti...

M. DE VALBON.

N'en doutez pas.

HENRIETTE.

Que je ſuis fâchée que mon pere ne ſoit pas ici, & qu'il ne vous entende pas!

M. DE VALBON.

Pourquoi donc?

HENRIETTE.

Je n'aurois plus rien à craindre.

M. DE VALBON.

Comment, qui peut vous affliger?

HENRIETTE.

Mon pere croit que vous vous oppoſerez à mon bonheur.

M. DE VALBON.

Votre pere croit cela? c'eſt très-mal fait à lui, & je n'entends point...

HENRIETTE.

Monſieur, il va venir, dites-le lui donc vous-même, & aſſurez-le bien...

M. DE VALBON.

Mais qu'eſt-ce que cela veut dire? il ne compte pas davantage ſur moi, oh, je vais lui parler. Apparemment qu'il a d'autres deſſeins que les

miens ; je ne ſouffrirai pas qu'il les exécute. Le voici : laiſſez-moi faire, je vous ferai épouſer celui que vous aimez.

SCENE VIII.

HENRIETTE, M. DE VALBON, DUCHESNE, DU SILLON.

M. DE VALBON.

QU'EST-CE que c'eſt donc que cela, Duchesne, vous voulez vous oppoſer à ce que je deſire ?

DUCHESNE.

En vérité, Monſieur...

M. DE VALBON.

Je le trouve fort mauvais ; il ne faut point chercher d'excuſe ici.

DUCHESNE.

Mais, Monſieur, je ne vous reconnois pas, vous qui êtes la bonté même.

M. DE VALBON.

Qu'eſt-ce qu'il y a là de contraire à ma bonté ?

DUCHESNE.

Que vous voulez me forcer de faire le malheur d'Henriette.

M. DE VALBON.

Comment, en conſentant qu'elle épouſe celui qu'elle aime? où eſt donc le malheur?

M. DUCHESNE.

Si vous voulez qu'elle épouſe celui qu'elle aime, elle ſera trop heureuſe.

M. DE VALBON.

Sûrement, je le veux; ne vous y oppoſez donc plus.

DUCHESNE.

Moi, je ne m'y oppoſe point.

M. DE VALBON.

Eh bien, Henriette, ſoyez donc heureuſe, mon enfant, c'eſt tout ce que je deſire.

HENRIETTE.

Ah! Monſieur Du Sillon, remerciez Monſieur de toutes ſes bontés pour nous.

M. DU SILLON.

Oui, Monſieur, vous allez faire le bonheur de notre vie.

M. DE VALBON.

Quoi, c'eſt vous Du Sillon, qu'Henriette aime?

DUCHESNE, HENRIETTE, DU SILLON.

Oui, Monſieur.

M. DE VALBON.

Mais Pierre le Noir m'avoit aſſuré qu'il en étoit aimé.

DUCHESNE.

C'étoit apparemment le deſir qu'il en avoit qui le lui faiſoit croire.

DU SILLON.

Sûrement ; car Henriette n'eſt point trompeuſe.

M. DE VALBON.

Ducheſne, cela ne change rien à mes arrangements ; au contraire, oui, je remets une année du bail de ma ferme à Du Sillon.

SCENE DERNIERE.

M. DE VALBON, HENRIETTE, LA BAILLIVE, DUCHESNE, DU SILLON, P. LE NOIR.

P. LE NOIR.

MONSIEUR Ducheſne, Mademoiſelle Henriette, je vous prie de me pardonner, ſi je me ſuis adreſſé à Monſieur de Valbon pour le prier de ſeconder mes deſirs.

M. DE VALBON.

Tranquilliſez-vous, Pierre le Noir, ils ne vous en voudront point ; puiſque Henriette épouſe Du Sillon.

P LE NOIR.

Comment ! . . .

LA BAILLIVE.

Allons, petit ingrat, je te pardonne l'infidélité que tu me voulois faire ; mais à condition que tu ne changeras plus.

M. DE VALBON.

Ce n'eſt qu'à cette condition auſſi que je n'aurai point de reſſentiment de l'injuſtice qu'il vouloit me faire faire, & que je lui donne toujours ce que je lui avois deſtiné en épouſant Henriette.

P. LE NOIR.

Votre bonté, Monſieur, va me corriger pour jamais.

LES

LES VOISINS

ET

LES VOISINES.

QUATRE-VINGT-DIX-HUITIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. TUBLEU, *Peintre en bâtiment.*
Me. TUBLEU.
M. FRANGEOT, *Fabriquant de galons.*
Me. FRANGEOT.
M. VARLOPE, *Menuiſier.*
Me. VARLOPE.
M. LE NOIR, *Fabriquant de chapeaux.*
Me. LE NOIR.
DAME JEANNE, *Cuiſiniere de M. Tubleu.*
St. JAQUES, *Laquais de M. Tubleu.*
M. LE CREUX, *Baſſe-taille à l'Opera.*

La Scene eſt chez M. Tubleu, dans le Fauxbourg St. Martin, dans une Salle baſſe.

LES VOISINS
ET
LES VOISINES.
PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. FRANGEOT, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

AH! mon Dieu, Madame Frangeot, je ne ſavois pas que c'étoit vous qui ſonniez.

ME. FRANGEOT.

Il n'y a pas de mal, Dame Jeanne, il n'y a pas de mal.

DAME JEANNE.

C'eſt que je vous ai fait un peu attendre, parce que je faiſois frire du pain pour des épinards.

ME. FRANGEOT.

Et vous teniez la queue de la poële, n'eſt-il pas vrai ?

DAME JEANNE.

Oui, Madame ; & l'on eſt bien embarraſſé, comme dit cet autre.

ME. FRANGEOT.

Eſt-ce qu'elle n'eſt pas ici la voiſine Tubleu ?

DAME JEANNE.

Non. Si vous voulez vous aſſeoir, elle va revenir bientôt, car elle eſt allé aux Boulevards ; il vient de pleuvoir, & elle n'a pas ſon parapluie.

ME. FRANGEOT.

Et le voiſin ?

DAME JEANNE.

Il eſt allé à Menil-Montant, chez un Procureur, qui veut faire blanchir ſa maiſon de campagne.

ME. FRANGEOT.

Vous avez bien plus d'ouvrage à préſent que lorſque vous demeuriez à la Butte St. Roch, & que le voiſin Tubleu peignoit des portraits, n'eſt-ce pas, Dame Jeanne ?

DAME JEANNE.

Ecoutez donc, dans ce temps-là nous nous couchions tous les trois quelquefois ſans ſouper. Quand j'ai vu qu'ils n'avoient guere be-

ſoin de moi, je les ai quitté, & je ſuis revenue avec eux quand ils ont été dans ce quartier-ci.

ME. FRANGEOT.

C'eſt mon mari & moi qui leur ont conſeillé d'y venir, & de ſe mettre dans la grande peinture.

DAME JEANNE.

Ah! dame, vous leur avez donné là un bon conſeil; ils font bonne chere à préſent.

ME. FRANGEOT.

Auſſi je ne reconnois pas la voiſine.

DAME JEANNE.

Elle engraiſſe tous les jours.

ME FRANGEOT.

Ce n'eſt pas là ce que je veux dire.

DAME JEANNE.

Ah! j'entends, elle a ſes boutons de diamant dès le matin.

ME. FRANGEOT.

On ne peut pas être autrement, il faut bien être habillé; je veux dire qu'elle devient fiere.

DAME JEANNE.

Et lui donc? Ah! pardi, il faut voir! & comme ils gâtent leur enfant!

ME. FRANGEOT.

Il eſt bien laid.

DAME JEANNE.

Dites-leur cela, & allez vous chauffer à leur feu : ils le trouvent bien joli, eux. La mere lui dit : mon fils, qu'eſt-ce que tu veux être, quand tu ſeras grand ? Ambaſſadeur, maman ; parce que j'aurai un beau carroſſe. Il a raiſon Chouchoux, dit-elle à ſon mari ; je veux qu'il ait un carroſſe quand il ſera grand. Eh mais, répond-il, peut-être deux, que ſait-on ?

ME. FRANGEOT.

Ils ne diſoient pas tout cela à leur Butte St. Roch, à leur quatrieme étage, n'eſt-ce pas ?

DAME JEANNE.

Ah ! je vous en réponds ; mais les honneurs changent les mœurs, comme dit cet autre.

ME. FRANGEOT.

Ce ſont de bonnes gens, & je les aime beaucoup, plus le mari que la femme.

DAME JEANNE.

C'eſt toujours comme cela, nous autres nous aimons mieux les hommes. Ne leur dites pas tout ce que je viens de vous dire, je ne ſerois pas bonne à jetter aux chiens. Tenez, quoique ce petit Tubleu ſoit bien méchant, je l'aime, malgré qu'il m'égratigne toute la journée ; mais je l'ai vu naître, & puis ſa mere dit : Il faut bien qu'il s'amuſe à quelque choſe.

ME. FRANGEOT.

C'eſt un vilain enfant!

DAME JEANNE.

Il eſt chez ſa tante la faïanciere ; il leur caſſe tous les jours quelque choſe : ils nous le renverront demain. J'entends quelqu'un ; j'ai oublié de fermer la grille.

ME FRANGEOT.

C'eſt la voiſine Varlope.

DAME JEANNE.

Je m'en vais travailler à mon ſouper, moi.

SCENE II.

ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT.

ME FRANGEOT.

D'OU venez-vous comme cela, ma voiſine ?

ME. VARLOPE.

Ma voiſine, je viens de St. Laurent.

ME. FRANGEOT.

Moi j'aime mieux les Récollets, j'y vais toujours.

ME. VARLOPE.

A cauſe de votre beau-frere le Récollet.

ME FRANGEOT.

Ne croyez pas que c'eſt lui que je vais voir, il vient bien chez nous ; & puis les dimanches il prêche toujours ailleurs, on ne le trouve jamais. Où eſt le voiſin ?

ME. VARLOPE.

Mon mari ?

ME. FRANGEOT.

Oui.

ME. VARLOPE.

Bon ! eſt-ce qu'il ne m'a pas quitté dès deux heures pour aller aux champs Eliſées.

ME. ERANGEOT.

Il y va donc toujours ?

ME. VARLOPE.

Plus que je ne voudrois. Ils ſont là une troupe qui jouent au cochonet, ou qui parient.

ME. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt que cela le cochonet ?

ME. VARLOPE.

Vous ne le connoiſſez pas ? c'eſt un jeu qu'on joue avec des boules. Je ne voudrois pourtant pas en dire de mal.

ME. FRANGEOT.

Pourquoi donc ?

ME. VARLOPE.

Parce que c'eſt là que mon mari a fait connoiſſance avec mon pere.

ME. FRANGEOT.

Oui ?

ME. VARLOPE.

Sûrement ; mon pere eſt marchand de bois, comme vous ſavez, & nous demeurions au Roule : quand il a vu qu'il pourroit avoir un gendre menuiſier qui lui feroit vendre du bois, il l'a amené chez nous ; moi, qui me doutois bien pourquoi c'étoit fait, j'en ſuis devenue amoureuſe ; il me venoit voir tous les dimanches, & puis nous nous ſommes mariés.

ME. FRANGEOT.

Cela s'eſt fait comme cela ?

ME. VARLOPE.

Oui vraiment.

ME. FRANGEOT.

Il eſt fort bien le voiſin Varlope.

ME. VARLOPE.

Sur-tout depuis qu'il a un habit noir & une perruque à nœuds ; c'eſt moi qui l'ai voulu.

ME. FRANGEOT.

Vous avez bien fait. Il faut ſoutenir ſon état.

ME. VARLOPE.

Voilà ce que je lui ai dit. Cela eſt plus cher ; mais ce ſont les pratiques qui paient tout cela.

ME. FRANGEOT.

Sans doute.

ME. VARLOPE.

Et, Dieu merci, il y en a de bonnes à préſent, elles ſont toutes dans la finance.

ME. FRANGEOT.

Cela eſt bien heureux, auſſi vous devenez une groſſe Dame, ma voiſine.

ME. VARLOPE.

Ecoutez donc ; je ne me laiſſe manquer de rien, comme de raiſon ; mais ce qui m'embarraſſe, ma voiſine, c'eſt que j'ai acheté un bonnet à la mode, & je ne ſais pas le mettre ſur ma tête.

ME. FRANGEOT.

C'eſt qu'il eſt trop en avant, on ne voit pas aſſez les cheveux ; & puis ils ſont trop plats.

ME. VARLOPE.

Je le ſais bien.

ME. FRANGEOT.

Voyez-moi. Il faut avancer les cheveux, & reculer le bonnet. Laiſſez-moi faire. (*Elle la raccommode.*)

ME. VARLOPE.

C'eſt que je trouve que l'on a l'air d'un chat fâché, ne trouvez-vous pas, ma voiſine ?

ME. FRANGEOT.

On dit que c'eſt la mode ; tout le monde eſt comme cela : voyez aux Boulevards.

ME. VARLOPE.

J'en viens.

ME. FRANGEOT.

Y avez-vous vu la voiſine Tubleu ?

ME. VARLOPE.

Non.

ME. FRANGEOT.

Elle y eſt pourtant, à ce que m'a dit Dame Jeanne.

ME. VARLOPE.

A propos, ma voiſine, que je vous diſe donc. Savez-vous la nouvelle ?

ME. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce que c'eſt, ma voiſine ?

ME. VARLOPE.

Ils ont pris un laquais.

ME. FRANGEOT.

Tout de bon, ma voiſine ?

ME. VARLOPE.

Oui, vraiment ; c'eſt un payſan de la Vil-

lette ; le perruquier lui a mis ſes cheveux en queue ce matin pour la premiere fois.

ME. FRANGEOT.

Ces gens-là ſe ruineront, ma voiſine.

ME. VARLOPE

Il commencent à avoir de bonnes pratiques, à ce qu'ils diſent ; mais ce n'eſt pas tout.

ME. FRANGEOT.

Comment donc ?

ME. VARLOPE.

La voiſine Tubleu apprend à chanter dans la muſique.

ME FRANGEOT.

C'eſt un conte que vous me faites là.

ME. VARLOPE.

Je vous dis que non, ma voiſine ; c'eſt le frere de ma couturiere qui lui montre, il s'appelle Monſieur le Creux, il eſt à l'opéra : je crois même qu'il ſoupera ici aujourd'hui avec nous.

ME. FRANGEOT.

Ah ! j'en ſerai bien aiſe ; il faudra le prier de chanter.

ME. VARLOPE.

Tenez, voilà le voiſin le Noir, il le connoît bien, lui.

ME. FRANGEOT.

Allons, cela eſt bon.

SCENE III.

ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT, M. LE NOIR.

ME. FRANGEOT.

EH bien, mon voiſin, où eſt donc la voiſine?

M. LE NOIR.

Ma femme? je n'en ſais rien; je viens de chez un Colonel à qui je fournis des chapeaux, il m'avoit dit de venir cette après-midi, & il eſt allé à l'opéra.

ME. VARLOPE.

Mais, en vérité, mon voiſin, vous qui fréquentez le beau monde, eſt-ce qu'on parle comme cela donc?

M. LE NOIR.

Quoi! on ne dit pas un Colonel?

ME. VARLOPE.

Ce n'eſt pas de cela que je vous parle.

M. LE NOIR.

De quoi donc?

ME. VARLOPE.

De la voiſine.

M. LE NOIR.

Ah ! parce que j'ai dit .... Oui, vous avez raiſon, je devois dire mon épouſe. Et votre époux, le voiſin Frangeot, pourquoi n'eſt-il pas ici ? nous commencerions notre piquet.

ME. FRANGEOT.

Il eſt allé chez un ſellier, à qui il fournit des franges & des crépines, il va venir.

M. LE NOIR.

Et le voiſin Varlope ?

M. VARLOPE.

Ah ! ne m'en parlez pas, il me fait de ces tours-là tous les dimanches.

M. LE NOIR.

Il faut ſavoir quels tours, ma voiſine ; je voudrois bien vous en faire comme lui, moi.

ME. VARLOPE.

Et n'avez-vous pas la voiſine le Noir ?

M. LE NOIR.

C'eſt parce que je l'ai, que je voudrois en avoir une autre.

ME. FRANGEOT.

Voilà bien comme ils ſont, ma voiſine, tous ces Meſſieurs-là. Si nous en diſions autant, nous ?

M. LE NOIR.

Oh ! mais dire & faire, il y a loin de l'un à

l'autre, ma voiſine, n'eſt-ce pas? (*il lui prend la main.*)

ME. FRANGEOT.

Allons, finiſſez donc, je n'aime pas ces manieres-là.

M. LE NOIR.

Ah! comme elle fait la petite bouche la voiſine!

ME. FRANGEOT.

Je vous dis de me laiſſer.

M. LE NOIR.

Quand je vous aurai embraſſé. (*il l'embraſſe.*)

ME. FRANGEOT.

Vous voilà bien plus gras.

M. LE NOIR.

Mais je m'en porte mieux toujours. Ah çà, dites-moi un peu où eſt donc la voiſine & le voiſin Tubleu?

ME. VARLOPE.

La voiſine eſt aux Boulevards.

M. LE NOIR.

J'ai envie d'aller au devant d'elle.

ME. VARLOPE.

Cela ſeroit fort honnête de nous laiſſer comme cela toutes ſeules pour aller la chercher: eſt-ce que nous ne la valons pas bien?

M. LE NOIR.

Je ne diſpute pas le contraire.

ME. FRANGEOT.

Voyez un peu, ma voiſine, comme ſont les hommes ; il ſembloit tout-à-l'heure qu'il étoit amoureux de moi, & à préſent il ne penſe qu'à la voiſine Tubleu.

ME. VARLOPE.

Il va être bien content ; car la voici avec la voiſine le Noir, à qui j'ai envie de dire tout cela pour nous venger.

SCENE IV.

ME. ERANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, ME. TUBLEU, M. LE NOIR.

ME. TUBLEU.

MES voiſines, j'ai bien l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir.

ME. FRANGEOT.

Bon ſoir, ma voiſine.

ME. LE NOIR.

Mes voiſines, l'une portant l'autre, je vous ſouhaite bien le bon ſoir.

M.

M. LE NOIR.

Ah çà, ma voiſine Tubleu, il faut que vous m'embraſſiez. (*il l'embraſſe.*)

ME. TUBLEU.

Allons, dépêchez-vous ; car je ſuis toute en ſueur.

ME. LE NOIR.

Et moi, tu ne me dis rien, ma petite maman ?

M. LE NOIR.

Je te parlerai tantôt.

ME. FRANGEOT.

Si vous ſaviez, ma voiſine, comme il nous a fait enrager le voiſin....

ME. LE NOIR.

Cela eſt fort joli, Monſieur.

M. LE NOIR.

Allons, ne vas-tu pas te fâcher ? Embraſſe-moi.

ME. LE NOIR.

Je ne le veux plus, à préſent.

M. LE NOIR.

Si tu fais la fiere, tant pis pour toi.

ME. TUBLEU.

Ah ! mon Dieu, que j'ai chaud !

M. LE NOIR.

D'où venez-vous donc comme ça, ma voiſine?

ME. TUBLEU.

Je viens d'avec la voiſine le Noir.

M. LE NOIR.

Ah! vous verrez qu'elles ont un petit amoureux en ville.

ME. LE NOIR.

Tu le mériterois bien.

ME. TUBLEU.

J'ai dit comme ça, quand mon mari a été ſorti: il fait beau, j'ai envie d'aller prendre ma voiſine le Noir, pour aller aux Boulevards, elle m'attendoit; nous n'avons pas été plutôt en chemin, qu'il eſt venu de la pluie, nous avons été bien embarraſſées.

M. LE NOIR.

Il falloit vous mettre à couvert.

ME. TUBLEU.

C'eſt ce que nous avons fait.

ME. LE NOIR.

Et nous avons trouvé un Monſieur bien honnête; car il vouloit nous payer à chacune une caraffe d'orgeat.

ME. FRANGEOT.

Ah! je le connois. N'eſt-ce pas un grand homme en habit rouge, ma voiſine?

ME. LE NOIR.

Je crois oui, ma voiſine.

ME. FRANGEOT.

Ah ! il y a long-temps qu'il eſt amoureux de moi ; il m'attend tous les dimanches aux Récollets pour me donner une chaiſe.

M. LE NOIR.

Eh bien, vous avez enlevé comme cela à la voiſine ſon amoureux ?

ME. TUBLEU.

Point du tout.

ME. LE NOIR.

Nous lui avons dit : Monſieur, nous vous ſommes bien obligées, & nous avons été nous aſſeoir devant le grand café.

ME. VARLOPE.

J'y vas auſſi quelquefois ; mais il y a toujours trop de monde.

ME. LE NOIR.

C'eſt que vous êtes un peu ſauvage, ma voiſine.

ME. VARLOPE.

Ce n'eſt pas cela, je vous aſſure ; mais c'eſt que j'aime à être à mon aiſe.

ME. TUBLEU.

Oh, moi, j'aime mieux n'être pas ſi bien, & entendre la muſique.

ME. FRANGEOT.

A propos, ma voiſine, on dit que vous l'apprenez ?

ME. TUBLEU.

Je ne voulois pas qu'on le ſût ; mais mon mari a prié mon Maître à ſouper.

M. LE NOIR.

Eh bien, tant mieux, nous le verrons ; abondance de bien ne nuit pas : plus on eſt de fous, plus on rit.

ME. TUBLEU.

Mes voiſines, j'ai toujours chaud, parce que quand j'ai entendu ſonner ſept heures, nous ſommes revenues tout de ſuite ſans nous arrêter. Voulez-vous boire de la biere ?

ME. LE NOIR.

Cela n'eſt pas de refus, ma voiſine.

M. LE NOIR.

Si elle eſt bonne, j'en boirai bien auſſi.

ME. TUBLEU.

Ah ! je vous en réponds, qu'elle eſt bonne ; car c'eſt un braſſeur dont mon mari a peint toutes les machines, qui lui en a fait un quarteau exprès pour lui. (*Elle ſe leve.*)

M. LE NOIR.

Où voulez-vous donc aller, ma voiſine ?

ME. TUBLEU.

Appeller Dame Jeanne, pour qu'elle nous en donne, mon voiſin.

M. LE NOIR.

Ah bien, celui-là n'eſt pas mauvais; eſt-ce que vous croyez que je ſuis manchot des jambes & de la langue, je vais y aller. Laiſſez, laiſſez-moi faire.

SCENE V.

ME. LE NOIR, ME. TUBLEU, ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT.

ME. TUBLEU.

C'EST un drôle de corps que votre mari, ma voiſine.

ME. LE NOIR.

Vous avez bien de la bonté.

ME. FRANGEOT.

Pour moi, il me fait toujours rire.

ME. VARLOPE.

On peut bien dire qu'il n'a pas ſa langue dans ſa poche.

ME. LE NOIR.

Ah! Dame, cela n'eſt pas étonnant; il a affaire à tout moment à des gens de condition; c'eſt là l'agrément de notre état : &, dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

ME. FRANGEOT.

On voit bien qu'il tient d'eux.

ME. LE NOIR.

Savez-vous qu'il nous vient tous les jours des officiers à la maiſon.

ME. VARLOPE.

Je n'aimerois pas cela, moi, ils me font peur.

ME. LE NOIR.

C'eſt que vous n'y êtes pas habituée, ma voiſine; car, moi qui les connois, je vous aſſure que je les trouve bien polis, ils ſavent tous très-bien parler aux femmes; ils ne ſont pas comme les autres hommes.

ME. VARLOPE.

Je ſais bien que ſi j'avois une fille, je n'aimerois pas qu'il en vînt chez moi.

ME. LE NOIR.

Vous avez raiſon, ma voiſine, cela fait une différence, une fille n'a pas d'expérience; mais pour ſoi, on ſait bien ce que l'on a affaire.

ME. FRANGEOT.

Pour moi, je ne m'y fierois pas ; car il y a une de mes amies qui m'a dit qu'il faut bien y prendre garde ; elle prétend qu'il ſemble qu'ils aient chacun cinq ou ſix mains, on les trouve toujours par-tout.

ME. TUBLEU.

Ah ! cela eſt bien vrai ce qu'elle dit la voiſine ; j'ai fait un voyage à Valenciennes, & je les ai trouvés comme cela ; mais cela n'empêche pas qu'ils ne ſoient fort aimables.

SCENE VI.

ME. LE NOIR, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

TENEZ, voilà le voiſin Varlope & de la biere qui vont vous arriver.

M. VARLOPE.

Mes voiſines, j'ai bien l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir.

ME. TUBLEU.

Ah ! bon ſoir, mon voiſin ; vous boirez bien un verre de biere avec nous ?

M. VARLOPE.

Je vous demande pardon, ma voiſine, je n'ai pas de ſoif. Et ce piquet, quand eſt-ce que nous commençons, mon voiſin ?

M. LE NOIR.

Eh ! pardi, tout-à-l'heure, je t'attends.

ME. TUBLEU.

Attendez, mes voiſins, je vais vous donner des cartes.

M. LE NOIR.

Dites où ce qu'elles ſont tant ſeulement, ma voiſine, vous n'avez que faire de vous remuer.

ME. TUBLEU.

Tenez, dans la petite armoire, à côté de la cheminée ; vous trouverez auſſi la bourſe aux jettons.

M. LE NOIR.

Eh bien, c'eſt bon cela, ma voiſine, voilà ce qui s'appelle ſavoir parler, vous ne mourrez pas ſans confeſſion.

ME. TUBLEU.

Mais cette biere ne vient pas. Voilà comme eſt Dame Jeanne.

SCENE VII.

ME. VARLOPE, ME. TUBLEU, ME. LE NOIR, ME. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, DAME JEANNE.

DAME JEANNE.

M'Y voilà, tout à l'heure.

M. LE NOIR.

Allons, voiſin, voyons à qui c'eſt à faire.

M. VARLOPE.

Tiens, c'eſt à toi.

M. LE NOIR.

C'eſt bon ; tu me dois trois parties de dimanche.

M. VARLOPE.

Eſt-ce que nous n'avons pas joué le tout, que j'ai gagné ?

M. LE NOIR.

Tu as gagné ?

M. VARLOPE.

Sûrement.

M. LE NOIR.

Voiſin, tu nous en coules là.

ME. TUBLEU, *ſe levant.*

Dame Jeanne ?

DAME JEANNE, *portant de la biere & des verres.*

Eh, mais dame, je ne peux pas tout faire; je ne ſuis pas comme Michel Morin, qui ſonne les cloches & qui va à la proceſſion. Je ne peux pas faire votre ſouper & aller à la cave.

ME. FRANGEOT.

Elle a raiſon Dame Jeanne, ma voiſine.

ME. TUBLEU.

Mais où eſt ce petit garçon ?

DAME JEANNE.

St. Jacques ? Eſt-ce que je ſais, moi ? Il a dit qu'il alloit voir ſon pere à la Villette. Ah çà, vous verſerez bien votre biere; je m'en retourne voir ſi l'éclanche ne brûle pas ; car le tourne-broche s'arrête à tout moment.

ME. LE NOIR.

Allez, allez, Dame Jeanne. Viens donc, Monſieur le Noir.

M. LE NOIR.

Eh, attendez, ma voiſine, je vais vous verſer à boire; le voiſin Varlope attendra bien.

ME. TUBLEU.

Ne quittez pas votre jeu.

M. LE NOIR.

Laiſſez-moi faire, ma voiſine; allons, à vous premiérement.

ME. TUBLEU.

Donnez à la voiſine.

ME. LE NOIR, *prenant un verre.*

Non, non, à vous, ma voiſine.

ME. TUBLEU.

Mes voiſines, en voulez-vous ?

ME. FRANGEOT.

Non pas, moi.

ME. VARLOPE.

Ni moi non plus, ma voiſine.

M. LE NOIR.

Allons, prenez toujours. Je m'en vais boire à votre ſanté; permettez-vous que je choque avec vous.

ME. TUBLEU, *choquant.*

Vous me faites bien de l'honneur, mon voiſin.

ME. LE NOIR.

Et moi donc, la petite maman.

M. VARLOPE.

Eh bien, as-tu bientôt fini, toi, voiſin ?

M. LE NOIR, *s'eſſuyant la bouche ſur ſa manche.*

M'y voilà, m'y voilà.

M. VARLOPE.

Tiens, une quinte en cœur quinze, & cinq de point valent vingt auprès de Fontainebleau ; & puis trois valets.

M. LE NOIR.

Oui, gringalet. Le diable t'emporte.

Me. TUBLEU.

J'avois bien ſoif toujours ; en voulez-vous encore, ma voiſine ?

Me. LE NOIR.

Non, la biere eſt trop nourriſſante ; je ne pourrois pas ſouper.

M. LE NOIR.

Mon épouſe a de la prévoyance, comme vous voyez, ma voiſine.

Me. LE NOIR.

Allons, allons, tais-toi, ma petite maman, ſonge à ton jeu.

M. LE NOIR.

J'y ſonge auſſi ; je ſuis comme toi, je penſe à tout.

SCENE VIII.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, ST. JAQUES.

ME. TUBLEU.

AH! voilà St. Jaques. D'où venez-vous comme cela ſi tard?

ST. JAQUES.

Je venons de la Villette, où j'ons été voir mon pere, Madame Tubleu.

ME. TUBLEU.

Vous l'avez vu hier?

ST. JAQUES.

Oui; mais j'ons été lui montrer mes cheveux en queue, qu'il n'avoit pas encore vus.

ME. TUBLEU.

Il falloit donc revenir tout de ſuite.

ST. JAQUES.

Je ne pouvions pas, parce que j'ons tiré à l'oie.

ME. TUBLEU.

Je ne veux plus que vous ſortiez comme cela ſans ma permiſſion, entendez-vous, St. Jaques?

ST. JAQUES.

Eh bien Madame Tubleu, je ne le ferons plus.

ME. TUBLEU.

Il faut dire Madame tout court, & je ne le ferai plus : vous êtes à la ville, il ne faut plus parler en payſan.

ST. JAQUES.

Oh ! je parlerons tout de même que vous voudrez, Madame Tubleu.

M. LE NOIR.

Il ſe corrige bien St. Jaques, ma voiſine.

ME. TUBLEU.

Allons, emportez tout cela, & prenez garde de rien caſſer.

ST. JAQUES.

Si cela tombe, je le ramaſſerons.

M. LE NOIR.

Fort bien, ami.

ST. JAQUES.

Ah ! Monſieur, je ſons bien vot ſerviteur.

ME. TUBLEU.

Mais il ne faut pas mettre ſon chapeau dans la maiſon.

ST. JAQUES.

Je ne pouvons pas tenir tout cela, & puis encore mon chapeau avec.

ME. TUBLEU.

Allons, allez-vous-en, & laiſſez votre chapeau à la porte.

ST. JAQUES.

Oui, & on me le prendra.

ME. TUBLEU.

Eh, non, à la porte de la ſalle.

SCENE IX.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, M. LE NOIR, M. VARLOPE.

M. LE NOIR.

Vous avez là un laquais bien dégourdi, ma voiſine.

ME. TUBLEU.

Ah! taiſez-vous donc, mon voiſin; je ne peux pas ſouffrir qu'on appelle un homme comme cela.

M. LE NOIR.

C'eſt pourtant là comme les appellent les gens de condition.

ME. TUBLEU.

Je ne crois pas cela.

M. LE NOIR, *montrant un mémoire.*

Eh pardi, tenez, voyez ce mémoire-là ; liſez ici : un chapeau pour le cocher de Monſieur le Comte ; plus, trois chapeaux pour ſes laquais.

ME. TUBLEU.

Oh bien, je ne dirai jamais mon laquais, ni ma ſervante.

ME. VARLOPE.

Ni moi non plus, je ne dis pas ma ſervante.

ME. LE NOIR.

Comment donc faut-il dire, ma cuiſiniere ?

ME. TUBLEU.

Non, ma domeſtique, & un homme mon domeſtique.

M. LE NOIR.

Je ne crois pas cela, ma voiſine.

SCENE X.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

ME. TUBLEU.

Il y a quelqu'un là, je crois.

M. LE CREUX, *avec une voix de baſſe-taille.* Peut-on entrer ?

ME. TUBLEU.

Ah ! c'eſt Monſieur le Creux.

M. LE CREUX.

Oui, Madame. Meſſieurs, Meſdames, j'ai bien l'honneur de vous ſouhaiter le bon ſoir.

M. LE NOIR.

Ah ! tenez Monſieur le Creux décidera ce que nous diſions tout à l'heure. Vous en rapporterez-vous à lui, ma voiſine ?

ME. TUBLEU.

Oui, mon voiſin.

M. LE CREUX.

Madame, vous me faites bien de l'honneur. Qu'eſt-ce que c'eſt, de quoi s'agit-il ?

M. LE NOIR.

De ſavoir ſi l'on doit dire mon laquais, ou mon domeſtique.

M. LE CREUX.

Moi, je dirois mon garçon.

Me. TUBLEU.

Ecoutez, mon voiſin, j'aime mieux cela.

M. LE NOIR.

Monſieur le Creux peut avoir raiſon, il connoît le monde.

M. LE CREUX.

Monſieur a bien de la bonté; il eſt vrai que nous en voyons un peu, nous autres, ſur-tout les jours d'opéra.

M. VARLOPE.

Venez-vous de l'opéra à préſent, Monſieur le Creux?

M. LE CREUX.

Oui, Monſieur.

Me. LE NOIR.

Il y en a donc eu aujourd'hui?

M. LE CREUX.

Oui, Madame; tous les dimanches, les mardis, les vendredis, & pendant ſix mois les jeudis.

Me. VARLOPE.

Et vous chantez tous ces jours-là, Monſieur?

M. LE CREUX.

Oui, Madame, dans tous les actes.

ME. FRANGEOT.

Mon voiſin le Noir, dites donc à Monſieur ce que nous diſions tout à l'heure, quand on nous a dit qu'il ſouperoit ici.

M. LE NOIR.

Quoi donc, ma voiſine ?

ME. FRANGEOT.

Vous ſavez bien.

M. LE NOIR.

Ah ! je m'en ſouviens. Monſieur le Creux, c'eſt que ces Dames voudroient bien vous entendre chanter.

M. LE CREUX.

Meſdames, vous me faites bien de l'honneur. Que voulez-vous que je chante ?

ME. VARLOPE.

Tout ce que vous voudrez.

ME. TUBLEU.

Monſieur, ce que vous avez chanté aujourd'hui, par exemple.

ME. FRANGEOT.

Oui ; ce ſera comme ſi nous avions été à l'opéra.

M. LE CREUX *prélude.*

Ta, ta, ta, ta, ta, ta, ta. (*Il chante la baſſe d'un chœur, & il compte les pauſes.*)

Loin de nos bois,
Un deux.
Aſyles de la paix,
Un deux trois quatre.
Portez vos feux,
Un deux.
Portez vos traits,
Un deux.
Dieux trompeurs de Cythere,
Un deux trois quatre.
Loin de nos bois...
Un deux.
Aſyles de la paix...
Un deux trois quatre.
Portez vos feux...
Un deux.
Portez vos traits...
Un deux.
Dieux trompeur...
Un deux.
De Cythere.

ME. LE NOIR.

Ah! que c'eſt bien chanté, ma voiſine!

ME. TUBLEU.

Oui, fort bien, ma voiſine. Je ne comprends

pas comment les hommes ont comme cela une ſi groſſe voix.

M. LE NOIR.

C'eſt la différence du ſexe, ma voiſine, entendez-vous ?

ME. TUBLEU.

J'entends bien ; mais c'eſt que je ne comprends pas...

M. LE CREUX.

Cela eſt pourtant bien vrai ; car il y a des hommes qui n'ont la voix claire qu'à cauſe de la différence...

ME. TUBLEU.

De la différence ?...

M. LE CREUX.

Monſieur le Noir entend bien ce que je veux dire.

ME. FRANGEOT.

Dites donc, mon voiſin ?

M. LE NOIR.

Cela ne vous regarde pas, ma voiſine, vous n'avez rien à faire là, n'eſt-ce pas, Monſieur le Creux ? (*il rit.*)

M. LE CREUX.

Oui, Monſieur, vous avez raiſon. (*il rit gros.*)

ME. TUBLEU.

Ma voiſine, ne trouvez-vous pas les hommes

bien inſupportables ? ils ſe moquent de nous quand nous ne ſavons pas quelque choſe, & ils ne veulent pas nous l'apprendre quand nous leur demandons de nous l'expliquer.

ME. LE NOIR.

Ah ! ne m'en parlez pas. Parlons plutôt de la belle voix de Monſieur.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

ME. LE NOIR.

Je voudrois bien que mes enfants euſſent de la voix comme cela.

M. LE NOIR.

Oui, ta fille, par exemple.

ME. LE NOIR.

Non ; mais Noiron aimera la muſique, je crois ; car il fait bien du bruit toute la journée.

ME. FRANGEOT.

Et ma fille à moi, ma voiſine, elle ſait toutes les chanſons de ſa mie.

M. LE CREUX.

C'eſt ce que nous appellons avoir des diſpoſitions pour la muſique, Madame.

ME. TUBLEU.

Il faut lui faire apprendre, ma voiſine, & par Monſieur le Creux, qui montre fort bien.

ME. FRANGEOT.

C'eſt à quoi je penſois, pour quand elle ne ſera plus nouée.

M. LE NOIR.

Ah ! voilà enfin le voiſin Tubleu.

SCENE XI.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. LE NOIR, ME. VARLOPE, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

M. LE NOIR.

PARBLEU, tu te fais bien attendre, voiſin.

M. TUBLEU.

Dame, ce n'eſt pas ma faute. Mes voiſines, je vous ſouhaite bien le bon ſoir.

ME. LE NOIR.

Bon ſoir, mon voiſin.

M. TUBLEU.

Allons, tenez, voilà comme on dit bon ſoir. (*il l'embraſſe, ainſi que Madame Frangeot & Madame Varlope.*)

ME. VARLOPE.

Finiſſez donc.

M. TUBLEU.

Je ne fais que commencer.

ME. FRANGEOT.

En voilà aſſez.

ME. TUBLEU.

Et moi, Choux-choux, tu ne me dis rien ?

M. TUBLEU.

Allons, tiens. (*il tend la joue.*)

ME. TUBLEU.

Eſt-ce comme cela ?

M. TUBLEU.

Allons, finis. (*Madame Tubleu l'embraſſe cinq ou ſix fois.*) Eh ! voilà le voiſin Varlope !

M. LE NOIR.

Oui, vraiment, qui me gagne deux parties.

M. TUBLEU.

Monſieur le Creux, vous êtes un honnête homme de ne pas nous avoir manqué de parole.

M. LE CREUX.

Monſieur, aſſurément, je n'avois garde.

M. TUBLEU.

Où eſt donc le voiſin Frangeot ?

ME. FRANGEOT.

Je ne ſais pas ce qu'il eſt devenu depuis quatre heures.

M. TUBLEU.

Il vous abandonne, ma voiſine, il ne faut pas ſouffrir cela; ſi vous voulez, je vous vengerai.

ME. FRANGEOT.

N'avez-vous pas votre épouſe?

M. TUBLEU.

Bon! c'eſt le pain quotidien.

ME. TUBLEU, *l'embraſſant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ce coquin-là? c'eſt fort joli, Monſieur! Dis donc, Choux-choux, d'où viens-tu ſi tard?

M. TUBLEU.

Si tard, ſi tard! je viens de faire une bonne affaire.

M. LE NOIR, *ſe levant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt?

ME. TUBLEU.

Dis à moi, Choux-choux.

M. TUBLEU.

Tu ſais bien ce Procureur de Menil-Montant, Monſieur de la Groſſe?

ME. TUBLEU.

Eh bien?

M. TUBLEU.

Je vas repeindre ſa maiſon en dehors à la maniere Italienne ; elle eſt fort petite, & pour cela il me donne un bon cheval de cabriolet.

ME. TUBLEU.

Eh bien, c'eſt bon cela.

ME. FRANGEOT.

Vous allez avoir un cabriolet, ma voiſine?

ME. TUBLEU, *ſe redreſſant.*

Oui, ma voiſine.

M. TUBLEU.

Oui, mais c'eſt moi qui m'en ſervirai ; parce que je vais avoir beaucoup d'affaires.

ME. TUBLEU.

Oui ; mais j'irai dedans les dimanches, n'eſt-ce pas, mon Choux-choux ?

M. TUBLEU.

Oui, ouï.

ME. TUBLEU.

Voilà pourquoi nous avons pris St. Jaques, parce qu'il ſait panſer les chevaux.

M. LE NOIR.

Eh ! quelles affaires auras-tu donc tant, voiſin ?

M. TUBLEU.

Premiérement, toutes les maiſons que va faire bâtir Monſieur d'Orbon, voiſin.

M. LE NOIR.

Cet homme ſi riche ?

M. TUBLEU.

Oui, & puis beaucoup de pratiques qu'il doit me donner, dont il y en a beaucoup à la campagne.

Me. VARLOPE, *à Me. Frangeot.*

Mais s'il va tant à la campagne, la voiſine ne ſe ſervira pas du cabriolet.

Me. TUBLEU.

Pardonnez-moi, mes voiſines ; puiſque nous avons St. Jaques, il pourra panſer auſſi bien deux chevaux qu'un ſeul.

Me. FRANGEOT.

Vous avez raiſon, ma voiſine ; mais en ce cas-là j'aimerois autant avoir un carroſſe, il ne vous en coûteroit pas davantage.

Me. TUBLEU.

Que dis-tu à cela, Choux-choux ?

M. TUBLEU.

C'eſt aſſez bien dit.

Me. LE NOIR.

Et St. Jaques vous ſerviroit de cocher, mon voiſin.

M. TUBLEU.

Il faudra donc que j'achete un carroſſe, au lieu d'un cabriolet ?

M. LE NOIR.

Sans doute, voiſin ; il n'y a qu'à prendre un carroſſe d'haſard, il ne coûtera pas davantage qu'un cabriolet tout neuf.

M. TUBLEU.

Tu le crois, voiſin ?

M. LE NOIR.

Sûrement. Eh ! tiens, le voiſin Frangeot a un ſellier de ſa connoiſſance, il pourra t'en faire avoir un à bon marché.

Me. FRANGEOT.

J'en fais mon affaire, moi, voiſin.

M. TUBLEU.

Je vous ſuis obligé, voiſine.

Me. FRANGEOT.

Mais c'eſt à condition que j'irai dans le carroſſe.

M. TUBLEU.

Je vous en prierai, voiſine.

Me. LE NOIR.

Et moi, voiſine ?

ME. TUBLEU.

Sûrement, & la voiſine Varlope auſſi ; allons, mes voiſines, montez donc.

ME. FRANGEOT.

Je n'en ferai rien, ma voiſine, après vous.

ME. TUBLEU.

La voiture eſt à moi, allons mes voiſines, mettez-vous donc ſur le derriere, ſans façon.

M. LE NOIR.

Oui, à terre, vous ne tomberez pas de bien haut.

ME. LE NOIR.

Ah ! mon Dieu, le drôle de corps !

M. VARLOPE.

Et moi, où me mettrai-je, voiſine ?

M. LE NOIR.

Sur le derriere auſſi, après ces Dames, en dehors.

M. VARLOPE.

J'aime mieux aller à pied, ma voiſine.

M. LE NOIR.

Eh bien, tu iras, il ne faut rien pour cela, voiſin.

ME. TUBLEU.

Il me ſemble déjà que je me vois paſſer dans

mon carroſſe, mes voiſines. Je vous menerai auſſi, Monſieur le Creux.

M. LE CREUX.

Madame, vous avez bien de la bonté.

M. LE NOIR.

Attendez donc, ma voiſine, n'allez pas ſi vîte, vous allez nous écraſer. Attends donc, St. Jaques, veux-tu bien t'arrêter?

M. TUBLEU.

Allons, finis donc, toi, voiſin.

M. LE NOIR.

Mais c'eſt que je veux empêcher St. Jaques de crever tes chevaux.

SCENE XII.

ME. LE NOIR, ME. TUBLEU, ME. VARLOPE, ME. FRANGEOT, M. TUBLEU, M. LE NOIR, M. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE CREUX.

ME. FRANGEOT.

EH bien, eh bien, qu'eſt-ce que c'eſt donc que tout ce train-là ? je m'en vais aller chercher le Commiſſaire, moi.

ME. FRANGEOT.

Ecoutes, écoutes donc, la poule.

M. FRANGEOT.

Voyons, qu'eſt-ce qu'il y a ?

M. LE NOIR.

C'eſt que tu peux rendre un grand ſervice au voiſin & à la voiſine Tubleu.

M. FRANGEOT.

Je ne demande pas mieux.

M. LE NOIR.

Je ſavois bien, moi, qu'il feroit ton affaire, voiſin.

M. FRANGEOT.

Allons, dites donc

Me FRANGEOT.

La poule, j'ai dit au voiſin que tu connoiſſois un ſellier.

M. FRANGEOT.

Et un bon, je peux m'en vanter. Eh ! tiens, voiſin, je ſors de chez lui tout à l'heure.

Me FRANGEOT.

Voilà ce que j'ai dit. C'eſt que le voiſin voudroit avoir un bon carroſſe d'haſard.

M. FRANGEOT.

Pour qui ?

Me. TUBLEU.

Pour nous, mon voiſin.

M. FRANGEOT.

Allons donc, ma voiſine ; pourquoi vous moquez-vous de moi comme cela ?

M. LE NOIR.

Elle ne ſe moque pas de toi, voiſin ; ils ont déjà un cheval & un cocher.

M. FRANGEOT.

Tout de bon ? vous avez donc fait fortune, voiſin ?

M. TUBLEU.

Mais, enfin....

M.

M. LE NOIR.

Ce n'eſt pas ton affaire. Dis ſeulement ſi tu pourras leur faire avoir un carroſſe d'haſard ?

M. FRANGEOT.

Je m'en vante, & il y a pour cela une bien bonne occaſion.

ME. TUBLEU.

Laquelle, mon voiſin ?

M. FRANGEOT.

C'eſt, ma voiſine, celle d'une pratique du ſellier en queſtion, qui vient de mourir, & qui avoit cinq ou ſix voitures fort bonnes.

M. TUBLEU.

Tout de bon, voiſin ?

M. FRANGEOT.

Oui, je viens de voir ſon billet d'enterrement.

ME. TUBLEU.

Cela eſt trop heureux, Choux-choux !

M. LE NOIR.

Et comment s'appelle ce vivant-là, qui vient de mourir comme cela tout exprès ?

M. FRANGEOT.

C'étoit un homme fort riche. Attendez que

je me ſouvienne de ſon nom. Ah! c'eſt Monſieur d'Orſon.

M. TUBLEU, *s'écriant.*

Monſieur d'Orſon eſt mort?

M. FRANGEOT.

Je te dis que j'en ſuis sûr, voiſin.

Me. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce que tu dis donc là, la poule?

M. FRANGEOT.

Ce que je ſais. Oh! je leur ferai faire un bon marché; ils peuvent compter ſur moi.

M. TUBLEU.

Voilà un grand malheur!

M. FRANGEOT.

Qu'eſt-ce qu'il a donc lui?

M. VARLOPE.

Voiſin, je crois que nous n'avons plus beſoin de ta protection.

M. FRANGEOT.

Pourquoi donc?

M. LE NOIR, *à M. Tubleu.*

Voiſin, je te conſeille de vendre ton cheval de cabriolet.

M. FRANGEOT.

Mais je n'entends rien à tout cela.

M. LE NOIR.

On te l'expliquera, voiſin. Tu viens de verſer là une voiture où étoit la voiſine Frangeot & toutes les voiſines ; tu es un grand maldroit.

SCENE DERNIERE.

ME. TUBLEU, ME. FRANGEOT, ME. VARLOPE, ME. LE NOIR, M. TUBLEU, M. FRANGEOT, M. VARLOPE, M. LE NOIR, M. LE CREUX, ST. JAQUES.

ST. JAQUES.

MADAME Tubleu, Dame Jeanne dit comme cela que vous veniez ſouper tout-à-l'heure, tout-à-l'heure.

ME. TUBLEU.

Ah! je n'ai plus d'appétit.

M. LE NOIR.

Bon, bon, ma voiſine, venez-vous-en boire

à la ſanté du mort ; il eſt peut-être cauſe que vous ne manquerez jamais d'avoir de quoi vivre.

ME. TUBLEU.

Mes voiſines, voulez-vous bien paſſer là-dedans ?

M. LE NOIR.

Eh bien, n'allez-vous pas faire des façons comme pour monter en carroſſe ?

ME. LE NOIR.

Allons, ne ris donc pas, la petite maman.

M. LE NOIR.

Paſſe, toi. Monſieur le Creux, nous vous menerons à pied ; ne vous embarraſſez pas, paſſez toujours, & chantez ; moquez-vous de cela.

M. TUBLEU.

Voiſin, j'ai envie de reſter ici tout ſeul.

M. LE NOIR.

Parce que tu n'as pas de carroſſe ? nous te prêterons les nôtres, ce ſera tout de même, marche toujours.

M. FRANGEOT.

Voiſin, tu m'expliqueras donc tout cela ?

M. LE NOIR.

Pardi cela ne ſera pas bien difficile. Les

choſes ne peuvent pas toujours durer. Tu nous a mis tous à pied ; c'eſt-à-dire, chacun à ſa place.

ME. FRANGEOT.

Eh bien, je n'ai donc pas fait de mal ?

M. LE NOIR.

Non, non, voiſin, tranquilliſe-toi ; la tête vouloit faire repoſer les pieds, & elle auroit fait repoſer les dents.

LE
PERSIFLEUR.

QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

LA MARQUISE DE SÉVANE.
LA BARONE DE RIANVILLE.
LE COMTE DE MOQUART.
LE COMMANDEUR DE St. GATIEN.

La Scene eſt à la Campagne, chez la Marquiſe de Sévanne.

LE PERSIFLEUR.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

LA MARQUISE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

QU'AVEZ-vous fait du Comte, Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Je crois qu'il ſe promene.

LA MARQUISE.

Ah ! j'en ſuis bien aiſe ; parce qu'il me dira comment il aura trouvé tout ce que j'ai fait dans mes jardins & mon parc.

LE COMMANDEUR.

Vous croyez qu'il vous le dira ?

LA MARQUISE.

Sûrement. Pourquoi pas ?

LE COMMANDEUR.

Mais ſaurez-vous au vrai ce qu'il penſera ?

LA MARQUISE.

Je n'en doute pas. Je ſais bien que vous croyez qu'il perſifle toujours.

LE COMMANDEUR.

Je ne l'ai jamais entendu parler autrement.

LA MARQUISE.

C'eſt que vous ne l'avez pas vu avec moi.

LE COMMANDEUR.

Non, encore hier à ſouper.

LA MARQUISE.

Il ne parloit pas ſérieuſement ; & puis les gens que nous avions étoient excellens, ils vouloient être loués, il les a ſervis ſelon leur goût.

LE COMMANDEUR.

C'eſt-à-dire, qu'il s'eſt bien amuſé à leurs dépens.

LA MARQUISE.

Allons, vous lui en voulez.

LE COMMANDEUR.

Moi ? je vous jure que non, au contraire ; mais j'ai été plus de trois ans à me faire à ſon

ton, & quelquefois même encore il m'embarraſſe ; mais comme il m'a donné des preuves très-fortes de ſon amitié, elles m'ont raſſuré.

LA MARQUISE.

Vous l'aimez donc ?

LE COMMANDEUR.

Beaucoup. Et je lui ai fait ſouvent des reproches de cette diable d'habitude, qui empêche de ſavoir réellement ce qu'il penſe.

LA MARQUISE.

C'eſt votre défiance ordinaire qui fait que vous lui trouvez ce défaut.

LE COMMANDEUR.

Voilà bien les femmes ; quand on n'eſt pas de leur avis ſur les hommes qu'elles protegent, elles vous trouvent des torts.

LA MARQUISE.

Torts ou non, ſi vous aimez le Comte, vous devez approuver mon projet.

LE COMMANDEUR.

Quel eſt-il ?

LA MARQUISE.

De le marier.

LE COMMANDEUR.

A propos de quoi ?

LA MARQUISE.

Parce que je ſais qu'il s'ennuie d'être garçon.

LE COMMANDEUR.

Il vous l'a dit ?

LA MARQUISE.

Oui, très-ſouvent.

LE COMMANDEUR.

Et vous le croyez ?

LA MARQUISE.

Sûrement. En vérité, Commandeur, vous m'impatientez.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas mon deſſein. Pourſuivez : à qui le deſtinez-vous ?

LA MARQUISE.

A la Baronne de Rianville.

LE COMMANDEUR.

Elle ne plaira pas au Comte.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela ? c'eſt une femme très-aimable.

LE COMMANDEUR.

Si vous voulez. Vous la trouvez aimable, parce qu'elle rit toujours ; & moi je vous réponds qu'elle ne rit que par décontenancement.

LA MARQUISE.

Cela ne fait rien ; elle eſt gaie au moins.

LE COMMANDEUR.

Voilà encore ce que je ne vous accorde pas.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien contrariant aujourd'hui !

LE COMMANDEUR.

Eh bien, vous verez s'il ne faudra pas que je me mêle de ce mariage-là pour qu'il réuſſiſſe ; je ne vous en dis pas davantage, parce que vous diriez encore que j'en veux à la Baronne.

LA MARQUISE.

J'entends le Comte, vous allez voir s'il me perſiflera.

LE COMMANDEUR.

Oh que non, il n'oſera jamais.

LA MARQUISE.

Je me garderai bien de lui dire tout ce que vous penſez de la Baronne.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LA MARQUISE.

Eh bien, Comte, vous venez de vous promener ; vous allez me dire comment vous trouvez mon parc.

LE COMTE.

Je le trouve admirable !

LA MARQUISE.

Connoiſſiez-vous les jardins à l'Angloiſe ?

LE COMTE.

J'en avois entendu parler ; & je crois que les jardins à l'Angloiſe de France ſont beaucoup plus beaux que ceux d'Angleterre.

LA MARQUISE.

Tout cela d'après ce que vous venez de voir ?

LE COMTE.

Sûrement.

LA MARQUISE.

Pour moi, je ſuis perſuadée que le centre du goût eſt en Angleterre.

LE COMTE.

Voilà ce que j'avois toujours penſé.

LA MARQUISE.

Réellement ? je ſuis bien aiſe de me rencontrer ainſi avec vous. Voyons ce qui vous a le plus frappé dans mon parc ?

LE COMTE.

Tout.

LA MARQUISE.

Comment tout ?

LE COMTE.

Votre gazon, qui contient tout le parc.

LA MARQUISE.

Oui, oui, vous avez raiſon ; je ne veux marcher que ſur de la verdure.

LE COMTE.

On ne ſauroit mieux penſer ; rien n'égale les gazons pour donner de l'ombre.

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus frais.

LE COMTE.

C'eſt ce que je vous dis. Vous aviez de grands arbres touffus qui couvroient tout, on ne ſavoit où ſe mettre à l'abri.

LA MARQUISE.

Oh ! j'ai fait couper tout cela, j'ai tout rajeuni.

LE COMTE.

Oui, ces arbres ſans tête qui courent les uns après les autres ſur vos gazons, ſont charmants !

LA MARQUISE.

Délicieux ! vous verrez, quand ils ſeront venus.

LE COMTE.

Ces tombes de fleurs que l'on rencontre par-ci, par-là ſur vos gazons, m'ont fait un plaiſir à quoi l'on n'eſt pas accoutumé.

LA MARQUISE.

Et mes montagnes ?

LE COMTE.

Charmantes ! la vue paſſe par-deſſus, rien n'eſt plus commode ! Voilà ce que j'ai trouvé de mieux imaginé dans ces ſortes de jardins-là.

LA MARQUISSE.

Vous ne me parlez pas de mes arbres étrangers, de mes arbres verts.

LE COMTE.

Il n'y a rien comme cela !

LA MARQUISE

Je ſuis bien aiſe que vous en ſoyez content.

LE COMTE.

Comment ne le ſerois-je pas ? cela vous agrandit, vous éleve au-deſſus de tout le monde !

LA

LA MARQUISE.

Comment cela, Comte ? je ne comprends pas bien.

LE COMTE.

Vous ſavez que les pins, les ſapins, tous ces arbres-là, dans leur pays, touchent les cieux, qu'à peine les regards peuvent atteindre à leurs cîmes ? ...

LA MARQUISE.

Rien n'eſt plus vrai.

LE COMTE.

Et ici on y touche avec la main.

LA MARQUISE.

Vous avez raiſon : on ſe croit des géants ou des Dieux. A propos de cela, vous avez vu mon cedre du Liban ?

LE COMTE.

Ah ! je vous en réponds ; le Vicomte me l'a montré.

LA MARQUISE.

C'eſt lui qui me l'a donné.

LE COMTE.

Il m'a fait faire bien du chemin pour le trouver.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il a la vue baſſe, il falloit l'aider.

LE COMTE.

Je ne demandois pas mieux ; & pour cela je

regardois parmi les arbres les plus grands celui qui domineroit, quand le Vicomte, qui étoit resté derriere moi, s'est écrié : Comte, le voilà, le voilà. Je me suis retourné, & j'ai vu le Vicomte qui étoit à quatre pattes à terre, & dont le nez me cachoit votre cedre du Liban.

LA MARQUISE.

Eh bien, vous l'avez vu enfin; convenez que cela fera un bien bel arbre un jour ?

LE COMMANDEUR.

Oui, dans trois mille ans. Ma foi, vous êtes excellents tous les deux ! (*il rit en s'en allant.*)

SCENE III.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LE COMTE.

A QUI en a donc le Commandeur ? je ne l'ai jamais vu rire autant.

LA MARQUISE.

Je sais bien pourquoi.

LE COMTE.

Vous me le direz ?

LA MARQUISE.

Il croit que vous me perſiflez.

LE COMTE.

Je le reconnois bien là, il eſt toujours défiant.

LA MARQUISE.

C'eſt ſon défaut, je lui ai dit mille fois.

LE COMTE.

Et vous avez bien fait; mais vous ne le corrigerez jamais.

LA MARQUISE.

C'eſt ce que je penſe, & je crains extrêmement que ſa défiance ne me gagne.

LE COMTE.

Vous n'y avez nul penchant.

LA MARQUISE.

Il eſt vrai; mais venons à ce que j'ai à vous dire. Vous ſavez toute l'amitié que j'ai pour vous?

LE COMTE.

J'eſpere que vous n'ignorez pas combien elle m'eſt chere, & que vous me rendez juſtice.

LA MARQUISE.

Je veux du moins vous le prouver. Je ſais que vous n'êtes pas riche, & j'ai envie de vous marier.

LE COMTE.

Comment ?

LA MARQUISE.

J'ai à vous propoſer une veuve de qualité, jeune, jolie, très-aimable, jouiſſant de quarante mille livres de rentes, avec les eſpérances d'en avoir encore autant.

LE COMTE.

Cela me conviendroit très-fort.

LA MARQUISE.

Pour cela, je l'ai engagé à venir ici paſſer quelques jours ; mais je veux que cela ſoit fait tout de ſuite.

LE COMTE.

La connois-je ?

LA MARQUISE.

Vous pouvez connoître ſon nom ; mais je ne crois pas que vous l'ayiez jamais vu : c'eſt la Baronne de Rianville.

LE COMTE.

Je ne la connois pas.

LA MARQUISE.

Elle va arriver dans le moment.

LE COMTE.

Mais ce mariage-là m'arrangeroit on ne peut pas davantage.

LA MARQUISE.

Je vous réponds de le faire réuſſir.

LE COMTE.

Je vous en aurai la plus grande obligation.

LA MARQUISE.

Je vois, je crois, une voiture qui arrive ; c'eſt peut-être elle. Il faut que je le ſache. (*Elle ſort.*)

SCENE IV.

LE COMTE.

DIABLE ! quarante mille livres de rentes, ce ſeroit une excellente affaire ! Il faut convenir que la Marquiſe eſt une bien bonne femme. Ne négligeons pas ceci, & finiſſons promptement, puiſqu'elle croit que cela eſt aiſé.

SCENE V.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

C'EST elle-même ; je ſuis sûre que vous en ſerez enchanté.

LE COMTE.

Je le ſuis déjà.

LA MARQUISE.

Non, je vous dis vous en ſerez content ; mais avant de la voir, laiſſez-moi la prévenir, & vous viendrez quand vous jugerez que nous aurons un peu cauſé.

LE COMTE.

Songez que je vous laiſſe entiérement la maîtreſſe de tout.

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi faire. J'entends du bruit ; allez-vous en.

SCENE VI.

LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

EH, la voilà donc, enfin, cette charmante Baronne! (*Elles s'embraſſent.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, oui, me voilà. (*Riant.*) Mais ſavez-vous que j'ai cru que je n'arriverois jamais; j'ai éprouvé toutes ſortes de malheurs. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Comment donc!

LA BARONNE.

J'ai voulu faire la premiere poſte avec mes chevaux; j'ai rencontré des charretiers qui m'ont baré le chemin. Mes gens ſe ſont battus; c'étoit quelque choſe d'affreux. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais vous avez dû avoir grande peur?

LA BARONNE.

Oh! j'ai été dans un état! Eſt-ce que Julie ne s'eſt pas trouvée mal! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Vous l'avez amenée pourtant ?

LA BARONNE.

Sûrement, je l'ai amenée. Je lui ai dit en arrivant d'aller ſe coucher. C'eſt incroyable tout ce qui m'arrive ! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Enfin, vous voilà.

LA BARONNE.

Et mon beau-pere, qui eſt à la mort. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Réellement ?

LA BARONNE.

Oui, il eſt abandonné des médecins. Vous ſavez combien il m'a tourmenté ; cependant je le regrette fort. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Je le crois. Mais votre mari lui reſſembloit.

LA BARONNE.

Ah ! malgré cela, je le pleurerai toute ma vie. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Il faut mettre un terme à votre douleur.

LA BARONNE.

Voilà ce que je ne ſaurois gagner ſur moi ; j'en

rêve toutes les nuits ; il me fait des peurs affreuſes ! (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Pour chaſſer ces idées-là, il faut vous remarier. Eſt-ce que vous ne vous ennuyez pas d'être veuve ?

LA BARONNE.

Si je m'ennuie ? je m'ennuie à la mort ; cela peut-il être autrement ? (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

L'on a beau dire ; notre exiſtence, à nous autres femmes, eſt celle qu'un mari nous donne ; nous tenons de lui toute notre conſidération. J'ai un homme à vous propoſer, qui eſt non-ſeulement un homme de mérite, mais qui eſt fort aimable.

LA BARONNE.

Ah le Baron étoit très-aimable, & je ne retrouverai jamais un mari comme lui. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais vous ne connoiſſez pas le Comte de Moquart ?

LA BARONNE.

J'en ai entendu parler, & l'on m'a fait craindre horriblement de le rencontrer. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Pourquoi donc ? Quelle enfance !

LA BARONNE.

C'eſt qu'il a la réputation de perſifler tout le monde, & que je crains toujours qu'on ne ſe moque de moi, cela me déſole; (*Elle rit.*) parce que je ne ſaurois m'en appercevoir.

LA MARQUISE.

Le Comte a le deſir de vous plaire; ainſi cela doit vous raſſurer. Le voici : c'eſt ſon cœur qui le conduit vers vous.

SCENE VII.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE.

LA MARQUISE.

VENEZ, venez, Comte. Tenez, voilà cette chere Baronne, dont je vous ai tant parlé.

LE COMTE.

Tout ce que vous m'en avez dit, Madame, eſt fort au-deſſous de ce que je vois; & vous peignez foiblement vos amis.

LA MARQUISE.

Vous la trouverez encore mieux quand vous la connoîtrez davantage. Ah çà, Comte, vou-

lez-vous bien lui tenir compagnie pendant que je vais achever une lettre qu'il faut que je faſſe partir dans l'inſtant ?

LA BARONNE.

Mais, Madame. . . (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Je ne ſerai pas long-temps.

SCENE VIII.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE, *riant.*

LA Marquiſe eſt folle, je crois, de me laiſſer comme cela en tête à tête avec quelqu'un que je vois pour la premiere fois.

LE COMTE.

Si c'étoit une plaiſanterie, elle retomberoit entiérement ſur moi, & mon amour-propre ne ſeroit pas flatté qu'on me crût auſſi peu redoutable ; mais elle connoit le reſpect dont je ſuis capable, & celui que vous inſpirez.

LA BARONNE.

Vous me trouvez un air redoutable, apparemment ? (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ecoutez donc, Madame, il faut être prodigieuſement en garde pour ne pas ſe livrer entiérement au ſentiment que vous faites naître; & ſi le deſir de vous plaire n'étoit pas retenu par la crainte de n'y pas réuſſir....

LA BARONNE.

Oui, je vois que votre modeſtie vous empêche de vous en trouver digne. C'eſt le défaut ordinaire des hommes: cependant cela n'empêche pas qu'on ne les craigne; mais je dis beaucoup. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ne plaiſantez pas, Madame, je vous en ſupplie; je vais vous parler abſolument du fond de mon cœur. Ce que je viens de vous dire n'a rien qui doive vous ſurprendre; & ce doit être le langage de tous ceux qui vous connoiſſent; mais ſi je pouvois l'emporter ſur eux par une préférence qui me lieroit à vous pour toute ma vie, je ne conçois pas qu'il puiſſe y avoir jamais de bonheur plus grand!

LA BARONNE.

Voilà qui eſt divin! Un pouvoir ſi ſubit de mes charmes auroit de quoi me tourner la tête, ſur-tout étant ſenti par un homme auſſi ſupérieur que vous, Monſieur. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Peut-être vous paroît-il ridicule que j'oſe vous l'avouer ſi promptement ; mais ſi vous me connoiſſiez davantage, peut-être vous détermineriez-vous moins difficilement ; & ma ſupériorité, pour parler ſelon vous, s'éclipſeroit bientôt : voilà ce qui m'engage à faire en ſorte d'arracher un conſentement qui ne devroit être que le prix d'un temps conſidérable d'aſſiduités & de ſoins.

LA BARONNE.

Ce que j'admire, c'eſt l'excès de votre modeſtie. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

C'eſt que je ne crois pas que dans une affaire ſi ſérieuſe, il faille ſe donner pour plus que l'on ne vaut.

LA BARONNE.

Mais je trouve que vous valez beaucoup, & j'ai mes craintes auſſi, c'eſt que vous ne vous abuſiez exceſſivement ſur tout ce que je vous paroîs mériter. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Parlez-moi donc ſérieuſement, Madame, & tirez-moi de l'inquiétude où vous me mettez ; répondez-moi, je vous prie, d'une maniere à me donner l'eſpérance la plus flatteuſe que je puiſſe concevoir.

LA BARONNE.

Oh ! je vous crois très-ſincérement, & rien ne peut m'engager plus facilement à me décider que le ton que vous venez d'employer. (*Elle rit, & ſort.*

SCENE IX.

LE COMTE, *la regardant aller.*

Ce qui m'arrive eſt unique ! je me ſuis moqué de vingt femmes, qui en ont toutes été la dupe ; & celle-ci, à qui je parle très-ſérieuſement, ſe rit de moi ! je m'y perds. Sans doute elle aime ailleurs. La Marquiſe n'en eſt pas inſtruite, apparemment. Je ſuis déſeſpéré d'avoir vu la Baronne !

SCENE X.

LE COMMANDEUR, LE COMTE.

LE COMMANDEUR.

Ou ſont donc ces Dames ? réponds-moi : que fais-tu là à rêver, toi ?

LE COMTE.

C'eſt une aventure incroyable !

LE COMMANDEUR.

Quoi donc ?

LE COMTE.

Cette Baronne de Rianville, vient de ſe moquer de moi en plein.

LE COMMANDEUR.

Comment ?

LE COMTE.

La Marquiſe eſt une tête auſſi comme il n'y en a point. Elle avoit imaginé que je pourrois épouſer la Baronne, je crois qu'elle l'a prévenu de ce projet, j'arrive ; elle me laiſſe avec elle : ſa fortune m'avoit tenté, & ſa figure me décide dès le premier moment ; jamais aucune femme n'a ſu me plaire davantage.

LE COMMANDEUR.

Eh bien, tout a été conclu, arrangé dans l'inſtant, ſans doute ?

LE COMTE.

Eh ! point du tout. J'ai tout employé pour lui faire connoître l'aſcendant que ſes charmes ont acquis tout-à-coup ſur mon cœur, en la voyant pour la premiere fois, & je lui ai montré le deſir le plus vif de l'épouſer.

LE COMMANDEUR.

Ce n'eſt pas perdre de temps.

LE COMTE.

Mais je la croyois prévenue par la Marquiſe, & je ne voulois pas d'ailleurs qu'elle crût que je puſſe former ſur elle d'autres deſſeins.

LE COMMANDEUR.

Cela eſt délicat.

LE COMTE.

Tu m'impatientes avec tes réflexions.

LE COMMANDEUR.

Finis.

LE COMTE.

La Marquiſe n'a fait que me rire au nez, & je n'ai pu lui rien perſuader.

LE COMMANDEUR.

Tu le crois ?

LE

LE COMTE.

J'en ſuis sûr.

LE COMMANDEUR.

Celui-là eſt délicieux !

LE COMTE.

Cette exclamation-là, prouve tout-à-fait l'intérêt que tu prends à ma ſituation.

LE COMMANDEUR.

Ta ſituation ! voilà un grand mot. Voyons, expliquons-nous : tu en es donc réellement amoureux ?

LE COMTE.

Je te dis à en perdre l'eſprit.

LE COMMANDEUR.

Ah çà, en honneur, tu ne me perſifles pas, tu n'as pas réuſſi ?

LE COMTE.

Je te dis que je ſuis déſeſpéré.

LE COMMANDEUR.

Je n'avois pas prévu cela.

LE COMTE.

Pourquoi donc ?

LE COMMANDEUR.

Je te le dirai. Voici ces Dames ; je vais tâcher de pénétrer les raiſons de la Baronne. Ne t'éloigne pas.

LE COMTE.

Je remets mes intérêts entre tes mains.

SCENE XI.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR, *à part.*

Elles ne me voyent pas, écoutons.

LA MARQUISE.

Mais, en vérité, Madame, je ne ſaurois croire cela.

LA BARONNE.

Je vous dis que je le connoiſſois de réputation, & l'on ne m'a pas trompée. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Mais que vous a-t-il dit enfin ?

LA BARONNE.

Oh ! que ſais-je, moi ? que je pouvois ſeule faire ſon bonheur, comme s'il me connoiſſoit depuis long-temps; enfin, il ne m'a pas dit un mot ſans me perſifler. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et que lui avez-vous répondu ?

LA BARONNE.

Que j'étois enchantée de ſa modeſtie. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et tout cela en riant ?

LA BARONNE.

Mais jugez, j'étois d'un embarras extrême. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Il eſt donc perſuadé qu'il vous convient ?

LA BARONNE.

Je crains qu'il n'imagine que j'aie été la dupe de tout ce qu'il m'a dit. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Eh bien, Madame, vous pouvez ceſſer d'être inquiete.

LA MARQUISE.

Quoi, vous avez entendu ce que la Baronne vient de dire ?

LE COMMANDEUR.

Oui, vraiment, & tout ceci eſt fort plaiſant!

LA MARQUISE.

Comment donc ?

LE COMMANDEUR.

C'eſt que le Comte eſt réellement perſuadé que Madame la Baronne s'eſt moquée de ſes prétentions ſur elle.

LA MARQUISE.

Ah ! celui-là eſt charmant !

LA BARONNE.

Madame, Monſieur le Commandeur me perſifle auſſi, & je vous avoue que j'en ſuis furieuſe. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Non, je vous réponds du Commandeur.

LE COMMANDEUR.

Et moi du Comte ; mais je vois que vous ſerez difficiles à perſuader l'un & l'autre. Je vous ai bien dit, Madame la Marquiſe, que ce mariage-là ne réuſſiroit pas, ſi je ne m'en mêlois point.

LA MARQUISE.

Et que comptez-vous faire pour cela ?

LE COMMANDEUR.

Le voici. Il faut que Madame la Baronne m'honore aſſez de ſa confiance, pour me dire tout naturellement ſi le Comte lui convient.

LA BARONNE.

J'ai déjà dit à Madame, qu'un homme, qui la premiere fois qu'il m'a vue m'a perſiflée, ne ſauroit me convenir. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Mais, ſuppoſé qu'il ne vous ai pas perſiflée ?

LA BARONNE.

Eh bien, un autre homme qui lui reſſemblerroit, & qui n'auroit pas le défaut qu'il a, ne me déplaîroit pas. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Je vais le faire venir. (*Il va chercher le Comte.*)

LA BARONNE.

Ah ! gardez-vous-en bien, il me fait une frayeur mortelle. (*Elle rit.*)

LA MARQUISE.

Et que riſquez-vous de l'entendre encore une fois ?

LA BARONNE.

Mais tout. S'il alloit vouloir m'épouſer malgré moi, (*elle rit.*) je ſerois très-malheureuſe.

LA MARQUISE.

Quelle folie !

SCENE DERNIERE.

LA MARQUISE, LA BARONNE, LE COMTE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MADAME, voici le Comte, qui eſt déſeſpéré de n'avoir pu vous perſuader de la vérité de tout ce qu'il vous a dit.

LE COMTE.

Il eſt très-vrai, Madame, que la malheureuſe prévention où vous êtes contre moi, fera le malheur de ma vie, & que je ne ſais comment m'exprimer, pour vous convaincre de la vérité de mes ſentiments.

LA BARONNE.

Je ſais à merveille qu'il ne tiendroit qu'à moi de vous croire, & que même vous en ſeriez fort aiſe. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Ah ! Madame, je ſerois au comble du bonheur !

LA BARONNE.

Voilà ce que je dis, & ce qui n'arrivera pas. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Mais pourquoi ?

LE COMMANDEUR.

C'eſt que tu ne pourras jamais perſuader à Madame tout ce que tu ſens pour elle.

LA MARQUISE.

Oui, elle eſt très-piquée de ce que vous l'avez perſiflée; elle prétend que vous avez cette réputation, & que vous vous êtes laiſſé entraîner par ce penchant, dès le premier moment que vous l'avez vu.

LE COMTE.

Moi ! il ſeroit poſſible ? . . .

LA MARQUISE.

Je l'ai fort aſſuré que non.

LE COMMANDEUR.

Et moi auſſi. Tout ce que j'ai gagné, c'eſt qu'elle a trouvé que je la perſiflois. Voilà le fruit de ta malheureuſe habitude, de ne plus rien pouvoir perſuader.

LE COMTE.

A quelles épreuves faut-il que je me ſoumette, Madame, je vous en ſupplie, ordonnez, exigez, je ſuis prêt à tout.

LA BARONNE.

Je n'en veux point d'autres ; il m'eſt doux de

m'être trompée, & je vous prie de le croire. (*Elle rit.*)

LE COMMANDEUR.

Tu dois être content.

LE COMTE.

Oui, Madame ne ſe moque-t-elle pas encore de moi ?

LA BARONNE.

Je vous réponds que ce n'eſt pas mon défaut. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Allons, je dois aller cacher ma honte.

LE COMMANDEUR.

Ecoute-moi.

LE COMTE.

Que pourras-tu me dire ?

LE COMMANDEUR.

Que ceux qui paſſent leur vie à plaiſanter, ne ſupportent pas quelquefois la plaiſanterie des autres ; qu'ils craignent autant le ridicule, qu'ils ſont charmés de le faire naître, & de ſacrifier tout ce qui ſe trouve ſous leur main pour le ſeul plaiſir d'amuſer.

LE COMTE.

Je ne vois pas à quoi tu en veux venir, ſi ce n'eſt encore à me rendre plus odieux aux yeux de Madame.

LE COMMANDEUR.

Voilà ce qui n'arrivera pas, ſi tu ne veux plus avoir de défiance. Madame eſt vraie, & elle ſuit les mouvements de ſon cœur en conſentant à t'épouſer.

LE COMTE.

Seroit-il bien poſſible ?

LA MARQUISE.

Madame, raſſurez-le donc; allons, ma chere Baronne.

LA BARONNE.

Monſieur le Commandeur vient d'exprimer ſi bien tout ce que je penſe, que je n'ai rien à y ajouter. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Eh bien, tu vois comme elle ſe moque de moi.

LA BARONNE.

Vous m'offenſerez très-vivement, Monſieur, ſi vous continuez d'avoir cette penſée. Lorſque j'ai bien voulu revenir de la prévention où j'étois contre vous, ſur la parole de Madame la Marquiſe & celle de Monſieur le Commandeur. Je vous le dis très-ſérieuſement. (*Elle rit.*)

LE COMTE, *à part.*

Je n'y comprends plus rien.

LA BARONNE.

Vous héſitez encore à me croire ; prenez y garde, je penſerai que vous voulez jouer la modeſtie. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Et je ne vous paroîtrai donc jamais vrai ?

LA BARONNE.

Sera-ce ma faute ? n'ai-je pas fait tout ce qu'il falloit pour me perſuader moi-même ? (*Elle rit.*

LA MARQUISE.

Tenez, convenez de vos faits, & ne vous expliquez pas davantage.

LA BARONNE.

Pour moi, j'y conſens de tout mon cœur. (*Elle lui donne ſa main en riant.*)

LE COMTE, *lui baiſant la main.*

Ah ! mon bonheur n'eſt donc plus douteux !

LE COMMANDEUR.

Je vais dévoiler à préſent tout le myſtere. La gaieté de Madame la Baronne t'a embarraſſé ?

LE COMTE.

Il eſt vrai.

LE COMMANDEUR.

J'ai voulu que tu ſentiſſes une fois bien véritablement par toi-même, combien, avec l'ha-

bitude de perſifler, on ôte la confiance à ceux avec qui on eſt expoſé à vivre tous les jours.

LA BARONNE.

L'avis eſt bon, Monſieur le Comte. (*Elle rit.*)

LE COMTE.

Et je vous jure d'en profiter.

LE COMMANDEUR.

Allons, ne nous occupons plus que du ſoin d'aſſurer votre bonheur.

L'UNIFORME
DE
CAMPAGNE.

CENTIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

M. DUVERDIER, *Auditeur des comptes.*
Me. PAVARET, *Sœur de M. Duverdier.*
Mlle. BATILDE, *Fille de M. Duverdier.*
M. GOBERGEAU, *Subſtitut.*
M. LANDIER, *Greffier.*
M. DE CLAIRVILLE, *Fils de M. Landier.*
M. BETASSIER, *Préſident au grenier à ſel de Troyes.*
LA BRIE, *Laquais de M. Gobergeau.*

La Scene eſt dans la maiſon de campagne de M. Duverdier, à Arcueil.

L'UNIFORME DE CAMPAGNE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

ME. PAVARET, Mlle. BATILDE.

Mlle. BATILDE.

EH bien, ma tante, que dites-vous de Monſieur de Clairville, avec le nouvel uniforme ?

ME. PAVARET.

Je dis qu'il eſt bien bon de l'avoir fait faire.

Mlle. BATILDE.

Moi, je ſuis fort aiſe qu'il s'occupe de plaire à mon pere.

ME. PAVARET.

Et vous avez raiſon, puiſque vous l'aimez ;

mais je n'en trouve pas moins ridicule votre pere, de vouloir avoir un uniforme à ſa campagne.

Mlle. BATILDE.

Mais on dit que tout le monde en a.

Me. PAVARET.

Parce que tout le monde veut faire comme les Grands ; & qu'eſt-ce qui a commencé ? c'eſt le Roi d'abord, & puis les Princes. Je me ſuis fait expliquer tout cela, encore c'étoit des uniformes de chaſſe ; & mon frere n'avoit pas beſoin de faire faire des habits verds à tous ſes amis, pour tuer des lapins dans ſa baſſe-cour.

Mlle. BATILDE.

Il tire quelquefois des moineaux.

Me. PAVARET.

Oui, & il manque toujours les hirondelles.

Mlle. BATILDE.

Ma tante, permettez-moi d'aimer les habits verds.

Me. PAVARET.

Vous êtes peut-être comme mon frere, qui a choiſi cette couleur-là, parce qu'il s'appelle Monſieur Duverdier. Eſt-ce qu'il ne vouloit pas que les femmes fuſſent auſſi habillées de verd ?

Mlle. BATILDE.

Cela m'auroit été fort égal.

Me.

ME. PAVARET.

Moi je ne l'ai pas voulu ; on auroit cru que j'y aurois applaudi, pendant que je ſuis très-fâché qu'il ait cette fantaiſie-là. Il me ſemble que j'entends dire : Voyez donc les airs que ſe donne Monſieur Duverdier, pour un Auditeur des comptes ; encore s'il étoit Préſident, à la bonne heure. Et feu mon mari, qui avoit penſé l'être, n'auroit jamais fait une choſe pareille.

Mlle. BATILDE.

En vérité, ma tante...

ME. PAVARET.

Et puis les femmes ont déjà dit qu'elles ne porteroient jamais la livrée de Monſieur Duverdier ; enfin, cela fera que nous n'en aurons peut-être pas ici de long-temps.

Mlle. BATILDE.

Il eſt sûr que nous aurons des hommes.

ME. PAVARET.

Moi, j'aime les femmes ; parce qu'il faut bien quelqu'un à qui parler à la campagne, & que depuis qu'il y a un billard ici, vous voyez bien que nous reſtons toujours toutes ſeules.

Mlle. BATILDE.

Monſieur Landier nous tient quelquefois compagnie.

ME. PAVARET.

Oui, & il ne dit pas un mot ; ſi vous l'ai-

mez, c'eſt qu'il eſt le pere de Monſieur de Clairville. Pour Monſieur Gobergeau, il ſe moque de tout le monde.

Mlle. BATILDE.

Il eſt l'ami de mon pere; & je crois qu'il faudroit le mettre dans nos intérêts.

Me. PAVARET.

Pour déterminer votre mariage avec Monſieur de Clairville, n'eſt-ce pas?

Mlle. BATILDE.

Oui, ma tante.

Me PAVARET.

Et vous croyez qu'il ſera fort empreſſé de vous ſervir?

Mlle. BATILDE.

Pourquoi non?

Me. PAVARET.

Il eſt vrai qu'il pourroit avoir de là occaſion de vous faire des mauvaiſes plaiſanteries, & cela pourroit bien l'engager à ſe mêler de vos affaires.

Mlle. BATILDE.

Ah! voilà Monſieur de Clairville.

SCENE II.

Me. PAVARET, Mlle BATILDE, M. DE CLAIRVILLE.

Me. PAVARET.

Eh bien, Monſieur, ma niece eſt charmée de vous voir en habit verd; & moi, je vous trouve bien bon d'avoir eu cette complaiſance.

M. DE CLAIRVILLE.

Il n'y a pas grand mérite à cela, Madame; d'ailleurs, vous ſavez ce qui m'occupe le plus: ainſi tout ce qui peut y avoir rapport ne ſauroit être négligé.

Me. PAVARET.

Je ne crois pas que vous ſoyez inquiet de votre ſort.

M. DE CLAIRVILLE.

Mais, Madame....

Me. PAVARET.

Vous avez de l'impatience?

M. DE CLAIRVILLE.

Je l'avoue: je compte ſur vos bontés; mais Monſieur Duverdier ne termine rien.

Me. PAVARET.

Il n'avoit que ſon uniforme dans la tête ; cela l'empêchoit de s'occuper d'autre choſe ; & c'eſt ce qui faiſoit, quand je lui parlois de votre mariage, qu'il me répondoit oui, nous verrons cela ; rien ne preſſe.

Mlle. BATILDE.

Mais s'il s'engageoit avec un autre, ma tante ?

Me. PAVARET.

Je n'y donnerois pas mon conſentement, ma niece.

M. DE CLAIRVILLE.

Et s'il alloit en avant ?

Me. PAVARET.

Ma niece n'auroit pas mon bien.

M. DE CLAIRVILLE.

Et j'en ſerois la cauſe ! Ah ! Madame, j'en mourrois de douleur.

Mlle. BATILDE.

Que m'importeroit d'être riche, ſi l'on me ſéparoit de vous ?

Me. PAVARET.

Votre pere ſe tient tranquille à ſon ordinaire.

M. DE CLAIRVILLE.

Il m'a dit qu'il parleroit ; mais il ne preſſera rien. Je n'oſe parler moi-même, & je ne ſais

pas ſi je ne viens pas de me donner un petit tort vis-à-vis de Monſieur Duverdier.

Mlle. BATILDE.

Comment donc ?

M. DE CLAIRVILLE.

C'eſt que j'ai refuſé de tirer des moineaux avec lui, pour venir ici.

Me. PAVARET.

Il eſt donc ſorti ?

M. DE CLAIRVILLE.

Oui, il ſe promene le long des haies.

Mlle. BATILDE.

Ah ! voilà un Monſieur que je ne connois pas. Ma tante, allons-nous-en.

Me. PAVARET.

Je le veux bien. Il eſt auſſi en uniforme : il faut que ce ſoit un ami de votre pere.

Mlle. BATILDE.

Cela ne fait rien. Reſtez ici, Monſieur de Clairville, pour ſavoir qui c'eſt.

M. DE CLAIRVILLE.

J'irai vous rejoindre tout de ſuite.

SCENE III.

M. BETASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

M. BETASSIER.

Ah ! Monſieur, je vous cherchois ; on m'avoit dit que vous êtiez ici, & je vous ai reconnu d'abord quand je vous ai vu.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi, Monſieur ?

M. BETASSIER.

Oui, vraiment ; ce n'eſt pas que vous ne ſoyez bien rajeuni depuis dix ans que vous avez paſſé à Troyes ; mais je ſais bien pourquoi.

M. DE CLAIRVILLE.

Moi rajeuni ?

M. BETASSIER.

Oui vraiment, & cela ne me ſurprend pas, parce que mon pere m'a dit que je verrois à Paris des choſes bien extraordinaires.

M. DE CLAIRVILLE.

Celle-la, en effet, le ſeroit un peu.

M. BETASSIER.

Moi, je ne le trouve pas tant, à vous dire le vrai, parce que j'en ai bien vu des exemples.

M. DE CLAIRVILLE.

Des exemples ?

M. BETASSIER.

Oui, des gens qui ſont rajeunis, & cela eſt tout ſimple : quand on a toujours porté perruque, & que l'on reprend ſes cheveux, cela fait toujours cet effet-là.

M. DE CLAIRVILLE.

C'eſt une réflexion que je n'avois pas faite.

M. BETASSIER.

Et puis il m'étoit impoſſible de ne pas vous reconnoître avec votre habit verd.

M. DE CLAIRVILLE.

Comment ?

M. BETASSIER.

Oui, mon pere m'a dit que vous lui aviez écrit que tout le monde ſeroit en habit verd ici.

M. DE CLAIRVILLE.

C'eſt une raiſon.

M. BETASSIER.

Oui, une raiſon qui ma retenu à Paris dans une auberge pendant quinze jours, & cela m'a coûté bien cher.

M. DE CLAIRVILLE.

Il falloit venir ſans cela.

M. BETASSIER.

Mon pere me l'avoit bien défendu ; & le tailleur m'a fait attendre de jour en jour juſqu'aujourd'hui : tantôt c'étoit une nôce, tantôt c'étoit un deuil, tantôt .... Et puis il m'a fait mon habit trop large ; & comme il avoit pris trop de drap, à ce qu'il m'a dit, il m'a fait quatre culottes & un gilet pour l'hiver, & tout cela me coûte horriblement d'argent, qu'il a fallu payer encore.

M. DE CLAIRVILLE.

Il me paroît que vous avez affaire à Monſieur Duverdier ?

M. BETASSIER.

Oui, Monſieur, & une affaire qui doit me rapporter beancoup d'argent ; c'eſt ce qui me conſolera de la dépenſe de mon habit verd.

M. DE CLAIRVILLE.

En ce cas, Monſieur, je vous laiſſe, cela ne me regarde pas.

M. BETASSIER.

Quoi ! vous n'êtes pas Monſieur Duverdier ?

M. DE CLAIRVILLE.

Non, Monſieur.

M. BETASSIER.

Il eſt ſingulier que vous lui reſſembliez autant-

M. DE CLAIRVILLE.

Tenez, je crois que je l'entends ; je m'en vais. (*Il ſort.*)

M. BETASSIER.

J'ai bien fait de n'en pas dire davantage. Voilà ce que c'eſt que de ſavoir garder ſon ſecret. J'ai une grande obligation à mon pere de m'avoir élevé à cela.

SCENE IV.

M. GOBERGEAU, M. BETASSIER.

M. GOBERGEAU, *à part.*

QUELLE diable de fantaiſie d'aller tirer des moineaux ! On ne trouve perſonne ici pour jouer au billard. Mais quel eſt cet homme-là : je ne l'ai jamais vu ; je pourrai m'en amuſer peut-être.

M. BETASSIER.

Vous me regardez beaucoup ; je vois bien que vous me reconnoiſſez, Monſieur.

M. GOBERGEAU.

Il eſt vrai que je ne vous trouve pas du tout changé.

M. BETASSIER.

C'eſt ce que mon pere m'a dit : il prétend que j'ai autant d'eſprit que quand j'étois petit, & vous vous en appercevrez bien ; parce que vous n'aurez pas oublié tout ce que je vous ai dit, il y a dix ans, quand vous êtes venu voir mon pere à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Je m'en ſouviens bien, & je trouve que vous avez preſque autant d'eſprit que lui.

M. BETASSIER.

Oh ! bien davantage, à ce que m'a dit ma mere. Enfin, je ſuis bien aiſe de vous trouver ; car j'ai penſé dire notre ſecret à un Monſieur tout à l'heure que j'avois pris pour vous.

M. GOBERGEAU.

Et vous voyez bien à préſent que vous ne vous trompez pas ?

M. BETASSIER.

Oh ! pour cela non ; mais c'eſt qu'il avoit un habit verd comme vous.

M. GOBERGEAU.

Il eſt vrai que cela change bien la phyſionomie ; cependant moi je vous ai reconnu tout de ſuite.

M. BETASSIER.

C'eſt que vous avez une bonne mémoire.

M. GOBERGEAU.

Mais pas trop ; car j'oublie toujours les noms.

M. BETASSIER.

Vous ne vous ſouvenez pas du mien quand j'étois petit ?

M. GOBERGEAU.

J'ai une idée confuſe...

M. BETASSIER.

Je l'ai pourtant porté juſqu'à quinze ans, & je m'appellois Coco.

M. GOBERGEAU.

Ah ! Coco ! cela eſt vrai.

M. BETASSIER.

Mais à préſent je m'appelle Monſieur Betaſſier.

M. GOBERGEAU.

Ah ! Monſieur Betaſſier, je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

M. BETASSIER.

Ah ! Monſieur Duverdier, ne me traitez donc pas comme cela avec tant de cérémonie.

M. GOBERGEAU.

Je vous rends ce que je vous dois.

M. BETASSIER.

Vous avez bien de la bonté. Vous ne ſavez peut-être pas d'où vient ce nom ?

M. GOBERGEAU.

Votre pere a oublié de me le mander.

M. BETASSIER.

Il vient d'un clos que nous avons où nous élevons du bétail, & le bétail chez nous eſt des moutons, comme vous ſavez.

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, je ſais cela.

M. BETASSIER.

De ſorte qu'un clos renfermant le bétail, nous l'appellons bétaſſier, & mon pere m'a fait prendre ce nom; parce qu'en l'ajoutant à celui de Préſident, cela ſonne bien, voyez : Monſieur le Préſident Betaſſier.

M. GOBERGEAU.

Cela eſt fort beau!

M. BETASSIER.

Je crois que Mademoiſelle votre fille ſera fort aiſe de s'appeller Madame la Préſidente Betaſſier?

M. GOBERGEAU.

Il n'en faudra pas davantage pour la déterminer à vous épouſer. Mais d'où êtes-vous Préſident?

M. BETASSIER.

Du grenier à ſel.

M. GOBERGEAU.

Je ne m'étonne pas ſi vous en mettez tant dans tout ce que vous dites.

M. BETASSIER.

Cela n'eſt pas difficile à penſer, parce que dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es.

M. GOBERGEAU.

Il me paroît que vous avez de l'érudition.

M. BETASSIER.

Eh mais, je le crois bien. Eſt-ce que je n'ai pas été reçu tout-d'un coup avocat à Bourges, dès que je me ſuis préſenté ?

M. GOBERGEAU.

Vous n'avez donc pas eu beſoin pour cela de vous mettre dans le fauteuil ?

M. BETASSIER.

Non. L'on m'a dit qu'il y avoit un de mes confreres qui l'occupoit, qu'il faudroit attendre trop long-temps ; je m'en ſuis paſſé pour épargner mon argent.

M. GOBERGEAU.

Cela eſt fort ſenſé.

M. BETASSIER.

C'eſt qu'on ne l'a pas plutôt dépenſé, qu'on ne l'a plus.

M. GOBERGEAU.

Fort bien dit.

M. BETASSIER.

A propos de cela, on dit que Mademoiſelle votre fille eſt une riche héritiere; parce qu'elle a une tante qui eſt veuve, & qui ne veut pas ſe remarier.

M. GOBERGEAU.

Oui, c'eſt un excellent parti.

M. BETASSIER.

Son bien ne diminuera pas avec moi.

M. GOBERGEAU.

Vous ſaurez donc le faire valoir?

M. BETASSIER.

C'eſt là mon grand talent. Imaginez-vous que j'ai amaſſé tout l'argent qu'on me donnoit pour mes menus plaiſirs, quand j'étois au college.

M. GOBERGEAU.

C'eſt être bien habile.

M. BETASSIER.

Et depuis je n'ai rien prêté, qu'on ne m'en ait rendu bien davantage.

M. GBOERGEAU.

C'eſt être généreux!

M. BETASSIER.

Sûrement; car il y a des gens qui ne prêtent

jamais rien afin qu'on ne le garde pas, de peur de le perdre.

M. GOBERGEAU.

Et vous aimez beaucoup l'argent ?

M. BETASSIER.

Oh ! comme tout ! Oh ! ſi vous mourez de bonne heure, vous verrez comme je régirai tout votre bien : allez, allez, tous vos petits enfants ſeront bien riches.

M. GOBERGEAU.

Mais ſi la tante en queſtion ne penſe pas comme vous ?

M. BETASSIER.

Cela ne m'inquiete pas. On m'a dit qu'elle avoit bien de l'eſprit.

M. GOBERGEAU.

Oui ; mais elle eſt très-prodigue.

M. BETASSIER.

Oh ! cela ne m'embarraſſe pas, parce que je me mettrai à la tête de ſes affaires, je la prendrai en penſion chez moi, & elle n'aura nulle dépenſe à faire ; c'eſt même ce que mon pere vous mande dans une lettre que je devrois déjà vous avoir donnée : attendez que je la cherche. (*Il cherche dans ſa poche.*)

SCENE V.

M. LANDIER, M. GOBERGEAU, M. BETASSIER.

M. LANDIER.

QUE fais-tu donc ici, Gobergeau ?

M. BETASSIER.

Monſieur s'appelle Monſieur Gobergeau ?

M. LANDIER.

Sûrement.

M. GOBERGEAU.

Le diable t'emporte.

M. LANDIER.

Allons, viens trouver ces Dames qui t'attendent.

M. GOBERGEAU.

J'étois ici avec ton gendre.

M. LANDIER.

Mon gendre ?

M. GOBERGEAU.

Oui, je te laiſſe avec lui.

M. LANDIER.

Je ne ſais ce que tu veux dire. (*Il veut s'en aller.*)

SCENE

SCENE VI.

M. LANDIER, M. BETASSIER.

M. BETASSIER, *à part.*

Il ne me reconnoît pas. (*haut.*) Monſieur, un moment, je vous prie.

M. LANDIER.

Que me voulez-vous ?

M. BETASSIER.

Quoi, Monſieur, vous ne vous ſouvenez pas de m'avoir vu quelque part ?

M. LANDIER.

Non, jamais.

M. BETASSIER.

Cè n'eſt pas votre faute.

M. LANDIER.

Je le crois bien.

M. BETASSIER.

C'eſt que je ſuis bien grandi, comme vous voyez.

M. LANDIER.

Cela peut être.

M. BETASSIER.

Et puis vous ne m'avez pas vu encore en habit verd.

M. LANDIER.

Allons, je n'ai rien à vous dire.

M. BETASSIER.

Pardonnez-moi, Monſieur ; quand vous me connoîtrez, vous verrez que nous avons de grandes affaires enſemble.

M. LANDIER.

Vous vous trompez.

M. BETASSIER.

Oh que non ; ſi je me ſuis trompé deux fois ; je ne me tromperai pas une troiſieme. Apprenez que je ſuis le Préſident Betaſſier.

M. LANDIER.

Cela m'eſt fort égal.

M. BETASSIER.

C'eſt que vous ne ſavez pas mon nouveau nom.

M. LANDIER.

Je n'en ai que faire.

M. BETASSIER.

C'eſt moi qui m'appellois autrefois Coco. Vous me remettez bien à préſent ?

M. LANDIER.

Point du tout. Et je vous dis que j'ai affaire.

M. BETASSIER.

Si c'eſt dans votre jardin, je me promenerai avec vous.

SCENE VII.

ME. PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle. BATILDE.

M. GOBERGEAU.

TENEZ, le voilà qui s'en va avec notre ami Landier.

ME. PAVARET.

Eh! pourquoi faire?

M. GOBERGEAU.

Je lui ai perſuadé que Landier étoit ſon prétendu beau-pere.

ME. PAVARET.

Mais c'eſt donc ce qu'on appelle abſolument un ſot?

M. GOBERGEAU.

Oh! je vous en réponds, & le plus vilain avare qu'il ſoit poſſible de rencontrer.

ME. PAVARET.

Ce ſera au moins une raiſon à oppoſer à mon frere.

M. GOBERGEAU.

J'ai imaginé un bon moyen pour nous en défaire ; mais il ne faut pas perdre de temps.

Me. PAVARET.

Quel eſt ce moyen ?

M. GOBERGEAU.

Vous ſaurez que les habits verds lui tournent la tête, & qu'il croit, dès qu'il en voit un, que c'eſt Duverdier : il m'a prit pour lui.

Mlle. BATILDE.

Il a cru auſſi que Monſieur de Clairville étoit mon pere.

M. GOBERGEAU.

Où eſt-il Clairville ?

Me. PAVARET.

Il eſt allé chercher Monſieur Landier, pour l'engager à parler fortement à mon frere ; il voudroit bien que vous vouluſſiez auſſi l'appuyer.

M. GOBERGEAU.

Nous n'aurons pas beſoin de cela.

Me. PAVARET.

Que prétendez-vous faire ?

M. GOBERGEAU.

Qu'il me prenne encore pour Duverdier ; & je lui parlerai d'un ton....

Mlle. BATILDE.

Mais il vous reconnoîtra.

M. GOBERGEAU.

Non, non, laiſſez-moi faire. Songez donc que l'uniforme aide toujours à le tromper.

Me. PAVARET.

S'il étoit au moins bon à cela, je ne le déſapprouverois plus.

M. GOBERGEAU.

Ah! voila la Brie.

SCENE VIII.

Me. PAVARET, M. GOBERGEAU, Mlle. BATILDE, LA BRIE, *une perruque à la main.*

M. GOBERGEAU.

Est-ce bien là une perruque de Duverdier?

LA BRIE.

Oui, Monſieur; c'eſt St. Jean qui me l'a donnée.

M. GOBERGEAU.

Allons, cela eſt bon. Mon chapeau bordé.

LA BRIE.

Le voilà.

M. GOBERGEAU.

Et mon fuſil ?

LA BRIE.

Je l'ai apporté auſſi. Tenez, il n'eſt pas chargé.

M. GOBERGEAU.

Cela eſt fort bien. N'as-tu pas vu un Monſieur en habit verd que tu ne connois pas ?

LA BRIE.

Oui, Monſieur, il revient par ici : il m'a appellé ; mais je ne lui ai pas répondu.

M. GOBERGEAU.

Tu as bien fait. Va-t-en lui dire que Monſieur Duverdier l'attend ici.

LA BRIE.

Cela ſuffit. (*Il ſort.*)

M. GOBERGEAU.

Et vous, Meſdames, allez-vous en ; j'irai vous dire ſi j'ai réuſſi.

ME. PAVARET.

Ne tardez pas.

M. GOBERGEAU.

J'irai, dès que j'aurai rempli mon objet.

ME. PAVARET.

Et moi, je vais chercher un autre moyen, en cas que vous ne réuſſiſiez pas.

M. GOBERGEAU.

Allez-vous-en, car j'entends quelqu'un.

ME. PAVARET.

Allons, venez, ma niece.

SCENE IX.

M. BETASSIER, M. GOBERGEAU, LA BRIE.

LA BRIE.

TENEZ, Monſieur, le voilà Monſieur Duverdier.

M. BETASSIER.

Ah! Monſieur, j'ai eu bien de la peine à vous trouver.

M. GOBERGEAU.

C'eſt que j'étois allé à la chaſſe. Comment ſe porte votre pere?

M. BETASSIER.

Fort bien, Monſieur Gobergeau : il vous fait bien ſes compliments.

M. GOBERGEAU.

Pourquoi donc m'appellez-vous Monſieur Gobergeau ?

M. BETASSIER.

Ah ! je vous demande pardon ; mais c'eſt que j'ai parlé tout à l'heure à un Monſieur qui s'appelloit comme cela, & qui vous reſſemble beaucoup, mais beaucoup.

M. GOBERGEAU.

Cela n'eſt pas étonnant, il eſt mon frere de lait.

M. BETASSIER.

Les freres de lait ſe reſſemblent donc dans ce pays-ci ?

M. GOBERGEAU.

Comme les jumeaux.

M. BETASSIER.

Ah ! c'eſt la même choſe ?

M. GOBERGEAU.

Sans doute. Je ſuis bien aiſe que vous ayez fait faire mon uniforme, je l'avois mandé à votre pere.

M. BETASSIER.

Il me l'avoit bien recommandé ; & cela m'a coûté bien cher.

M. GOBERGEAU.

Cela ne fait rien. L'argent eſt fait pour s'en ſervir.

M. BETASSIER.

Oui ; mais plus on peut le garder, & mieux l'on fait.

M. GOBERGEAU.

Fi donc ! Eſt-ce que vous ſeriez un avare ?

M. BETASSIER.

Point du tout.

M. GOBERGEAU.

A la bonne heure ; car vous ne conviendriez pas à ma fille ; mais je lui recommanderai de vous former en tout cas. Vous êtes fort riche ; en vous alliant avec moi, vous le ſerez encore davantage.

M. BETASSIER.

Cela eſt bien bon.

M. GOBERGEAU.

Ainſi, il faudra vous faire honneur de votre bien.

M. BETASSIER.

C'eſt auſſi ce que je ferai.

M. GOBERGEAU.

Vous aurez bonne chere chez vous, ſans doute ?

M. BETASSIER.

Oui, en moutons ſur-tout, parce que nous en avons beaucoup ; auſſi nous aurons un gigot

tous les jours où nous aurons du monde ; & les autres jours, des épaules, & tout cela bien rôti.

M. GOBERGEAU.

C'eſt l'affaire du ménage, ma fille arrangera tout cela mieux que vous. Ah çà, dites-moi, lui avez-vous acheté un carroſſe bien commode ?

M. BETASSIER.

Non vraiment. Je compte que nous nous en irons par la diligence, où je retiendrai deux places, quand nous ſerons prêts de partir.

M. GOBERGEAU.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Monſieur ? vous croyez que je ſouffrirai que ma fille, quand elle ſera Madame la Préſidente Betaſſier, arrive à Troyes dans une diligence publique ?

M. BETASSIER.

Mais écoutez donc, Monſieur Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Non, Monſieur Betaſſier, je veux que ma fille faſſe la route en poſte, & avec beaucoup de monde.

M. BETASSIER.

Mais la diligence va en poſte, & avec beaucoup de monde. Il n'y a pas à craindre des voleurs.

M. GOBERGEAU.

Ce n'eſt pas les voleurs que je crains pour ma

fille, elle ne les craint point non plus; d'ailleurs les gens riches ſont faits pour être volés, ils le ſont tous les jours, il faut s'accoutumer à cela.

M. BETASSIER.

Mais je ne l'ai jamais été.

M. GOBERGEAU.

C'eſt que vous n'avez pas encore eu une maiſon à vous.

M. BETASSIER.

J'eſpere que j'empêcherai bien qu'on me vole.

M. GOBERGEAU.

Fi donc! Préſident, vous avez l'ame craſſe. Ma fille aura donc une très-bonne voiture à quatre places, tirée par quatre chevaux, & par deſſus tout cela une vache.

M. BETASSIER.

Ah! je vois bien à préſent que vous vous moquez de moi.

M. GOBERGEAU.

Non, parbleu, ce ſont mes intentions & celles de ſa tante.

M. BETASSIER.

Mais, Monſieur, on n'attele pas une vache avec des chevaux, cela ſeroit vilain.

M. GOBERGEAU.

Ignorant! vous ne ſavez donc pas ce que c'eſt qu'une vache?

M. BETASSIER.

Ah, ah, ah! je ne ſais pas ce que c'eſt qu'une vache, moi ? un Préſident, au grenier à ſel encore. (*Il rit.*)

M. GOBERGEAU.

Oui, oui, riez ; une vache ſe met ſur l'impériale de la voiture.

M. BETASSIER.

Elle doit l'aſſommer.

M. GOBERGEAU.

Non ; car c'eſt un pannier dans lequel on met des robes, des bonnets, & toutes les choſes dont une femme a beſoin.

M. BETASSIER.

Je ne comprendrai jamais cela.

M. GOBERGEAU.

Je le crois bien.

M. BETASSIER.

D'ailleurs, je n'ai pas beſoin de nourrir quatre chevaux & une vache quand je ſerai arrivé à Troyes.

M. GOBERGEAU.

Il le faudra pourtant.

M. BETASSIER.

Ni d'avoir une voiture à quatre places quand

nous ne ſerons que deux ; car moi, je ne veux jamais mener perſonne.

M. GOBERGEAU.

Et qui menera les deux femmes-de-chambre de la Préſidente ?

M. BETASSIER.

Elle n'en aura pas.

M. GOBERGEAU.

Elle n'en aura pas ! ma fille n'aura pas de femmes-de-chambre !

M. BETASSIER.

Non ; parce que nous avons un perruquier à Troyes qui coëffe toutes les femmes de la ville, elle le prendra.

M. GOBERGEAU.

Elle ne le prendra pas, ni vous non plus ; car vous n'épouſerez jamais ma fille.

M. BETASSIER.

Mais écoutez donc, Monſieurs Duverdier.

M. GOBERGEAU.

Et j'écrirai à votre pere que vous êtes un vilain, un avare.

M. BETASSIER.

Mais ſi Mademoiſelle votre fille vouloit de moi ?

M. GOBERGEAU.

Elle n'eſt pas capable de penſer comme vous.

M. BETASSIER.

Que je lui parle ſeulement.

M. GOBERGEAU.

Je ne le ſouffrirai pas ; & dès ce moment tout eſt rompu.

M. BETASSIER.

Monſieur, que je vous diſe un mot.

M. GOBERGEAU.

Non, je n'écoute plus rien, & je vous prie de ſortir de chez moi, & dans l'inſtant.

M. BETASSIER.

Vous me chaſſez ?

M. GOBERGEAU.

Ah ! je vous en réponds. Allons, ſortez.

M. BETASSIER.

Monſieur, ſavez-vous que j'ai du cœur ?

M. GOBERGEAU.

Qu'eſt-ce que vous ferez ?

M. BETASSIER.

Je m'en irai, & je n'épouſerai point votre fille.

M. GOBERGEAU.

C'eſt tout ce que je demande.

SCENE X.

M. DE CLAIRVILLE, M. BETASSIER, M. GOBERGEAU.

M. DE CLAIRVILLE.

MONSIEUR Gobergeau, ces Dames vous prient de venir promptement; mon pere eſt avec elles.

M. GOBERGEAU, *bas.*

La peſte t'étrangle !

M. BETASSIER.

Quoi ! c'eſt là Monſieur Gobergeau ?

M. DE CLAIRVILLE.

Monſieur, c'eſt lui-même, un des amis de Monſieur Duverdier.

M. GOBERGEAU, *bas à M. de Clairville.*

Bourreau, que faites-vous ?

M. DE CLAIRVILLE.

Moi ?

M. GOBERGEAU, *bas.*

Oui, vous. Allons, allons-nous-en; je vous dirai cela.

SCENE XI.

M. BETASSIER.

AH, ah ! ce n'étoit pas là Monſieur Duverdier !... Auſſi je ne m'y étois pas trompé d'abord ; je vois bien à préſent qu'il faut toujours ſuivre ſon premier mouvement ; ſi je l'eus cru pourtant, je ſerois parti, & je ſerois revenu à Troyes ſans l'avoir vu. Et mon pere, qu'eſt-ce qu'il auroit dit ?... Mais j'entends quelqu'un, il faut que je prenne bien garde à moi.

SCENE XII.

M. DUVERDIER, M. BETASSIER.

M. DUVERDIER, *un fuſil à la main, & un chapeau ſur la tête.*

MAIS voyez un peu ce vilain garde ! vouloir m'empêcher de tirer des moineaux : encore je n'ai jamais pu trouver les deux que j'ai tués en trois heures de temps. Ah ! je ne crains pas ſon procès-verbal.

M. BETASSIER.

C'eſt encore Monſieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Seroit-ce vous, Monſieur Betaſſier ?

M. BETASSIER.

Eh ! vous le ſavez bien ; mais je ne vous crains pas, comme vous voyez.

M. DUVERDIER.

Comment, vous ne me craignez pas ?

M. BETASSIER.

Non ; & je ne m'en irai pas que je n'aie parlé à Monſieur Duverdier.

M. DUVERDIER.

Eh bien, c'eſt moi qui ſuis Monſieur Duverdier.

M. BETASSIER.

Ah! qu'on ne m'attrape pas comme cela trois fois. Je ne vous parlerai ſeulement pas.

M. DUVERDIER.

Vous ne me parlerez pas?

M. BETASSIER.

Non, non, je vais attendre Monſieur Duverdier dans le jardin.

M. DUVERDIER.

Mais je vous dis encore une fois que c'eſt moi.

M. BETASSIER.

Bon, bon; c'eſt pour me chaſſer encore que vous voulez me faire reſter.

M. DUVERDIER.

Je vous ai chaſſé, moi?

M. BETASSIER.

Mais, sûrement.

M. DUVERDIER.

Mais regardez-moi bien.

M. BETASSIER.

Oui, pour voir encore Monſieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien obſtiné!

M. BETASSIER.

Mais vous l'êtes plus que moi ; puiſque vous voulez toujours me faire croire que vous êtes Monſieur Duverdier.

M. DUVERDIER.

Mais eſt-ce qu'on peut s'y tromper ?

M. BETASSIER.

Pardi, je vous le demande, avec tous ces diables d'habits verds.

M. DUVERDIER.

Ah ! vous les déſapprouvez ?

M. BETASSIER.

Et j'ai raiſon.

M. DUVERDIER.

Vous avez raiſon ? Mais approchez-vous donc, & regardez-moi.

M. BETASSIER, *regardant.*

Ah !

M. DUVERDIER.

Quoi ?

M. BETASSIER.

Il eſt vrai. Il me ſemble à préſent que vous n'êtes pas Monſieur Gobergeau. Ah çà, dites vrai : êtes-vous bien Monſieur Duverdier ? là, ne me trompez pas.

M. DUVERDIER.

Et pourquoi diable voulez-vous que je vous trompe ?

M. BETASSIER.

C'eſt que vous m'avez déjà trompé pluſieurs fois.

M. DUVERDIER.

Moi ?

M. BETASSIER.

Vous.... ou Monſieur Gobergeau.

M. DUVERDIER.

Monſieur Gobergeau aime à plaiſanter, & il ſe ſera amuſé....

M. BETASSIER.

A ſe moquer de moi ?

M. DUVERDIER.

Mais, oui.

M. BETASSIER.

Ecoutez donc, je penſe à préſent que cela pourroit bien être.

M. DUVERDIER.

Dites-moi d'abord pourquoi vous déſapprouvez mon uniforme ?

M. BETASSIER.

Je n'ai point déſapprouvé votre uniforme, je ne ſais pas ce que c'eſt.

M. DUVERDIER.

Ce ſont les habits verds que nous portons ici.

M. BETASSIER.

Dame, premiérement, c'eſt qu'ils ſont bien chers.

M. DUVERDIER.

Ah! vous êtes donc un avare?

M. BETASSIER.

Vous voyez bien que vous êtes Monſieur Gobergeau; car il m'a déjà dit cela.

M. DUVERDIER.

C'eſt-à-dire, qu'il vous connoît.

M. BETASSIER.

Non, Monſieur; car je ne ſuis pas un avare.

M. DUVERDIER.

Qu'eſt-ce donc que vous êtes?

M. BETASSIER.

Je ſuis économe.

M. DUVERDIER.

Ce n'eſt pas trop le vice du temps; mais j'aime mieux cela que de faire des dettes, en dépenſant plus que ſon revenu, comme font actuellement bien des gens dans ce pays-ci.

M. BETASSIER.

Oh! je ne ſerai ſûrement pas comme cela.

M. DUVERDIER.

Voilà ce que m'a mandé pluſieurs fois votre pere.

M. BETASSIER.

Vous connoiſſez donc ſon écriture?

M. DUVERDIER.

Mais sûrement.

M. BETASSIER, *montrant la lettre.*

Tenez, voyez un peu celle de cette lettre, de qui eſt-elle ?

M. DUVERDIER.

De votre pere.

M. BETASSIER, *donnant la lettre.*

Ah ! vous êtes donc le vrai Monſieur Duverdier ; j'en ſuis bien sûr à preſent, je ſuis bien votre très-humble ſerviteur.

M. DUVERDIER, *liſant.*

Il m'avoit déjà mandé tout cela. Ah ! il vous avoit recommandé de vous faire faire un habit verd ?

M. BETASSIER.

Oui, vraiment ; & je vous ai dit combien j'en avois été fâché.

M. DUVERDIER.

Sûrement, ma ſœur aſſurera tout ſon bien à ma fille, lorſque vous l'épouſerez.

M. BETASSIER, *ſe frottant les mains.*

Cela fera une bonne affaire !

M. DUVERDIER.

Vous paroiſſez bien aimer l'argent.

M. BETASSIER.

Pas mal.

M. DUVERDIER.

C'eſt votre affaire. Je vais vous mener chez ma ſœur, & vous y verrez ma fille.

M. BETASSIER.

Cela me fera grand plaiſir.

M. DUVERDIER.

Vous ſerez donc bien aiſe de vous marier ?

M. BETASSIER.

Oui, Monſieur, avec Mademoiſelle votre fille.

M. DUVERDIER.

Peut-être qu'elle ne paroîtra pas vous aimer beaucoup d'abord.

M. BETASSIER.

Oh ! cela ne fait rien.

M. DUVERDIER.

Mais, par la ſuite, cela viendra.

M. BETASSIER.

Ou cela ne viendra pas ; mais je ſerai ſon mari toujours.

M. DUVERDIER.

C'eſt donc là tout ce que vous voulez ?

M. BETASSIER.

Oui, avec le reſte.

M. DUVERDIER.

Ah ! ah ! vous êtes un petit malin.

M. BETASSIER.

Oh ! point du tout, je veux dire avec le bien qu'elle m'apportera.

M. DUVERDIER.

Mais fi donc ! il ne faut pas dire cela.

M. BETASSIER.

Oh ! pardonnez-moi, puiſque je le penſe.

M. DUVERDIER.

Je vois du moins que vous êtes franc.

M. BETASSIER.

Oui, Monſieur, c'eſt ce que je ſuis.

M. DUVERDIER.

Allons, venez, venez.

SCENE DERNIERE.

ME. PAVARET, Mlle. BATILDE, M. DUVERDIER, M. GOBERGEAU, M. LANDIER, M. BETASSIER, M. DE CLAIRVILLE.

ME. PAVARET.

MON frere, je viens vous faire part d'une réſolution que j'ai priſe.

M. DUVERDIER.

Et moi, ma ſœur, je viens vous préſenter Monſieur Betaſſier, qui ſera mon gendre.

ME. PAVARET.

Ah ! c'eſt Monſieur ?

M. BETASSIER.

Oui, Madame, c'eſt moi qui aurai l'honneur....

M. DUVERDIER.

Ma fille, ſaluez Monſieur.

M. BETASSIER.

Ah ! Mademoiſelle, ce n'eſt pas la peine de vous déranger.

M. DUVERDIER.

Ma ſœur, notre contrat ſera bientôt fait, parce que nous ſommes d'accord de tout.

M. BETASSIER.

Oui, nous ſommes d'accord; & Madame doit être très-sûre que ſon bien ſera en très-bonnes mains.

Me. PAVARET.

Qu'eſt-ce qu'il dit donc Monſieur Betaſſier?

M. BETASSIER.

Oh! vous ſavez bien, Madame.

Me. PAVARET.

Je ne comprends pas.

M. GOBERGEAU.

C'eſt qu'il eſt fort gai, à ce qu'il paroît, Monſieur Betaſſier.

M. BETASSIER.

Oui, Monſieur, c'eſt là mon défaut.

M. GOBERGEAU.

Cependant on n'a pas toujours envie de rire.

M. BETASSIER.

Oh! moi, quand je me marie, tout m'eſt égal.

Me. PAVARET.

A propos de mariage, mon frere, nous pourrons faire nos deux nôces le même jour.

M. DUVERDIER.

Comment nos deux nôces ?

Me. PAVARET.

Oui, celle de ma niece & la mienne.

M. DUVERDIER

Vous vous mariez ?

Me. PAVARET.

Oui. Puiſque vous ne voulez pas donner votre fille à Monſieur de Clairville qu'elle aime, je l'épouſe, & je lui donne tout mon bien.

M. DUVERDIER

Et vous y conſentez, vous, Monſieur Landier ?

M. LANDIER.

C'eſt leur affaire, pourquoi m'y oppoſerois-je ?

M. GOBERGEAU.

Il a raiſon ; tout le monde eſt ici d'accord.

M. DUVERDIER.

En ce cas, Monſieur Betaſſier, vous êtes trop heureux.

M. BETASSIER.

Comment, trop heureux ?

M. DUVERDIER.

Oui, je craignois que ma ſœur, qui protégeoit Monſieur de Clairville, ne s'opposât à votre mariage avec ma fille, & par ce moyen elle n'y met plus d'obſtacle.

M. BETASSIER.

Cependant, moi j'y en trouve un.

M. DUVERDIER.

Vous êtes ſans doute plus éclairé que nous.

M. BETASSIER.

Mais cela pourroit bien être; car vous ne voyez pas que ſi Madame donne ſon bien à Monſieur en l'épouſant, Mademoiſelle n'aura ni le Monſieur, ni le bien.

M. DUVERDIER.

Il eſt vrai; mais elle vous aura.

M. BETASSIER.

Oui, elle m'auroit, ſi Madame lui donnoit ſon bien.

Me. PAVARET.

Si je lui donne mon bien, ce ſera à condition que Monſieur de Clairville l'épouſera

M. BETASSIER.

Ah! dans ce cas-là vous le lui donneriez?

Me. PAVARET.

Sûrement.

M. BETASSIER.

Mais vous n'aviez donc pas beſoin de moi?

Me. PAVARET.

Non, Monſieur.

M. DUVERDIER

Mais, ma ſœur....

ME. PAVARET.

Voyez le parti que vous avez à prendre.

M. DUVERDIER.

Vous voulez que ma fille épouſe abſolument Clairville ?

ME. PAVARET.

Oui, mon frere.

M. DUVERDIER.

Et vous, Monſieur ?

M. BETASSIER.

Ce ſera comme il vous plaira.

M. DUVERDIER.

Vous êtes bien honnête. En ce cas, j'y conſens de tout mon cœur.

Mlle. BATILDE.

Ah, ma tante, que je vous ai d'obligation !

ME. PAVARET.

Soyez heureux, mes enfants, & je ſerai trop contente.

M. BETASSIER.

Je ne vois pas pourquoi mon pere m'a fait venir ici, pour être témoin de tout cela, moi.

M. GOBERGEAU.

Eh ! n'êtes-vous pas trop heureux de remporter l'uniforme de M. Duverdier à Troyes ?

M. BETASSIER.

Je voudrois ne l'avoir jamais vu, ni porté de ma vie, & je repars tout de ſuite. (*Il s'en va.*)

M. GOBERGEAU.

Par la diligence, ſans doute ?

M. DUVRDEIER.

Laiſſons-le aller ; je ſuis ſeulement fâché que ce ſoit un uniforme de moins que je verrai dans ma maiſon.

LES
DEUX COMÉDIENS
DE
PROVINCE.

CENT UNIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

RAMAGEAU, *en habit brodé.*
RIANVAL, *en habit de valet.* } *Comédiens.*

ROBERT,
GRAND-PIERRE,
JEAN LE BLANC,
JAQUOT, } *Payſans.*

La Scene eſt dans la Campagne.

LES

LES DEUX COMÉDIENS DE PROVINCE.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

SAIS-TU bien, Rianval, que je commence à être fort content de ce qui nous eſt arrivé.

RIANVAL.

Quoi, Ramageau ? de ce que notre ſalle de comédie a été brûlée, & qu'il ne nous reſte plus rien.

RAMAGEAU.

Mais nous n'avions pas grand-choſe.

RIANVAL.

Nous avons ſauvé le meilleur, qui étoit nos habits de théatre.

RAMAGEAU.

Et en nous ſauvant ainſi, nos dettes ſont payées.

RIANVAL.

Nous n'aurions jamais pu ſatisfaire ces animaux de créanciers.

RAMAGEAU.

Nous ne pouvions leur donner pour argent comptant, que la ſcene de Dom Juan & de Monſieur Dimanche.

RIANVAL.

Et celle du Joueur avec ſon Tailleur. Oui; mais nous voyageons à pied.

RAMAGEAU.

Nous nous promenons : qu'eſt-ce que nous faiſons par jour, deux ou trois lieues ?

RIANVAL.

Selon que les châteaux ſe trouvent ſur notre chemin. Cette vie me paroît aſſez commode; c'eſt à-peu-près celle des mendiants, qui ne ſement rien, & qui recueillent autant que ceux qui travaillent.

RAMAGEAU.

Ai-je l'air d'un mendiant ? en ai-je le ton, avec cet habit & mes talons rouges ?

RIANVAL.

C'eſt moi qui te le donne le ton ; je ſuis comme le chat botté, & toi comme le fils du meûnier, je te fais valoir ; mais j'aime mieux mon rôle que le tien.

RAMAGEAU.

Tu vis avec les valets.

RIANVAL.

Oui, que je fais rire, & qui me régalent bien.

RAMAGEAU.

On me traite avec reſpect ſur les chemins où je paſſe, & avec conſidération dans les maiſons.

RIANVAL.

Oui ; parce que je vais annoncer qu'un Seigneur, dont la chaiſe eſt caſſée dans le village ; demande au Seigneur chatelain à coucher & à ſouper ; mais quand on n'a pas le ſol pour jouer dans la ſociété, on ne fait pas un trop beau rôle.

RAMAGEAU.

Je joue le rôle d'amoureux auprès de toutes les femmes ; & elles me trouvent charmant, & de la meilleure compagnie.

RIANVAL.

Oui ; mais il faut partir le lendemain avant que tout le monde ſoit éveillé, afin qu'on ne s'apperçoive pas que nous n'avons pas d'équi-

page. Tu attends long-temps le ſouper ; & moi je mange en arrivant, & je dors, ſi j'en ai envie, en attendant qu'on ſerve ; enfin, je ne changerois pas mon habit contre le tien.

RAMAGEAU

Ni moi non plus, aſſurément ; tu ne manges que des reſtes, quand je fais très-bonne chere.

RIANVAL.

Il ne faut pas tant faire le fin, ces reſtes valent mieux que nos ſoupers d'auberge. En arrivant ici, j'ai mangé d'un pâté excellent, dont j'ai encore deux bons morceaux de croûte dans ma poche, que tu ſerois peut-être bien heureux de trouver demain, ſi notre journée eſt longue.

RAMAGEAU.

Fi donc !

RIANVAL.

Tu as peut-être bien faim, à préſent que tu fais le dédaigneux.

RAMAGEAU.

Mais pas mal. Sais-tu ſi je ferai bonne chere ce ſoir ?

RIANVAL.

Tu auras une fricaſſée de poulet, une compote de pigeons, un dindon rôti avec une ſalade.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

Cela ne ſera peut-être pas trop bon ; c'eſt la femme du concierge qui fait la cuiſine ; nous aurions dû aller plus loin.

RAMAGEAU.

L'idée de vivre ici aux dépens d'un homme abſent, m'a paru plaiſante.

RIANVAL.

Oui, & ces bonnes gens qui nous ont dit : Monſieur eſt ſans doute Monſieur Rotor, l'ami de notre maître.

RAMAGEAU.

Cela eſt aſſez heureux ; car nous ne ſavions pas le nom d'un de ſes amis.

RIANVAL.

Je me ſuis informé de ce Monſieur Rotor.

RAMAGEAU.

Eh bien ?

RIANVAL.

C'eſt un vilain homme, qui a une très-mauvaiſe réputation dans le pays, qui eſt dur, inhumain & fat.

RAMAGEAU.

Voilà donc le rôle qu'il faudra que je joue tant que je reſterai ici ; car je penſe que nous pourrions y reſter deux jours pour faire blanchir nos chemiſes, en diſant que nous attendons une nouvelle chaiſe, ayant renvoyé la nôtre.

RIANVAL.

Cela eſt bien imaginé.

RAMAGEAU.

Tu ſens bien que je vais regner en maître dans cette maiſon, comme ſi elle m'appartenoit.

RIANVAL.

Moi, qui n'ai pas de vanité, j'aimerois autant aller ailleurs ; car ſi le véritable maître de la maiſon arrivoit, cela ſeroit embarraſſant.

RAMAGEAU.

Pour des Comédiens ? j'inventerois cent fables dans un inſtant. Tu n'auras qu'à ſeulement me ſoutenir.

RIANVAL.

Ne t'embarraſſe pas.

RAMAGEAU.

Mais le ſouper doit être prêt. J'ai envie de retourner au château.

RIANVAL.

La faim rend le temps long.

RAMAGEAU.

Voici des payſans qui nous regardent beaucoup.

RIANVAL.

C'eſt de la conſidération & des reſpects qu'ils t'apportent.

RAMAGEAU.

Il faut en jouir, & s'amuſer pour paſſer le temps, en attendant le ſouper.

SCENE II.

RAMAGEAU, RIANVAL, ROBERT, GRAND-PIERRE, JEAN LE BLANC, JACQUOT.

ROBERT, *à Rianval.*

Nous ſaurons bien ſi c'eſt Monſieur Rotor.

JEAN LE BLANC.

J'allons le demander à cet autre qui eſt avec lui.

JACQUOT.

Laiſſe-moi faire.

GRAND-PIERRE.

Eh bien oui ; ſi c'eſt lui, je l'y parlerons.

JACQUOT.

Pourriez-vous me dire comment s'appelle ce Monſieur là ?

RIANVAL.

C'eſt Monſieur Rotor.

ROBERT.

C'eſt bian vrai ?

RIANVAL.

Quand je vous le dis, vous devez me croire.

GRAND-PIRRRE.

En vous remerciant.

RAMAGEAU

Qu'eſt-ce que veulent ces gens-là ?

ROBERT.

Nous demandions ſi vous vous appelliez Monſieur Rotor ?

RAMAGEAU.

Oui, pourquoi.

ROBERT.

C'eſt vous, Monſieur, qui avez fait bâtir ce château à deux lieues d'ici ?

RAMAGEAU.

Oui, le trouvez-vous beau ?

GRAND-PIERRE.

Ah ! mon Dieu, oui Monſieur, très-beau ; il y a une avenue bien longue !

RAMAGEAU.

Mais pas mal.

JAQUOT.

Il y avoit là des maiſons avant l'avenue.

RAMAGEAU.

Oui qui m'embarraſſoient, j'ai fait raſer tout cela.

ROBERT.

Et ſavez-vous à qui étoient ces maiſons.

RAMAGEAU.

Je ne m'en ſouviens plus.

ROBERT.

C'étoit à la veuve Martin qui étoit ma mere.

GRAND-PIERRE.

Et à la veuve Michel qui étoit ma tante.

JEAN LE BLANC.

Et notre couſine à nous deux. *Il montre Jaquot.*

RAMAGEAU.

Eh bien, à la bonne heure.

ROBBRT.

Mais, Monſieur, quand on prend le bien des gens, il faut le payer.

RAMAGEAU.

Cela eſt juſte.

GRAND-PIERRE.

On n'en a payé que le quart.

RAMAGEAU.

Apparemment que cela ne valoit pas davantage.

ROBERT.

Elles n'ont pas pu acheter d'autres maiſons, & c'eſt vous qui les avez rendu malheureuſes en les ruinant.

RAMAGEAU.

Elles ſont payées ; ainſi tout cela eſt fini.

GRAND-PIERRE.

Nous ne vous demandons pas d'argent ; mais cela n'eſt pas fini.

RAMAGEAU.

Comment ! cela n'eſt pas fini ?

ROBERT.

Non morgué, & je voulons en tirer vengeance nous-mêmes ; puiſque je n'avons pas pû avoir de bonnes raiſons autrement.

RAMAGEAU

Mais qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Si j'appelle mes gens, je vous ferai aſſommer.

GRAND-PIERRE.

Nous ne les craignons pas. En vela un qui nous paroît un honnête homme, qu'il ne ſe mêle pas de cela.

RIANVAL.

Meſſieurs, je ne dis rien.

ROBERT.

Et vous faites bien.

RAMAGEAU.

Mais un petit moment ; mes amis, qu'eſt-ce que vous voulez ?

GRAND-PIERRE.

Vous donner autant de coups de bâton que vous nous avez volés d'écus.

RAMAGEAU.

Eh bien, un moment, je vous les rendrai.

ROBERT.

Oui, vous nous le promettrez, & puis vous ne nous tiendrez pas parole ; j'aimons mieux le certain que l'incertain. *Il leve ſon bâton.*

RAMAGEAU.

Ah ! ça un moment, écoutez-moi ; il faut s'expliquer, je crois que vous avez raiſon.

JAQUOT.

Je le ſavons bien.

RAMAGEAU.

On m'a dit que ce Monſieur Rotor étoit un vilain, un avare.

JEAN LE BLANC.

Dites un frippon, de prendre le bien d'autrui.

RAMAGEAU.

Eh bien, oui il eſt un frippon, un coquin, tout ce que vous voudrez ; mais je ne ſuis pas Monſieur Rotor, moi.

GRAND-PIERRE.

Oh ! que je ne nous payons pas de ces raiſons là.

RAMAGEAU.

Bien loin d'être Monſieur Rotor, je ne ſuis qu'un Comédien, & je m'appelle *Ramageau*.

JEAN LE BLANC.

Oh ! vous autres gens riches, vous avez trente-ſix noms, cela eſt égal.

RAMAGEAU.

Je vous dis que je ne ſuis pas riche.

RIANVAL.

Cela eſt bien vrai.

ROBERT.

Encore une fois, je vous diſons de ne pas vous mêler de cela ; vous faites mal de ſervir un coquin comme celui-là ; mais il faut vivre comme on peut, & je vous le paſſons.

RIANVAL, *à part.*

Je ne ſais pas trop comment il ſe tirera delà.

RAMAGEAU.

Pourquoi ne voulez-vous pas croire ce que je vous dis ?

GRAND-PIERRE.

Parce que vous avez un habit qui ne ment pas comme vous, & qui dit que vous êtes riche.

JAQUOT.

Et qué vous nous avez dit, vous-même, que vous êtiez Monſieur Rotor.

RAMAGEAU.

J'ai voulu badiner.

ROBERT.

Oh ! bien, nous n'avons pas envie de rire; & nous ne badinerons pas, nous. *Il leve ſon bâton.*

RAMAGEAU.

Comment.... *Il s'enfuit.*

GRAND-PIERRE.

Oh ! je t'attrapperons bian. *Ils courent tous après ; on les entend frapper, & Ramageau crie.*

RAMAGEAU, *ſans paroître.*

Haye, haye, haye.

RIANVAL.

Le pauvre diable, n'aimera plus autant ſon bel habit.

RAMAGEAU, *revenant en criant.*

Haye, haye, haye.

ROBERT.

Monſieur, nous vous baillons bien le bonjour.

GRAND-PIERRE.

Oui, nous voilà quitte.

JAQUOT.

A moins que vous ne vouliez nous revenir revoir.

JEAN LE BLANC.

Je vous régalerons de même.

SCENE DERNIERE.

RAMAGEAU, RIANVAL.

RAMAGEAU.

Le diable emporte les coquins ! Mais pourquoi donc ne m'as-tu pas défendu ?

RIANVAL.

Et avec quoi ? Et puis je n'ai pas voulu diminuer ta part de la conſidération qu'on te porte avec ton habit brodé.

RAMAGEAU.

Oui ; c'eſt bien là le moment de plaiſanter.

RIANVAL.

Monſieur Rotor veut-il venir ſouper au château ?

RAMAGEAU.

Le diable emporte Monſieur Rotor, ſon ami, & ſon château.

RIANVAL.

Et l'avenue, n'eſt-ce pas ?

RAMAGEAU.

Je n'ai pas envie que ces coquins-là reviennent ici me retrouver ; allons-nous en.

RIANVAL.

Mais tu n'as pas ſoupé.

RAMAGEAU.

Ah ! je n'ai pas faim, éloignons-nous toujours promptement.

RIANVAL.

Allons, je le veux bien ; mais tu ne ſeras pas fâché de trouver la croûte de pâté que j'ai dans ma poche, ce ſoir ou demain matin.

ARLEQUIN ;

ARLEQUIN,

CHIEN ENRAGÉ.

CENT DEUXIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

PANTALON.
LE DOCTEUR.
CAMILLE, *Servante de M. Pantalon.*
ARLEQUIN, *Valet du Docteur.*

La Scene eſt chez Monſieur Pantalon.

ARLEQUIN, CHIEN ENRAGÉ.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

CAMILLE *balayant l'appartement & s'arrêtant.*

MONSIEUR Pantalon me dit de tout ranger ici avec ſoin, qu'il a des raiſons qu'il me dira : qu'eſt-ce que cela ſignifie ? S'il alloit me forcer de l'épouſer !.... comment lui réſiſter ſi Arlequin ne m'aide pas ? (*Elle balaye, puis elle s'arrête*) : Arlequin m'a promis de venir ici ce matin, & il ne vient pas. (*Elle balaye*). Ne m'aimeroit-il plus ? (*Elle balaye*). Ah ! le voilà. (*Elle quitte ſon balais pour aller à Arlequin*).

SCENE II.

ARLEQUIN, CAMILLE.

ARLEQUIN, *tournant autour de l'appartement; Camille le ſuit.*

HÉ, je cherche Camille par toute la maiſon & je ne la trouve pas, il faut qu'elle ſoit allée chez la Bouchere, puis chez la Rôtiſſeur, après elle aura été acheté de la ſalade, après la ſalade elle aura acheté (*Camille ſe met devant lui*). Ah, te voilà, je t'ai cherché par-tout, dans le puits, dans le four, dans l'écurie, la remiſe, ſous les lits, ſous les fauteuils, dans.... hé comment te portes-tu? Et bonjour, ma chere Camille, je ne t'ai pas plus vu depuis hier au ſoir. J'ai rêvé toute la nuit que je te diſois : ah, que tu es jolie! que tu es charmante! que tu as un beau petit nez! que tu as de beaux petits yeux! que tu as une belle grande bouche! que tu as de belles grandes oreilles! que tu as.... & toi, tu me diſois, (*faiſant la petite voix*) : Ah, mon cher Arlequin, que tu es bien honnête! que tu as un beau teint! que tu as de beaux cheveux! ah, comme je t'aime! je t'aime bien; & puis à préſent que

tu es là, que je te vois, que je te parle de tout cela, tu ne me dis rien, tu ne me réponds pas, tu...., tu...., tu...

CAMILLE.

Hé, tu parle toujours.

ARLEQUIN.

C'eſt que je ſuis ravi, enchanté de te voir; la joie me tranſporte la langue comme une cloche qui ſonne drelin, drelin, plein, plon, plein, plon.

CAMILLE.

Hé bien, écoute-moi à préſent.

ARLEQUIN.

Ah, je t'écouterai tout la jour, tout la mois, tout l'année, tout la temps de l'almanach; tu n'as qu'à dire, je ſuis par-tout une oreille pour t'écouter; mes bras, mes jambes, ma tête, mes pieds, mes mains, tout cela c'eſt une oreille.

CAMILLE.

Mais tais-toi, ſi tu veux que je parle.

ARLEQUIN.

Hé bien, hé bien, oui, parle, parle, parle donc promptement, je m'ennuie moi, d'écouter comme cela, ſi tu dis rien.

CAMILLE.

Je t'attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Tu m'attendois, & moi auſſi je t'attendois ; mais quand j'ai vu que tu ne venois pas, j'ai dit comme cela : il faut que j'aille ; parce que c'eſt moi qui ſuis l'amoureux, parce que c'eſt à un amoureux à aller trouver ſa maîtreſſe, mais il faut qu'elle lui parle quand il vient ; qu'elle lui diſe, par exemple.....

CAMILLE.

Laiſſe-moi donc dire.

ARLEQUIN.

Ah ; oui, c'eſt juſte, il faut que l'amoureux il ſe taiſe ; mais c'eſt que la joie, vois-tu... la raviſſement....

CAMILLE.

Hé bien, tu n'auras bientôt plus de joie.

ARLEQUIN.

Comment donc ?

CAMILLE.

C'eſt qu'il nous arrive un malheur affreux.

ARLEQUIN.

Et quoi ?

CAMILLE.

Parle donc à préſent, parle, parle, parle.

ARLEQUIN.

Je n'en ai plus la force ; ma langue elle eſt embarraſſée dans les larmes qui ne peuvent pas paſſer avec.

CAMILLE.

Tu ſais bien que Monſieur Pantalon eſt amoureux de moi.

ARLEQUIN.

Oh, il y a bien long-temps que je ſais cela; mais c'eſt-il bien vrai.

CAMILLE.

Que trop malheureuſement. Il eſt aujourd'hui très-occupé, il ſemble que la tête lui ait tournée. Il a envoyé chercher ſon ami, Monſieur le Docteur. Il eſt allé chez le Traiteur; il m'a dit de bien nétoyer toute la maiſon, je ne ſais pas tout ce que cela veut dire.

ARLEQUIN.

Il a envoyé chercher Monſieur le Docteur, cela eſt vrai; (*il rêve*). Il eſt allé chez le Traiteur, lui qui n'aime pas à dépenſer, (*il rêve*). Il t'a dit de bien nétoyer la maiſon, c'eſt encore une autre choſe... (*il rêve*). S'il alloit vouloir ſe marier avec toi?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je m'en vais lui parler, moi; laiſſe-moi faire, laiſſe-moi faire, (*il ſe promene*). Je lui parlerai.

CAMILLE.

Et qu'eſt-ce que tu lui diras.

ARLEQUIN.

Oh, oh, oh, je lui dirai.... Monſieur Pantalon, d'abord; parce qu'il faut être poli. Monſieur Pantalon, n'avez-vous pas de honte, vous qui êtes un honnête homme.... N'eſt-il pas un honnête homme?

CAMILLE.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous qui êtes un noble Vénitien. N'eſt-il pas noble Vénitien?

ARLEQUIN.

Oui, oui.

ARLEQUIN.

Vous, qui êtes un vieillard; n'eſt-il pas un vieillard?

CAMILLE

Sûrement.

ARLEQUIN.

Vous qui aimez l'argent; n'aime-t-il pas l'argent?

CAMILLE.

Beaucoup.

ARLEQUIN.

D'épouſer une ſoubrette! Tu es une ſoubrette, toi?

CAMILLE.

Oui, je ſuis ſa ſervante.

ARLEQUIN.

Sa ſervante. Une fille qui eſt une pareſſeuſe. N'eſt-tu pas une pareſſeuſe?

CAMILLE.

Non, non.

ARLEQUIN.

Une fille qui ne ſait rien faire; tu ne ſais rien faire?

CAMILLE.

Je fais tout le ſervice de la maiſon.

ARLEQUIN.

Tout le ſervice de la maiſon. Une fille qui n'eſt pas jolie; tu n'eſt pas jolie? Ah, ſi, ſi, ſi, tu es jolie. Une fille qui aime le vin; n'aime-tu pas le vin?

CAMILLE.

Un peu; mais pas beaucoup.

ARLEQUIN.

Qui n'aime pas beaucoup le vin. Une fille qui aime les hommes: n'aimes-tu pas les hommes?

CAMILLE.

Je n'aime que toi, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Une fille qui n'aime que ſon cher Arlequin.

CAMILLE.

Il ne faut pas dire cela.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

CAMILLE.

C'eſt qu'il ſeroit jaloux.

ARLEQUIN.

Oh, mais cela ne me fait rien, qu'il ſoit jaloux.

CAMILLE.

C'eſt qu'il m'enfermeroit, & je ne pourrois plus te voir.

ARLEQUIN.

Ah ; cela eſt différent. Que veux-tu donc que je lui diſe ?

CAMILLE.

Je ne ſais pas.

ARLEQUIN.

Comment ferons-nous donc, ma chere Camille ?

CAMILLE.

Je n'en ſais rien ; car depuis que je ſuis avec lui, il me doit douze cents livres.

ARLEQUIN.

Et ſi tu ne veux pas te marier avec lui, il ne voudra pas te payer ?

CAMILLE.

Voilà ce que je crains.

ARLEQUIN.

Je vais parler de tout cela à Monſieur le Doc-

teur, il ſait la juſtice comme un.... comme un... Cela il ne fait rien. Il faudra qu'il empêche le mariage de Monſieur Pantalon avec toi, & qu'il te faſſe rendre ton argent.

CAMILLE.

S'il le peut.

ARLEQUIN.

Il faudra bien qu'il le puiſſe, parce que je me mettrai en colere, & quand je ſuis en colere, je ne ſuis pas de bonne humeur, je le menacerai.

CAMILLE.

Et de quoi ?

ARLEQUIN.

Je lui dirai, Monſieur le Docteur, vous êtes le maître, & moi le valet ; le maître il commande toujours à ſon valet ; mais moi je veux vous commander une fois. Il dira comment, qu'eſt-ce que c'eſt donc que cela ? Monſieur, il faut que vous faſſiez rendre juſtice à Mademoiſelle Camille, & puis le mariage, qu'il ſe faſſe avec moi, au lieu de Monſieur Pantalon, ſans cela....

CAMILLE.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Oui, il dira quoi, & moi je dirai ſans cela...

CAMILLE

Acheves donc.

ARLEQUIN.

Il dira auſſi : ſans cela.... Il m'aime beaucoup, Monſieur le Docteur ; je dirai donc ſans cela.... Il aura peur. Sans cela, je vais me jetter dans la riviere.

CAMILLE.

Toi, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur le Docteur, j'y ſuis réſolu.

CAMILLE.

Tu m'abandonnerois comme cela.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur le Docteur ; j'ai déjà marqué ma place ſur le Pont-Royal pour ſauter dans l'eau.

CAMILLE.

Quoi, c'eſt bien vrai ?

ARLEQUIN,

Oh, je ne badine pas, & j'ai acheté douze veſſies pour m'aider à nager.

CAMILLE.

Que veux-tu que je devienne après cela, mon cher Arlequin ?

ARLEQUIN.

Vous irez m'attendre aux filets de St. Cloud, pour me faire repêcher.

CAMILLE, *pleurant.*

Ah, ah, ah, ah, je crois déjà te voir mort!

ARLEQUIN.

Je te dis que je dirai tout cela à Monſieur le Docteur.

CAMILLE.

Ah! voilà Monſieur Pantalon.

ARLEQUIN.

Laiſſe, laiſſe-moi faire, je ne le crains pas.

SCENE III.

PANTALON, CAMILLE, ARLEQUIN.

PANTALON.

ALLONS, qu'eſt-ce que tu fais ici? Va-t'en.

ARLEQUIN.

Monſieur Pantalon, je venois pour vous dire...

PANTALON.

Tu me diras une autre fois.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur Pantalon....

PANTALON.

Sors d'ici, te dis-je.

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Docteur mon maître....

PANTALON.

Monſieur le Docteur ?

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur Pantalon.

PANTALON.

Qu'eſt-ce qu'il me mande ?

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur Pantalon, je m'en vais promptement.

PANTALON.

Veux-tu bien répondre ?

ARLEQUIN.

Vous voulez que je m'en aille.

PANTALON.

Viendra-t'il le Docteur ?

ARLEQUIN.

Je vous obéis.

PANTALON

Veux-tu bien parler ?

ARLEQUIN.

Vous me dites que je vous le dirai une autre fois.

PANTALON.

Mais je veux ſavoir....

ARLEQUIN.

Non, non, je reviendrai.

PANTALON, *l'arrêtant.*

Parles, ou je t'égrangle.

ARLEQUIN.

Hé, Monſieur, je venois pour vous dire que Monſieur le Docteur viendra bientôt vous voir.

PANTALON.

C'eſt bon.

ARLEQUIN.

Monſieur, vous n'avez rien à lui mander ?

PANTALON.

Dites-lui que je l'attends.

ARLEQUIN.

Adieu, Monſieur Pantalon. *Il paſſe par devant lui.*

PANTALON.

Adieu, adieu, Arlequin.

ARLEQUIN.

Adieu, Mademoiſelle Camille.

CAMILLE.

Adieu, Monſieur Arlequin, je ſuis bien votre ſervante.

ARLEQUIN, *revenant.*

Adieu, Monſieur Pantalon. (*Il paſſe par devant*).

PANTALON.

Adieu, adieu.

ARLEQUIN.

Adieu, Mademoiſelle Camille.

PANTALON.

Si tu ne t'en vas.... *Il pourſuit Arlequin, & il dit en revenant :* Ce drôle là d'Arlequin ! il ſe moque de moi, je crois.

ARLEQUIN, *revenant.*

Adieu, Monſieur Pantalon.

PANTALON, *il veut le pourſuivre.*

Attends-moi.

ARLEQUIN *s'enfuyant.*

Adieu, Monſieur Pantalon.

SCENE IV.

PANTALON, CAMILLE.

PANTALON.

Je crois que ce coquin-là, il a la hardieſſe d'être amoureux de toi.

CAMILLE.

Hé, pourquoi pas? il eſt le valet de Monſieur le Docteur; moi, je ſuis la ſervante de Monſieur Pantalon. Monſieur vaut bien Madame.

PANTALON.

Non, non, Monſieur ne vaut pas Madame; car tu ne ſeras plus une ſervante, ma chere Camille.

CAMILLE.

Pourquoi cela, Monſieur Pantalon? Je ne veux point changer d'état; n'ai-je pas bien ſoin de votre maiſon.

PANTALON.

Si, ſi, je ne me plains pas, au contraire; mais une autre aura ſoin de la maiſon, & tu en ſeras la maîtreſſe.

CAMILLE *riant.*

Moi la maîtreſſe? ah, ah, ah, ah, ah! com-

me Monſieur Pantalon ſe moque de moi ! ah, ah, ah, ah, ah !

PANTALON.

Je ne me moque point, ma chere Camille ; je veux que tu ſois ma femme.

CAMILLE *riant.*

Moi, votre femme ! moi ! ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Oui, & dès aujourd'hui.

CAMILLE *riant.*

Ah, je ne crois pas cela ! ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Tout-à-l'heure.

CAMILLE *riant.*

Moi, Madame Pantalon ? ah, ah, ah, ah, ah!

PANTALON.

Je n'attends que le Docteur pour faire le contract.

CAMILLE *riant.*

Ah, ah, ah, ah, ah ! le contract ! ah, ah, ah, ah, ah ! (*Elle s'en va*).

SCENE V.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

Elle devient folle de joie, apparemment. Ah, voilà le Docteur! Monſieur le Docteur, je vous ſouhaite bien le bonjour, je vous attends avec impatience.

LE DOCTEUR.

Bonjour, Monſieur Pantalon, je ſuis bien votre ſerviteur. Quelle affaire vous preſſe donc ſi fort?

PANTALON.

Je veux me marier, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Oh, pour ſe marier, il eſt toujours temps.

PANTALON.

Non, non; à mon âge, le plutôt vaut le mieux.

LE DOCTEUR.

Ah, vous pouvez avoir vos raiſons; d'ailleurs vous êtes fort riche....

PANTALON.

Non, je ne ſuis pas riche.

LE DOCTEUR.

Vous êtes un grand Seigneur Vénitien....

PANTALON.

Non, je ne ſuis pas un grand Seigneur.

LE DOCTEUR.

Vous épouſerez ſûrement une Princeſſe.

PANTALON.

Non, ce n'eſt pas une princeſſe.

LE DOCTEUR.

C'eſt donc une Ducheſſe ?

PANTALON.

Non, pas une Ducheſſe.

LE DOCTEUR.

Ah, une Marquiſe ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Non ? une Comteſſe, du moins ?

PANTALON.

Ni une Comteſſe non plus.

LE DOCTEUR.

C'eſt une Baronne ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une Préſidente ?

PANTALON.

Non.

LE DOCTEUR.

Une Intendante ?

PANTALON.

Non, non, non; c'eſt une ſervante.

LE DOCTEUR.

Une ſervante ? une ſervante !

PANTALON.

Oui, Camille, ma ſervante; je vous dis que je veux l'épouſer.

LE DOCTEUR.

Mais, Monſieur Pantalon, vous n'y penſez pas.

PANTALON.

J'y ai penſé tout ce qu'il me faut, & je veux que cela ſoit dès aujourd'hui.

LE DOCTEUR.

Je le veux bien, cependant...

PANTALON.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

Je ſuis obligé de vous parler en honnête homme....

PANTALON.

Comment ?

LE DOCTEUR.

En conſcience, comme à un ami....

PANTALON.

Hé bien ?

LE DOCTEUR.

Puiſque vous avez confiance en moi.

PANTALON.

Et dites donc ?

LE DOCTEUR.

C'eſt que vous ne ſavez peut-être pas une choſe ?

PANTALON.

Quoi ?

LE DOCTEUR.

C'eſt que Camille eſt amoureuſe d'Arlequin.

PANTALON.

Bon ! cet amour lui paſſera avec la fortune que je veux lui faire. Allons, faiſons toujours le contrat.

LE DOCTEUR.

Comme vous voudrez ; mais vous remarquerez que je n'aurai rien à me reprocher.

PANTALON.

Non, non. (*Ils s'aſſeyent tous les deux avec une table devant eux, où le Docteur écrit.*).

LE DOCTEUR.

La dot de Camille ſera, je crois, bientôt écrite.

PANTALON.

Sa dot ? je n'en ai que faire ; mais je lui dois douze cents livres, on peut toujours en faire mention dans le contrat.

LE DOCTEUR.

A-t-elle un billet ?

PANTALON.

Elle n'en a que faire.

LE DOCTEUR.

Il ſeroit plus néceſſaire de lui en donner un, ce ſeroit ſon préſent de nôce, pour les habillements, pour les....

PANTALON.

Les habillements ; elle aura ceux de feu Madame Pantalon.

LE DOCTEUR.

Hé bien, donnez-lui toujours une bourſe de cinquante louis.

PANTALON.

Non ; mais puiſque vous le voulez, je vais lui faire un billet, que je ne lui payerai que quand je voudrai, ou point du tout.

LE DOCTEUR *écrivant.*

Oui, oui, j'entends : votre contrat ſera bientôt fait.

PANTALON.

Ce qui me fâche, c'eſt que Camille croit que c'eſt une plaiſanterie que mon mariage avec elle.

LE DOCTEUR.

Bon ?

PANTALON.

Oui, elle ne veut pas le croire, & elle rit comme une folle, quand je lui en parle.

LE DOCTEUR.

Faites-la venir ; pendant que vous écrirez le billet, je lui parlerai.

PANTALON.

C'eſt bien dit : le contrat eſt-il bientôt fini ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, appellez-là.

PANTALON.

Hola, hô, Camille, Camille.

SCENE VI.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE.

CAMILLE.

QU'EST-CE qu'il y a pour votre ſervice, Monſieur Pantalon ?

PANTALON.

Ecoute, écoute ce que va te dire Monſieur le Docteur. Docteur, parlez-lui un peu, je vais faire ce que nous ſommes convenus. (*Le Docteur ſe leve, & Pantalon écrit*).

LE DOCTEUR.

Ah ça, ma chere Mademoiſelle Camille, vous ſavez que Monſieur Pantalon veut vous épouſer.

CAMILLE.

Ah, que me dites-vous là Monſieur le Docteur ?

LE DOCTEUR *tirant Camille à part.*

Ecoutez-moi ; Arlequin m'a tout dit, & je veux vous ſervir, puiſque vous l'aimez. Monſieur Pantalon fait un billet de ce qu'il vous doit, qu'il va vous donner, ne manquez pas de le prendre.

CAMILLE.

Oh, ſûrement.

LE DOCTEUR.

Quand il ſera queſtion de ſigner le contrat, ne vous mettez pas en peine. Arlequin entrera ici déguiſé en chien ; il s'attachera à Monſieur Pantalon, qui voudra le chaſſer.

CAMILLE *riant.*

Fort bien.

PANTALON.

Elle rit ; convient-elle, Docteur ?

LE DOCTEUR.

Oui, oui, ne vous embarraſſez pas.

PANTALON.

Je compte bien ſur vous.

LE DOCTEUR.

Et vous avez raiſon ; (*à Camille bas*). Arlequin faiſant ſemblant de vouloir mordre Monſieur Pantalon, je dirai que c'eſt un chien enragé ; il aura peur, il ira s'enfermer, vous aurez pris le billet, & vous vous en irez avec Arlequin. Faites ſeulement ſemblant de conſenrir.

CAMILLE, *haut.*

Ah ! Monſieur le Docteur, c'eſt bien de l'honneur que Monſieur Pantalon me fait ; mais c'eſt-il bien vrai ?

PANTALON.

Oui, ma chere Camille, je ſerai enchanté d'être ton mari ; ſeras-tu auſſi contente que moi ?

CAMILLE.

Ah ! je vous réponds que je le ſerai bien plus encore.

LE DOCTEUR.

Tenez, Mademoiſelle Camille, voilà un billet de douze cents livres que Monſieur Pantalon vous donne en préſent de nôces. (*Il lui donne le billet.*)

PANTALON.

Vous êtes bien preſſé, Docteur.

DOCTEUR.

Un peu plutôt, un peu plus tard, n'eſt-ce pas la même choſe ?

CAMILLE.

Je vous remercie bien, Monſieur Pantalon.

PANTALON.

A préſent, il faut ſigner le contrat.

LE DOCTEUR.

Je m'en vais le lire.

SCENE VI.

PANTALON, LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN, *en chien barbet.*

ARLEQUIN, *abboyant.*

OUAC, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Qu'eſt-ce que c'eſt que ce vilain chien-là ?

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac.

PANTALON.

Camille, faites ſortir d'ici ce chien.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (*Allant du côté de Pantalon.*)

CAMILLE.

Allons, tirez d'ici, vilain.

ARLEQUIN, *tenant la robe de Pantalon, gronde & grince les dents.*

Hom, hom, hom, hom.

PANTALON.

Docteur, Camille, faites-le donc lâcher ma robe.

LE DOCTEUR, *regardant le chien, & s'éloignant.*

Ah ciel!

PANTALON.

Où allez-vous donc, Docteur?

LE DOCTEUR.

Prenez garde à vous; c'eſt un chien enragé.

PANTALON, *mourant de peur.*

Un chien enragé!

LE DOCTEUR.

Oui, vraiment. (*Ils courent tous les trois pour s'enfuir. Arlequin ſuit toujours Pantalon en aboyant.*

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac. (*Pantalon après avoir fait deux ou trois tours, va s'enfermer.*)

SCENE VII.

LE DOCTEUR, CAMILLE, ARLEQUIN.

LE DOCTEUR.

CAMILLE, vous avez le billet ?

CAMILLE.

Oui, Monſieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

Allez, allez-vous-en avec Arlequin.

ARLEQUIN.

Ouac, ouac, ouac, ouac, (*s'en allant avec Camille. Le Docteur les ſuit.*)

SCENE VIII.

PANTALON *entr'ouvre la porte, & ne voyant rien, il rentre.*

LE chien s'en eſt allé apparemment. Je n'entends rien. (*Il avance.*) Où eſt Camille ? pourvu qu'elle n'ait pas été mordue. Ah ! voilà le Docteur.

SCENE DERNIERE.

PANTALON, LE DOCTEUR.

PANTALON.

HÉ bien, Docteur, Camille n'a-t-elle pas été mordue ? où eſt-elle ?

LE DOCTEUR.

Il n'y faut plus penſer.

PANTALON

Comment ! eſt-elle mordue, morte ?

LE DOCTEUR.

Non ; mais le chien enragé ...

PANTALON.

Hé bien ?

LE DOCTEUR.

C'étoit Arlequin.

PANTALON.

Comment Arlequin ?

LE DOCTEUR.

Oui, il y a eu hier un chien enragé dans le quartier : c'eſt ce qui m'a trompé. On l'a tué, & Arlequin avoit pris ſa peau pour le contrefaire, & vous faire peur.

PANTALON.

Et qu'eſt devenue Camille ?

LE DOCTEUR.

Il l'a enlevée.

PANTALON.

Et elle avoit le billet ?

LE DOCTEUR.

Oui vraiment.

PANTALON.

C'eſt vous qui êtes cauſe de tout cela.

LE DOCTEUR.

Moi ?

PANTALON.

Sûrement.

LE DOCTEUR.

Hé bien, n'êtes-vous pas trop heureux ? je vous ai empêché d'épouſer votre ſervante, & c'eſt toujours la plus grande ſottiſe qu'un homme puiſſe faire.

PANTALON.

Ah ! cela eſt bien aiſé à dire ; mais quand on eſt amoureux ?

LE DOCTEUR.

Allez, allez, dans peu de temps, loin de m'en vouloir, vous me remercierez.

PANTALON.

PANTALON.

Je le ſouhaite.

LE DOCTEUR.

Adieu, Monſieur Pantalon.

PANTALON.

Adieu, Monſieur le Docteur. (*Il ſoupire.*) Ah!

LES
BRACONNIERS.

CENT TROISIEME PROVERBE.

PERSONNAGES.

THIBAUT, } *Payſans braconniers.*
GUILLOT, }
LA RENTREE, *Garde-chaſſe.*

La Scene eſt dans un Bois.

LES BRACONNIERS.

PROVERBE.

SCENE PREMIERE.

GUILLOT, THIBAUT.

THIBAUT.

J'AI bien peur que nous ne trouvions plus rien aujourd'hui.

GUILLOT.

Je ne ſais pas où s'eſt fourré le gibier ; il devient diablement malin.

THIBAUT.

Ton lievre eſt-il fort ?

GUILLOT.

Mais pas mal.

THIBAUT.

Voyons-le.

GUILLOT, *lui montrant un lievre.*

Il eſt bien rablé.

THIBAUT.

Oui, il y aura de quoi faire un bon civet.

GUILLOT.

Tu devrois toujours lui ôter ſa peau. Il viendra peut-être encore quelque choſe pendant ce temps-là.

THIBAUT.

Et ſi ce diable de garde alloit me ſurprendre ?

GUILLOT.

De quoi as-tu peur ?

THIBAUT.

Il eſt vrai que nous ſommes deux.

GUILLOT.

Allons, aſſis-toi au pied de cet arbre-là, & travaille.

THIBAUT.

Je n'ai pas de coûteau.

GUILLOT.

Voilà le mien.

THIBAUT.

Tu feras donc ſentinelle ?

GUILLOT.

Oui, oui. Attends, il me vient une idée : je vais monter ſur cet arbre-là ; & ſi la Rentrée vient, ne crains rien ; j'y ſerai à l'affut du garde & du gibier.

THIBAUT.

Eh bien, à la bonne heure.

GUILLOT.

Tiens, aide-moi. (*Il monte ſur l'arbre.*) M'y voilà. Allons, travaille. Mets ton fuſil à côté de toi.

THIBAUT.

Tu m'avertiras ?

GUILLOT.

Oui, oui.

THIBAUT.

Allons, allons, cela ſera bientôt fait. (*Il dépouille le lievre.*)

GUILLOT.

J'entends quelqu'un.

THIBAUT.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

GUILLOT.

Je crois que c'eſt la Rentrée.

THIBAUT.

Tout de bon ? Je m'en vais.

GUILLOT.

Pourquoi cela, ne ſerai-je pas ſur lui à bout portant ?

THIBAUT.

Oui ?

GUILLOT.

S'il me voit, il n'approchera pas ; & s'il ne me voit pas, tu n'as rien à craindre.

THIBAUT.

Je t'entends.

GUILLOT.

Travaille tranquillement.

THIBAUT.

Ne t'embarraſſe pas.

GUILLOT.

Le voilà qui approche.

THIBAUT.

C'eſt bon, c'eſt bon.

SCENE II.

LA RENTRE'E, THIBAUT, GUILLOT *ſur l'arbre, couchant en joue la Rentrée.*

LA RENTRE'E.

Ah, ah, vous voilà bien tard ici, Thibaut.

THIBAUT.

Oui, je prends l'air. Il a fait bien chaud aujourd'hui.

LA RENTRE'E.

Pas mal. Vous avez là un beau lievre ?

THIBAUT.

Trouvez-vous ?

LA RENTRE'E.

Oui, il me paroît fort.

THIBAUT.

Cela fera un bon civet, n'eſt-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Oh sûrement.

THIBAUT.

Vous devez bien en manger vous; car vous en confiſquez beaucoup, n'eſt-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Mais quelquefois. (*Il prend le fuſil de Guillot.*) Vous avez là un fuſil qui doit être bon.

THIBAUT.

Mais il n'eſt pas mauvais.

LA RENTRE'E.

Il eſt à deux coups ?

THIBAUT.

Sans doute.

LA RENTRE'E.

Vous devez abattre bien du gibier avec cela ?

THIBAUT.

Mais pas mal.

LA RENTRE'E.

Je ne ſerois pas fâché de l'avoir.

THIBAUT.

Ah ! vous en avez de meilleurs, vous.

LA RENTRE'E.

Non, pas trop.

THIBAUT.

Bon ! comme vous vous gauſſez de nous ; avec le vôtre, eſt-ce que vous ne prenez pas du gibier & des hommes ?

LA RENTRE'E.

Ah ! quelquefois. Aurez-vous bientôt fini avec votre lievre ?

THIBAUT.

Oui, cela va être fait dans le moment.

LA RENTRE'E.

C'eſt bon. Et avec qui comptez-vous le manger ?

THIBAUT.

Avec Guillot, qui eſt ici près.

LA RENTRE'E.

Guillot ?

THIBAUT.

Oui, il va venir me reprendre.

LA RENTRE'E.

Ici ?

THIBAUT.

Tout à l'heure.

LA RENTRE'E *regarde autour de lui, & il voit le bout du fuſil de Guillot, & Guillot ſur l'arbre.*

En ce cas-là, vous n'avez pas beſoin de moi.

THIBAUT.

Pourquoi ? plus on eſt de foux, plus on rit.

LA RENTRE'E.

Oui ; mais je dis, c'eſt que vous ne devez pas avoir peur en vous en revenant.

THIBAUT.

Oh non, je ne crains rien.

LA RENTRE'E.

Allons, je vais remettre là votre fuſil.

THIBAUT.

Pourquoi? prenez-le.

LA RENTRE'E.

Oh non, je ſuis accoutumé au mien.

THIBAUT.

Dame, écoutez donc, s'il vous fait plaiſir...

LA RENTRE'E.

Pas abſolument, je ne m'en ſoucie plus. Allez-vous chaſſer encore?

THIBAUT.

Je ne ſais pas; comme Guillot voudra: s'il veut tirer un coup de fuſil, je ne demande pas mieux.

LA RENTRE'E.

Pas aujourd'hui?

THIBAUT.

Pourquoi? je crois qu'il ne feroit pas mal; voilà le moment.

LA RENTRE'E.

Eh bien, quand je n'y ſerai plus; il ne faut pas que je ſois préſent; vous entendez bien?

THIBAUT.

Vous êtes bien bon homme, aujourd'hui.

LA RENTRE'E.

Mais quand je fais autrement ce n'eſt pas ma faute : car je ſais bien qu'il faut vivre avec les vivants.

THIBAUT.

Oui ; car les morts ne valent pas le diable, n'eſt-ce pas ?

LA RENTRE'E.

Non, non. Ah çà, je vous donne le bon ſoir.

THIBAUT.

Où allez-vous comme cela ?

LA RENTRE'E.

Oh, je vais bien loin d'ici.

THIBAUT.

Allons, je vous ſouhaite un bon voyage.

LA RENTRE'E.

Adieu, adieu, Thibaut.

SCENE III.

GUILLOT, THIBAUT.

GUILLOT, *deſcendant de deſſus l'arbre.*

Tu vois bien que tu n'avois rien à craindre ?

THIBAUT.

Ah pardi, il a eu une fiere peur. Il t'avoit donc vu ?

GUILLOT.

Je t'en réponds ; je touchois preſque à ſon chapeau avec mon fuſil.

THIBAUT.

Tout de bon ?

GUILLOT.

Ah parbleu, je te réponds que s'il avoit raiſonné, je ne l'aurois pas manqué.

THIBAUT.

Je ne m'étonne pas s'il a filé ſi doux. Il croyoit d'abord me tenir dans ſes filets.

GUILLOT.

Oui, il vouloit faire le gouailleur. Allons, allons-nous-en ; car il pourroit bien revenir avec deux ou trois autres gardes.

THIBAUT.

Eh bien, paſſons par là-bas ; nous aurons bientôt ſauté le foſſé, & nous ne les craindrons pas.

GUILLOT.

Allons, allons, leve-toi.

THIBAUT.

Me voila prêt.

GUILLOT.

Prends ton fuſil, & marchons. (*Ils s'en vont.*)

FIN.

EXPLICATION
DES PROVERBES

Contenus dans ce Volume.

93. *On s'amuſe comme on peut.*
94. *Chacun joue de ſon reſte.*
95. *Le haſard ſert mieux que la ſcience.*
96. *Ce qui tombe dans le foſſé, c'eſt pour le ſoldat.*
97. *A tout bon compte on peut revenir.*
98. *Qui trop embraſſe, mal étreint.*
99. *Il ne faut pas meſurer tout le monde à ſon aulne.*
100. *Le fort emporte le foible.*
101. *Les jours ſe ſuivent, & ne ſe reſſemblent pas.*
102. *A vieux chat jeune ſouris.*
103. *Fin contre fin, n'eſt pas bon à faire doublure.*

Fin du huitieme Volume.

Errata du Tome huitieme.

PAGE 48, ligne 21, *après* Trotas doit venir en ces lieux, *ajoutez*, Par lui, par ſes conſeils, nous devons nous conduire,
A l'art de tout prévoir, il joint l'art de ſéduire.

Pag. 68, ligne 20, j'y vais, vais, *liſez*, j'y vais, j'y vais.

Pag. 139, Villebon, *liſez*, Valbon.

Pag. 154, lig. 19, ſi j'avois ſu que vous aimiez, *liſez*, ſi j'avois ſu qui vous aimiez.

Pag. 168, ligne 22, je ne voudrois, *liſez*, je ne devrois.

Pag. 170, ligne 7, il y en a, *liſez*, il en a.

Pag. 240, ligne 23, la Marquiſe, *liſez*, la Baronne.

Pag. 249, ligne 19, penſée. *liſez*, penſée,

Pag. 257, lig. 4, fâché, *liſez*, fâchée

Pag. 302, ligne 6, Duverdeier, *liſez* Duverdier,

Pag. 308, ligne 9, fin, *liſez* fier.

Page 324, ligne 7, bouchere, *liſez* boucherie.

70